AUG 11 1938

L ROOM
LIBRARY
F MICH.

REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1938

HENRY BORDEAUX	*Un Revenant de la Guerre*	481
ED. GISCARD D'ESTAING	*Finances parisiennes*	504
JEAN MARTET	*Camping*	516
MAURICE BETZ	*Rainer Maria Rilke*	557
HORTENSE CORNU	*Mémoires inédits*	583
CHRISTIAN DE CATERS	*Colonies portugaises*	605
SOPHIE KOSSAK	*L'Embrasement.* — Fin.	630
MAURICE FONTAINE	*L'Océanographie*	655
PIERRE DE PRESSAC	*Gaston Le Provost de Launay*	668
M.-L. DES GARETS	*Bruges et ses Maisons-Dieu*	675
J. MILLOT	*Le Musée de l'Homme*	687
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire*	695

Chroniques : L. ROUGIER, J. POIRIER, P. D'ESPEZEL

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE NUMÉRO 15

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

La Revue de Paris *d'août* 1838 *(première* Revue de Paris*) groupe une nouvelle de Charles Nodier (devenue depuis lors célèbre)*, la Neuvaine de la Chandeleur, *des articles de Paul de Musset, Xavier Marmier, Ch. Reybaud, Alexandre Dumas, Granier de Cassagnac, etc., et une remarquable étude de Charles Labitte sur* Michel Menot, *un prédicateur populaire du* XVIe *siècle, qui, dans des sermons extrêmement violents, s'en prit aux mœurs du temps, réclamant une espèce de* « Réforme » *catholique de la société catholique.*

En 1838, *les mœurs de la France restaient, du reste encore, à réformer s'il faut en croire un autre article publié dans cette livraison et signé D. M., article consacré à l'analyse d'un ouvrage d'Hippolyte Fortoul,* Grandeur de la vie privée. *En voici quelques extraits :*

M. Fortoul signale, dans sa préface, une tendance fâcheuse de notre siècle, une maladie grave dont il indique le remède. C'est le dégoût des joies calmes et des devoirs modestes ; c'est le culte de la vie publique érigé sur les ruines de la famille. Chacun se croit appelé aujourd'hui à une tâche éclatante et se trouve prêt à sacrifier, quand il le faudra, les devoirs privés à sa folle ambition. Parmi ceux qu'une agitation fiévreuse éloigne du foyer, beaucoup ne méritent sans doute que le mépris, et, vantant leur clairvoyance et leur zèle pour l'humanité, ne sont au fond que des charlatans vulgaires...

En regard de ce fait, la corruption de la vie publique ne mérite pas moins d'attirer l'attention. Signaler le rôle que jouent aujourd'hui l'égoïsme et la vénalité, serait-ce faire autre chose que répéter des lieux communs qu'on accepte sans résistance ? Évidemment, la corruption de la vie publique découle, aussi bien que le découragement des âmes généreuses, de la ruine des devoirs et des joies de la vie privée.

Comme contre-partie à ces mélancoliques considérations, le Bulletin de la Revue de Paris *offrait à ses lecteurs, quelques pages plus loin, le commentaire d'une heureuse nouvelle :*

L'accouchement de madame la duchesse d'Orléans est l'objet de la préoccupation générale. La naissance d'un prince, qui augmente les garanties données à la stabilité de nos institutions — comme l'a si bien dit le roi dans sa lettre au corps municipal de Paris — est un de ces événements que la France ne peut laisser passer avec indifférence...

La naissance du comte de Paris est un événement heureux. La France, nous parlons de la France tranquille, de celle qui veut le maintien de ses institutions sans chercher un avenir inconnu au delà, la France sentira tout ce qu'il y a de favorable pour tous dans cette venue d'un second héritier du trône. C'est comme le sceau mis à une époque heureuse, et c'est ainsi qu'on doit l'envisager.

(Quatre ans plus tard, le père du comte de Paris était tué dans l'accident de Neuilly qu'évoque M. d'Espezel à la fin de la présente livraison.)

UN REVENANT DE LA GUERRE

PUBLIER le témoignage d'un mort et aboutir à sa résurrection, voilà une étrange aventure. J'ai rencontré un revenant de la guerre quand je pensais révéler à sa famille le courage et l'élévation morale d'un fils et d'un fiancé tombé sur le champ de bataille. Ce revenant est un Allemand qui fut sauvé par des officiers et un chirurgien français. Cet ennemi d'il y a vingt ans n'a que des paroles d'amitié. Les anciens combattants n'ont pas de rancune : l'estime de l'adversaire leur est demeurée. Peut-être n'est-il pas inutile, pour eux et pour les générations nouvelles, de conter cette histoire d'un mort vivant ?

I

Il la faut tout d'abord situer, et pour cela rappeler, en quelques mots, cette terrible offensive du 21 mars 1918 qui nous ramenait aux premières angoisses de la guerre et aux premiers jours de Verdun. La lourde masse des vingt-sept divisions de l'armée von Hutier, rapprochées et mises en place par de savantes marches de nuit, qui en avaient dissimulé, même aux avions, la concentration, avait, ce jour-là, bousculé les dix divisions de la 5e armée britannique (Gough). Le 22, le canal Crozat avait été franchi. Les Anglais en retraite perdaient, malgré leur force de résistance, Ham et Guiscard, devaient céder sur la Somme, découvraient Lassigny, Roye et Montdidier.

Cependant, nos troupes, en hâte, étaient jetées dans la bataille. Dès le 21 au soir, le corps Pellé était alerté. Le 23, l'armée Humbert entrait en ligne. Le corps de cavalerie Robillot assurait la liaison à notre gauche avec l'armée anglaise. Il fallait tout ensemble couvrir Paris et Amiens. Or, Noyon tombait le 25 au soir. Mais la magnifique opiniâtreté du corps Pellé devant Noyon, dans Noyon, derrière Noyon, au mont Renaud et à Porquericourt avait ralenti la marche ennemie. Le corps Robillot tendait sa ligne à la rompre pour ne pas perdre à l'est le contact avec les Anglais. Humbert, écartelé, avec une énergie de fer, résistait de toutes parts, tandis que l'armée Debeney, amenée de Lorraine, comme en septembre 1914 l'armée Castelnau, débarquait derrière Montdidier. L'ancienne course à la mer recommençait, devenue la course sur Amiens, et le général Fayolle, retrouvant l'emplacement de ses anciennes victoires, était chargé par le chef de toutes les armées françaises, le général Pétain, de grouper nos forces entre l'Oise et la Somme.

Noyon perdue, c'est tout le massif qu'on appelle la Petite Suisse en avant de Compiègne qui est menacé. Après? C'est le chemin de Senlis et de Chantilly, c'est la menace nouvelle sur Paris. Déjà l'ennemi est revenu à ses premières espérances déçues par notre victoire de la Marne. Mais nos troupes arrivent. Si les Allemands ont échoué, le 26 mars, dans leur attaque sur le mont Renaud et sur la montagne de Porquericourt, ils ont pris Roye et Lassigny. Notre 77e division, cependant, a pris la place des cavaliers anglais au Plessis-de-Roye et au Plémont.

Pour enrayer cette marche en avant, le général Humbert a donné l'ordre d'attaquer dès le 28. Cette audacieuse offensive étonne l'ennemi, qui a pressenti la rupture du front entre l'armée anglaise, retirée à l'est d'Amiens, et l'armée française étirée vers Montdidier, et qui fonçait dans cette direction pour couper en deux le front de France et séparer les Alliés. Sur les plateaux de l'Avre, il rencontre la résistance de l'armée Debeney, à peine débarquée. Alors, il décide un assaut général pour le 30 mars sur toute la ligne de l'Oise à la Somme.

A cet assaut général, qui échouera, va prendre part la

7e division de réserve. « La 7e division de réserve, disaient les ordres signés du général comte von Schwerin, attaquera l'ennemi, le 30 mars, de part et d'autre de Lassigny et le rejettera au delà du chemin de fer Compiègne-Roye. L'attaque sera poussée si possible au delà de cet objectif... » Elle se compose de trois régiments, les 66e, 72e et 36e. Elle attaquera en liaison avec la 103e division et la division de la Garde. Or, l'ennemi échouera devant le Plémont, et s'il s'empare momentanément du château et du parc du Plessis-de-Roye, ce sera pour y être ensuite cerné par une contre-attaque de la 77e division.

Le jour de Pâques 1918 fut, pour la France, un jour de résurrection, car toute la France pouvait lire ce communiqué :

« La bataille engagée sur le front de Moreuil-Lassigny a continué tout le jour avec une violence grandissante et s'est encore élargie. Sur une étendue de soixante kilomètres, les forces allemandes, malgré les ravages énormes causés dans leurs rangs par nos feux, ont multiplié leurs assauts contre nos lignes. Nos troupes héroïques, se jetant à corps perdu dans la bataille, ont, par leurs contre-attaques incessantes, arrêté partout la furieuse poussée de l'ennemi. La région d'Orvillers, le Plémont, le Plessis-de-Roye a été le théâtre de combats acharnés. Ces villages ont changé plusieurs fois de mains. Deux divisions allemandes, qui avaient réussi à prendre pied sur le Plémont et dans le parc du Plessis-de-Roye, ont été balayées par une magnifique contre-attaque de nos troupes qui ont rétabli leurs lignes. Sur certains points, les masses assaillantes, prises sous le feu précis de notre artillerie, ont dû brusquement s'arrêter et refluer en désordre, laissant le terrain couvert de cadavres. Les pertes subies par l'ennemi sur tout le front de la zone de bataille dépassent encore celles des journées précédentes. »

C'était le salut. Ce n'était pas encore la victoire. La nouvelle offensive allemande du 27 mai devait nous ramener encore aux plus mauvais jours.

Cependant, la 7e division allemande de réserve, quasi détruite, a dû être relevée dans la nuit par la 3e division bavaroise. Celle-ci ne sortira pas de ses tranchées. L'avance alle-

mande est enrayée. Nous sommes maîtres du champ de bataille, où nous ramassons nos morts et nos blessés, les morts et les blessés ennemis.

II

Ne convenait-il pas de tracer à larges traits ce tableau général de la bataille devant le Plessis-de-Roye et le Plémont avant d'en détacher un tout petit épisode particulier, le récit donné par un sous-officier du 36e régiment, qui faisait partie de cette 7e division allemande de réserve destinée à la suprême offensive devant Lassigny?

Un grand nombre de soldats allemands faits prisonniers, tués ou blessés ont été trouvés en possession de carnets de notes, souvent informes et brèves, parfois seulement assez développées. Nos deuxièmes bureaux des états-majors, chargés du service des renseignements, les recueillaient, les colligeaient, en tiraient des informations, soit sur les manœuvres de l'ennemi, soit plutôt sur l'état moral de ses troupes. Quand je recueillis sur place, au lendemain même de la bataille, mes documents tout chauds, venus des vivants et des morts, sur la bataille du Plessis-de-Roye, perdu et sauvé, le deuxième bureau de notre 77e division voulut bien me communiquer la traduction hâtive de quelques-uns de ces carnets, afin de m'ouvrir un jour sur l'autre côté des lignes. L'un d'eux retint mon attention par un ton rarement usité qui révélait une exceptionnelle valeur intime, faite de noblesse de cœur et de poésie naturelle. L'officier qui m'en avait confié la copie, interrogé par moi, ne put me donner que ces quelques détails :

— C'est un sous-officier du 36e régiment. Je n'ai plus son nom. Les carnets ont tous été expédiés au grand quartier général, à Provins. Comme vous avez pu le lire, son porteur, blessé à la jambe, a été trouvé mort le 5 ou 6 août sur le champ de bataille de Lassigny, où il a agonisé plusieurs jours sans avoir été recueilli, se trouvant entre les lignes.

Je ne pus réunir d'autres renseignements. Dans mon livre, *Le Plessis-de-Roye*, j'ai cité quelques fragments de ce carnet

après avoir esquissé un portrait imaginaire de son auteur. « Son état civil, disais-je, n'a pu être établi : on devine en lui un élève de l'Université de Bonn ou d'Iéna, il s'élève naturellement aux plus hautes conceptions. Il est porté à la rêverie et à la musique, comme un étudiant d'Heidelberg, mais son style n'est pas sans agrément, ni son esprit sans élévation... »

Il commence par faire le point et expliquer où en sont les choses au mois de mars 1918. L'Allemagne a contraint la Russie et la Roumanie à faire la paix. Il ne reste plus qu'à jouer dans l'ouest la grande partie. Ainsi, depuis deux mois, un certain nombre de divisions, dont la sienne, retirées du front, sont-elles exercées à l'arrière afin de se préparer à frapper le coup décisif. « Il y a des optimistes, écrit-il le 12 mars, fermement convaincus de notre entrée triomphale à Paris dans quelques semaines, et des pessimistes qui croient que nous ne pourrons aller au delà d'un succès initial. Mais tous sont persuadés de l'efficacité de notre gaz Croix-Jaune, qui est invisible, sans saveur et sans odeur. Malheureusement, nous-mêmes n'avons pas de moyens de protection contre cette arme dangereuse et notre gaz coûtera la vie à bien des nôtres. Que de victimes fera encore cette nouvelle lutte ! Beaucoup de camarades, qui sont au front depuis trois ans et plus, et qui ont jusqu'ici échappé à tous les dangers, perdront la vie dans cette dernière affaire. Ce serait à devenir fou si on y réfléchissait. D'ailleurs, cela ne servirait à rien. Confiants en Dieu, il nous faut gravir ce calvaire jusqu'au sommet... »

Il attend d'un moment à l'autre l'ordre d'attaque. Un printemps précoce rend presque ironique cette attente meurtrière, quand il serait si doux de jouir de la vie : « Rien d'insupportable, note-t-il, comme cette incertitude torturante, moins pour nous encore qui faisons la guerre que pour les êtres restés au pays. Ah ! si je pouvais seulement écrire à ma chère petite Catherine : « Le plus dur est passé » et je m'en suis tiré sain et sauf... », mon aimée pourrait retrouver le calme. A la vérité, ses lettres ne laissent pas directement percer son inquiétude, mais je la lis entre les lignes et je la sens. Et dire que je ne puis rien pour l'apaiser ! Pardessus le marché, nous avons chez nous, depuis quelques jours, un contrôle postal plus serré : impossible de laisser parler

mon cœur : « Catherine, nous aurons tant de choses à rattra-
» per, une infinité. Ah ! si seulement le moment en était
» venu ! Quand je pense à notre roseraie... c'est ce souvenir
» qui doit nous soutenir en ces jours, en ces semaines... »

Le lendemain, 13 mars, commence le branle-bas général des armées allemandes : « Puisqu'il nous faut boire l'amer calice jusqu'à la lie, écrit-il sans enthousiasme, mais résolument, mieux vaut aujourd'hui que demain, car, ainsi, plus tôt s'achèvera notre tâche... »

Puis c'est le départ (14 mars), la nuit, pour l'offensive suprême. Perspective exaltante : « Chez nous le moral est plus qu'à l'enthousiasme. Pendant la marche, le soldat chante, mais, cette fois, quelque chose de tout particulier. On ne dirait pas qu'on va à la plus cruelle bataille que le monde ait jamais vue, mais — et chacun le sent du fond du cœur — qu'on va vers la paix. » La 7e division de réserve ne sera engagée qu'en quatrième ou cinquième échelon. Et déjà les faux bruits circulent : les armées du prince de Bavière auraient percé, près d'Arras, sur un front de quatre-vingts kilomètres et une profondeur de vingt. Avant qu'on se soit battu, on se croit vainqueur ! C'est au cours d'une de ces marches de nuit que notre sentimental sous-officier consulte les étoiles et, par le chemin des airs, rend visite à sa fiancée : « La nuit était étoilée et une brise fraîche soufflait. Il faisait bon marcher, bien que dans l'ombre on se tordît parfois les pieds sur les chemins défoncés. A la longue, le sac pesait lourd aux épaules. Un peu avant Corny, nous avons fait la pause. Je me suis étalé de tout mon long dans la prairie, à côté de la route, et j'ai cherché à l'horizon la Grande Ourse. En prolongeant sept fois les roues arrière, je trouve l'Étoile polaire. C'est là le nord. Maintenant, un quart à droite, et c'est l'est. Je trace une ligne droite entre ces points et me voilà en pensée là-bas, chez nous, auprès de mon aimée. Elle ne songe pas que nous sommes maintenant en route pour la dernière bataille... J'en suis d'ailleurs très heureux. Catherine, tu peux reposer en paix, je veille et je combats pour toi, et aussi pour que, plus tard, nos enfants n'aient pas à vivre les temps pénibles que nous traversons... »

Toutes les marches se font de nuit. Par mesure de précaution, les pattes d'épaules mêmes sont roulées afin que les numéros

demeurent cachés. Notre jeune Werther songe plus à sa fiancée qu'à la guerre : « C'est dimanche, écrit-il, le 17 mars, à Fraillicourt ; nous avons repos. En pensée, je suis au pays. Ce dimanche est le jour de la confirmation de ma belle-sœur, Anna. Je tâche d'imaginer, heure par heure, tout ce qui arrive dans la maison de mon aimée. Je me reporte à l'heure où, pour la première fois, l'amour de ma Catherine a pénétré dans mon cœur. Anna avait alors neuf à dix ans : elle cherchait à troubler notre tête-à-tête. Maintenant, c'est une jeune fille, et qui sait si elle attendra longtemps encore avant de trouver, elle aussi, un fiancé ? La confirmation est un stade dans la vie. Une ère nouvelle commence... Je me laisse aller à mes souvenirs. Il y a dix ans juste avant-hier que je m'approchais de l'autel pour jurer à mon Dieu fidélité éternelle. Cela me semblait si facile alors... Tout le temps que j'ai passé à la maison, j'ai pu méditer là-dessus à mon aise ; aussi n'ai-je jamais perdu l'équilibre moral. Il en a été autrement depuis que j'ai quitté les miens pour me battre. C'est effrayant d'errer sans étoile intérieure. Quant à moi, je ne peux m'empêcher de penser à la parole entendue à ma confirmation : « Sois fidèle » jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de la vie éter- » nelle. » Je garderai fidèlement ma foi, même si, dans les jours à venir, des heures pénibles devaient sonner. Ou je saurai bien mourir dans cette guerre, ou je rentrerai sans tache à la maison, pour qu'on ne dise pas, après la guerre, que je me suis défilé. Avec l'aide de Dieu, je continuerai à mener le combat et j'espère le conduire jusqu'à la fin victorieuse. »

La sombre poésie de la mort, mêlée au charme de la nature printanière et aux souvenirs d'amour, l'environne, le presse, le caresse pendant ces marches nocturnes ou dans les cantonnements au repos. Un jour, sa compagnie cantonne dans une scierie : « Le murmure de la rivière semble, dit-il, nous chanter de vieux airs du pays. De notre fenêtre, nous avons une vue superbe sur les prés et, par delà, sur les hauteurs. Entre les pâturages serpente un ruisseau bordé de grands arbres. Le soir, il faisait clair de lune : je suis sorti et j'ai été si bouleversé que j'ai entonné à voix basse notre vieux chant du Weser. A la fin, mon chant remplissait de ses accents mélancoliques le calme de cette soirée. Adieu, temps de féli-

cité ! Adieu, rêves d'amour !... » Il relit les lettres de sa fiancée, il s'attendrit sur leur séparation. Et, songeant à sa mort possible, il lui recommande le calme et la confiance : « Tourne alors tes regards vers le Tout-Puissant et dis-toi que ce qu'il fait est bien fait, même si, nous autres hommes, ne sommes pas capables de le comprendre. J'aurais si grande pitié de toi ! Car j'aurais fini de lutter et de souffrir et c'est à toi qu'il serait réservé de boire goutte à goutte le calice de fiel dans toute son amertume. Mais je veux que tu le saches bien, je t'ai aimée plus que tout au monde et je n'ai qu'un unique vœu : te voir heureuse, même si je ne suis plus... ».

Ainsi se détache-t-il de sa propre vie à mesure qu'il se rapproche du front. Le 21 mars, comme le régiment est mis en marche de très bonne heure sur Saint-Quentin, un grondement sourd et continu, venant du front, annonce enfin l'offensive. Les nouvelles qui parviennent se grossissent des résultats vagues ou sont erronées : Reims pris ! Trente mille prisonniers ! L'enthousiasme devient général. Cependant, « certains habitants nous regardent d'un air malveillant, d'autres ont des larmes aux yeux. » Ils attendent, eux, leur délivrance.

Le 24, départ de Saint-Quentin. Le 25, marche sur Jussy par Montescourt : le kronprinz passe en automobile et les troupes l'acclament. C'est la confirmation d'une grande victoire. Et Paris est bombardé par un canon à longue portée, un canon prodigieux. « Et maintenant, écrit le sous-officier, remercions tous Dieu qui nous a donné la victoire. Il n'y en a plus pour longtemps et ce sera la paix. C'est à peine si l'on ose creuser cette pensée. On éprouve un indescriptible sentiment de bonheur... »

Les Allemands l'avaient déjà éprouvé après Charleroi et ils ont rencontré la Marne. Une Marne nouvelle se prépare, mais, après la victoire de juillet seulement, ce sera la marche en avant et la libération, ce sera l'armistice imposé et la défaite allemande. En cette fin de mars, en cette sanglante semaine sainte qui s'ouvre, c'est l'angoisse à Paris et dans toute la France.

Cependant, la 7e division de réserve allemande traverse Guiscard, cantonne à Rimbercourt le 28. Elle ne tardera pas à être engagée. Le 28, qui est le jeudi saint, notre sous-officier

mêle dans un élan lyrique — et comme c'est compréhensible dans les tristesses matérielles de la guerre, où le moindre plaisir du boire et du manger prend des proportions merveilleuses ! — sa fiancée et le gâteau que sa sœur lui envoie : « Nous sommes encore ici (Rimbercourt, au nord de Noyon) à l'arrière. Il a encore fait très froid. Il gèle pendant la nuit, et nous gelons aussi. Aujourd'hui, j'ai reçu, pour la première fois, des lettres de ma Catherine et des miens, joie énorme pour moi. Ils vont très bien. Mais toutes leurs lettres laissent percer une grosse inquiétude. Ah ! si je pouvais retrouver ces êtres aimés ! J'écris chaque jour alternativement aux miens et à ma Catherine. J'espère que mes lettres arrivent toujours rapidement. La nourriture devient chaque jour de plus en plus mauvaise. Aujourd'hui, nous ne touchons plus que trois cents grammes de pain tout sec. Hier et aujourd'hui, j'ai dû manger beaucoup de pain sec. Et le gâteau que ma sœur aimée m'a envoyé et qui vient de m'arriver n'en a été que plus joyeusement accueilli. J'espère que mes autres paquets me parviendront aussi et bientôt : je les attends avec impatience. Depuis trois jours, notre repas de midi n'arrive plus. Une fois, nous avons eu du singe, et deux fois une soupe claire faite avec des haricots blancs trouvés ici. »

Dernières réflexions avant le combat. Le lendemain, 29, la division est rapprochée : dans la nuit, elle relève, à Lassigny, la 1re division bavaroise fatiguée. Les ordres pour l'attaque sont transmis. Ce sera pour le 30, à 7 heures du matin.

III

La 7e division de réserve a été engagée dans l'assaut du 30 mars contre le Plémont et le Plessis-de-Roye. Elle a été ramenée, vaincue, devant Lassigny. C'est la fin de la grande offensive allemande du 21 mars. Brillamment commencée, féconde en résultats les premiers jours, ayant failli forcer le front des Alliés entre les troupes britanniques et les nôtres, elle a été arrêtée par l'arrivée foudroyante de l'armée Humbert et de l'armée Debeney. Le mur a été rétabli en arrière de notre ligne du 21 mars : élevé en hâte, il résiste, il tient.

Attaché alors à l'état-major de la 3e armée (Humbert), j'avais été envoyé en mission, les premiers jours d'avril, à

notre 77e division au Plessis-de-Roye, repris et gardé. Le matériel épars, les cadavres jonchés sur le sol eussent permis à eux seuls de jalonner l'opération et d'en rétablir les phases. Beaucoup d'Allemands morts ou blessés étaient ramassés sur le champ de bataille. C'est alors qu'un de mes camarades du deuxième bureau me communiqua ce carnet pris sur le corps d'un sous-officier allemand, qui était demeuré six jours blessé et abandonné sur le champ de bataille. Aux fragments que j'ai cités, j'ajouterai la traduction intégrale des derniers feuillets :

« Depuis quarante-huit heures, je suis ici blessé. Une balle de mitrailleuse, venant de côté, m'a broyé le bas de la jambe droite ; je ne peux plus marcher. Ici, pas âme qui vive. De temps en temps monte le cri d'un camarade grièvement atteint comme moi, appelant un brancardier. Ma blessure ne semble pas très grave. J'espère, en tout cas, pouvoir conserver mon pied, si la gangrène ne s'y met pas. Mes forces diminuent beaucoup. J'ai tout d'abord perdu beaucoup de sang, et puis, en trois jours, j'ai mangé, la première journée, deux tranches de pain, et aujourd'hui, vingt-cinq à trente haricots blancs que j'ai trouvés dans la poche de mon manteau. Je ne trouve à boire que de l'eau sale des trous d'obus ; enfin, c'est toujours quelque chose à boire. Pendant la première nuit et hier également, je me suis déplacé en rampant à quatre pattes. J'ai pu faire environ mille mètres en arrière. Mais mes frères ont été ramenés plus loin encore. Maintenant, je ne peux plus m'asseoir. Mais je suis résolu et plein de courage, je me suis remis tout entier sous la garde de Dieu. Je sens que Dieu veut me faire passer par sa dure école, pour que je parvienne ensuite au vrai bonheur ; c'est pourquoi je suis plein de confiance, et j'ai le sentiment très net que l'heure de la délivrance viendra.

3 avril, 5 heures de l'après-midi.

» Voici quatre jours déjà que je suis étendu ici, sous le ciel, sans qu'âme qui vive m'ait découvert. Seuls, les avions bourdonnent autour de moi ; je leur fais signe de la main, ils ne comprennent pas. En outre, les obus ne cessent d'éclater à droite et à gauche de moi. Mes forces s'affaiblissent de jour en jour. J'espère cependant tenir encore deux ou trois journées.

La faim me tenaille, mais ma blessure me fait souffrir plus encore. Je n'ai pu rien manger de plus ; je n'ai bu qu'un peu d'eau sale dans les trous d'obus. Et puis, il pleut. La nuit dernière, je n'avais pas un fil de sec sur tout le corps. Mais j'ai confiance en Dieu, il ne me laissera pas finir ici. Il ne veut que me faire passer par sa dure école, il veut faire de moi un de ses élus. Pour l'amour de ma chère mère, de mon cher père, de ma Catherine que j'aime si ardemment, ils nous épargnera la douleur suprême...

» Peut-être une attaque ennemie ou amie va-t-elle se déclencher, qui me délivrera. J'attends de jour en jour.

4 avril.

» C'est aujourd'hui que j'ai vingt-quatre ans. Là-bas, chez nous, vous avez sans doute orné de fleurs mes photographies, sans vous douter que je suis étendu ici, sous le grand ciel, blessé, depuis cinq jours déjà. Et pas un être n'est venu pour me sauver. Depuis hier soir, ma blessure me brûle terriblement. Elle me donne la fièvre. Je souffre par moments si violemment que je n'ai pas su, dans mon désespoir, ce que je faisais, et j'ai essayé de m'ouvrir les veines... Malheureusement ou heureusement, je n'ai pas réussi. La nuit dernière et presque tout aujourd'hui, il a plu de telle sorte que... je n'ai plus rien de sec. J'espérais fermement que je serais sauvé pour le jour de mon anniversaire, mais il n'en est plus question, il n'y faut plus penser. Je suis mort désormais pour le monde, et je me réjouis de retourner vers mon Père céleste, auprès de qui je reverrai tous ceux que j'ai aimés et chéris dans ce monde. J'aurais alors fini de souffrir, mais, ô misérable que je suis, il m'aura fallu auparavant boire pourtant l'amer calice de fiel jusqu'à la lie. »

IV

Dans mon livre sur *le Plessis-de-Roye*, j'ajoutai à cette citation ce commentaire : « Celui-ci est mort pieusement, noblement. Les brancardiers de sa division ne doivent pas être très hardis pour ne pas l'avoir découvert quand il s'était traîné à un kilomètre en arrière. » Mais nous avions avancé

beaucoup plus que le blessé n'avait pu reculer. Les brancardiers n'étaient pas en faute, ils ne pouvaient ramasser ce blessé immobilisé maintenant dans nos lignes.

Vingt années ont passé. Rassemblant mes ouvrages de la guerre pour une édition complète, ce récit de la bataille du *Plessis-de-Roye* a pris place dans le volume qui porte pour titre : *la Terre de France reconquise*. Je l'ai relu à cette occasion, et il m'a paru que le journal de ce sous-officier méritait d'être mis à part de la plupart de ces carnets de guerre trop souvent encombrés de détails matériels, vulgaires ou insignifiants. L'homme qui s'y découvre est d'une qualité rare : il a gardé son cœur et sa foi intacts et même, à travers les tristesses et les brutalités de la guerre, son âme est devenue plus religieuse jusqu'à l'acceptation de la mort, et son amour s'est épuré. L'idée m'est alors venue de demander à quelque journal allemand d'en reproduire les principaux fragments : peut-être parviendraient-ils jusqu'au regard d'un père et d'une mère toujours hantés par le souvenir du fils disparu, au regard de cette fiancée qui avait inspiré de si tendres pensées. Après vingt ans, ceux-ci, à cette lecture, sentiraient sans nul doute leur peine renouvelée, mais une peine s'adoucit dans la noblesse et la grandeur du sacrifice consenti. Leur cher mort avait mêlé jusqu'à la fin les sentiments essentiels de la vie : le pays, la famille, l'amour, Dieu.

Ainsi la *Frankfürter Zeitung*, dans son numéro du 15 avril dernier, a-t-elle reproduit ces fragments du journal en feuilleton, sous le titre : *Tagebuch eines gefallenen deutschen Unteroffiziers*. Le résultat a dépassé toutes mes espérances. Quinze jours plus tard, je recevais de Brême cette lettre inattendue, signée August Kolrausch. Je vais la publier en grande partie, malgré de trop aimables remerciements qui me couvrent de confusion pour un geste si simple. Ne me suis-je pas rappelé une conversation avec le général Giraud, aujourd'hui gouverneur de Metz, l'un de nos plus grands chefs de guerre, celui qui, par une marche foudroyante de l'est à l'ouest, jusqu'au Drâ, a terminé la conquête du Maroc du sud, faisant tomber dix mille fusils sans perdre un homme? Il n'était alors que le commandant Giraud, du 4e régiment de zouaves. Le 23 octobre 1917, il devait prendre le fort de

la Malmaison. La veille de l'attaque, je l'avais rejoint dans la creute de l'Aisne où il avait réuni ses officiers autour d'une grande carte. Puis, demeuré seul avec lui, avant le départ, je l'interrogeai sur sa première blessure et son évasion. Laissé mourant à Charleroi, atteint d'une balle au poumon, il est recueilli dans un village voisin. Le médecin-major allemand qui le soigne paraissant lui témoigner de l'intérêt, il lui demande s'il consentirait à transmettre une lettre à sa femme, une lettre qui ne contiendrait aucun détail, rien que des nouvelles de sa vie, et qui d'ailleurs serait remise ouverte. Le major refuse nettement.

— La situation serait renversée, je le ferais pour vous, dit le blessé simplement.

— Oui, les galants Français ! répond le major.

Mais le lendemain, le major lui tend une enveloppe au nom de sa propre femme :

— Elle fera parvenir. Mettez votre lettre dedans.

Le blessé l'introduit ouverte. Le médecin l'invite à la cacheter. La lettre est parvenue deux ou trois semaines plus tard.

— Elle est arrivée à temps, se souvenait le commandant. Les journaux avaient annoncé ma mort. Ma femme, il est vrai, n'y voulait pas croire.

Voici maintenant la lettre du sous-officier August Kohlrausch. Elle était accompagnée de sa photographie en uniforme ; un visage très jeune et sympathique, un corps mince et long, rien d'un athlète, ni d'un arrogant sous-officier ; au contraire, une attitude aisée, simple, modeste et digne ensemble.

Bremen, le 27 avril 1938.

« Très distingué monsieur Bordeaux,

» Vous allez être surpris de recevoir une lettre de moi. Vous le serez encore bien plus et, je l'espère, vous vous réjouirez, lorsque vous lirez ce que j'ai à vous apprendre :

» Dans votre livre de guerre sur l'offensive allemande du 21 mars 1918, vous publiez des extraits du journal d'un sous-officier allemand du 36e régiment (7e division de réserve). Vous concluez, d'après le texte du journal, que l'auteur a été

tué et vous espérez, dites-vous, en publiant ce journal de celui que vous croyez tombé, donner une possibilité à ses parents d'en prendre connaissance.

» Le sous-officier en question n'a pas été tué. Il fut sauvé d'une façon miraculeuse et il vit. Ce sous-officier, c'est moi.

» Votre intention d'apporter aux parents de ce disparu, qui n'est même pas un de vos compatriotes, mais un ancien ennemi, un dernier salut de celui qu'ils ont perdu et une dernière consolation témoigne d'une si haute conception de l'humanité la plus noble que les mots sont trop faibles pour vous en remercier. Que Celui qui régit le destin des hommes, et qui autrefois m'a si miraculeusement sauvé, bénisse de la même façon votre vie et votre œuvre!

» Il nous faudrait, de chaque côté de la frontière, beaucoup d'hommes animés de la même noblesse de cœur pour traiter les questions intéressant nos deux peuples. Il devrait alors être tout de même possible d'endiguer peu à peu la haine séculaire. De la haine naît la défiance et cette défiance est l'embryon de nouvelles frictions menant à la guerre.

» Pendant plus de trois ans en première ligne, dans l'infanterie, j'ai été en face de vos soldats. Comme moi, les autres combattants allemands ont admiré l'héroïsme des Français, et je crois que les Français, de leur côté, ont appris à estimer le courage des Allemands. Il n'y a plus entre nos deux peuples aucun différend sérieux, puisque l'Allemagne a définitivement renoncé à l'Alsace-Lorraine. Permettez-moi donc d'exprimer l'espoir qu'on écoute de plus en plus la voix des anciens combattants et que, grâce à eux, plus jamais une autre guerre n'éclate entre nos deux pays.

» Il vous intéressera de savoir ce que je suis devenu dans la suite.

» D'après les indications de mon journal, vous avez vu que j'étais tombé derrière le front français. La dernière note est du 4 avril. J'étais resté presque cinq jours et cinq nuits sur le terrain, uniquement couvert d'une toile de tente. Pendant ce temps, j'étais devenu si faible que je n'étais plus capable d'écrire. Je dus encore rester plus de vingt-quatre heures étendu sur le sol...

» Le 6 avril, au matin, vers 6 heures, deux Français, que je

crois être des officiers, me découvrirent... Aussitôt, l'un d'eux retourna en courant sur ses pas et ramena des brancardiers... Les officiers ne me quittèrent pas jusqu'à ce que je fusse transporté à un poste de secours. Là, je fus placé sur un brancard monté sur deux roues et rapidement transporté dans une ambulance. L'accueil dans cette ambulance fut excellent. C'est là qu'on me prit mon journal, mais mes autres affaires, ma montre, ma plaque d'identité, etc., me furent laissées.

» Je n'avais reçu qu'une balle au pied, qui avait atteint le tendon. Par suite des jours que j'avais passés en plein champ, la gangrène s'y était mise et ma jambe était noire jusqu'au dessus de genou. Il fallait m'amputer. L'amputation fut faite avec tant de soin que jusqu'à aujourd'hui je n'en ai jamais souffert. La façon dont je fus traité dans cette ambulance fut particulièrement amicale et humaine. On avait évidemment grande pitié de moi du fait que j'étais resté sept jours blessé derrière les lignes.

» Six heures seulement après mon amputation, dans le courant de l'après-midi, on me transporta dans un hôpital plus important, vraisemblablement à Compiègne. Là-dessus j'essayerai encore d'avoir des indications plus exactes...

» Le soir, vers 10 heures, on me conduisit à la salle de pansement, où un major me traita avec bonté et me fit une piqûre de morphine, le seul calmant que j'aie eu pendant toute mon amputation. De la salle de pansement je fus transporté dans une baraque, où il n'y avait qu'un chasseur allemand grièvement blessé qui mourut pendant cette nuit. Nous avions un vieil infirmier qui s'occupait de nous avec beaucoup d'humanité. Le lendemain matin, même pas vingt-quatre heures après mon amputation, je fus mis dans un train sanitaire et je roulai trente heures jusqu'à Roanne. Là, je passai quelques mois à l'hôpital, jusqu'à ce que je sois envoyé à un dépôt. Le 14 avril 1919, je fus rapatrié.

» J'ai à cœur de tâcher de savoir :

» 1° Qui étaient les deux officiers qui m'ont découvert ;

» 2° Quel était le médecin qui m'a amputé.

» J'éprouve à l'égard de ces trois Français une profonde reconnaissance. Ce serait pour moi une très grande joie s'il m'était possible de trouver leurs noms et leurs adresses pour

leur montrer, plus de vingt ans après, que leur noble humanité reste éternellement bénie.

» Souvent, j'ai reparlé de ce journal, auquel j'avais confié mes sentiments les plus intimes pendant la plus pénible période de ma vie. Jamais je n'avais espéré en entendre parler de nouveau. La publication que vous en avez faite a été reproduite par des journaux allemands et c'est ainsi que j'ai découvert votre livre. Vous comprendrez combien je tiendrais à récupérer mon journal et, si ce n'était pas possible, au moins à en avoir une copie complète. Si vous pouviez m'y aider, je vous en serais extrêmement reconnaissant.

» Il faut aussi que je vous dise rapidement ce qu'a été ma vie depuis ce temps. Je n'ai pas fait d'études, comme vous le supposez, je n'ai eu d'autre instruction que l'école primaire (huit ans sans langue étrangère). Je n'avais pas encore quatorze ans, lorsque je suis entré comme apprenti chez un expéditionnaire de Brême. J'y suis encore aujourd'hui, et depuis 1920, comme fondé de pouvoir.

» En ce qui concerne la petite Catherine évoquée dans mon journal, j'avais joué avec elle depuis mon enfance. Fiancés en 1917, nous nous sommes mariés en 1920 et, depuis ce temps, nous vivons heureux ensemble.

» Si vous me répondez et si vous ne pouvez écrire l'allemand, répondez-moi en français. J'aurai facilement ici le moyen de faire traduire votre lettre.

» En vous disant encore une fois merci du fond du cœur pour votre belle action, je suis, avec mes sentiments les plus distingués, votre tout dévoué

» August Kohlrausch,
» antérieurement unteroffizier,
» 2 Komp. R.I.R. 36
» 7. Res. Div. »

Si c'était une belle action, j'en étais bien récompensé. Mais il n'y avait là qu'une réplique de ce geste du médecin-major allemand transmettant à la femme du commandant Giraud des nouvelles de son mari blessé. Je répondis que j'étais heureux de le savoir vivant : « Au lieu de recevoir une lettre de vos parents, c'est vous-même qui m'écrivez, comme

un revenant. Combien je m'en réjouis, pour vous et pour les vôtres ! Il n'y a pas, dans la guerre, de haine personnelle : au contraire, nous savons en France l'estime que mérite le soldat allemand, estime que vous donnez pareillement au soldat français. Oui, faisons des vœux pour qu'aucune nouvelle guerre ne vienne nous mettre aux prises, car ce serait un désastre pour l'Europe entière, pour le monde, la civilisation, la religion, quel que soit le vainqueur... »

Je n'ai pas ajouté : surtout si nous n'étions pas les vainqueurs. On se doute que je l'ai pensé. Au pèlerinage de Domrémy, n'ai-je pas rappelé le mot de Jeanne d'Arc aux Anglais : « Rentrez chez vous et que Dieu vous bénisse ! » Que l'Allemagne reste chez elle et n'invoque pas le racisme !

« Je pense à la joie de vos parents et de votre fiancée, ai-je ajouté, lorsqu'ils ont su que vous étiez sauvé... » Et j'ai recherché le chirurgien qui l'a opéré, les deux officiers qui l'ont découvert abandonné depuis cinq ou six jours sur le champ de bataille.

V

Le chirurgien sera facile à retrouver. C'est celui de l'ambulance 2/18, de la 77e division, qui s'était installé à l'école communale de Vandélicourt, un peu en arrière du Plessis-de-Roye. Le journal des Marches et Opérations de l'ambulance 2/18 signale les 6 et 7 avril comme passagers quatre blessés dont un sous-officier allemand. Ils durent être évacués à Villers-sur-Coudun. Le médecin-chef du groupe de brancardiers de la 77e division était alors le docteur Léon Moureaux, aujourd'hui retiré à Nice. L'aumônier de la division était le Père Lefebvre qui a laissé une réputation de magnifique dévouement. Mais le signalement des deux officiers, qu'une reconnaissance dans le voisinage du front ennemi amena à découvrir le blessé allemand abandonné, est trop incomplet pour les pouvoir authentifier. A moins que le hasard favorise ces recherches. A moins que cet article leur tombe sous les yeux...

Cependant, le revenant a voulu recueillir ses souvenirs de mort. Il a complété les notes de son carnet et il m'a envoyé, le 28 mai, ces nouveaux détails qui permettent de reconstituer la bataille du Plessis-de-Roye du côté allemand :

Bremen, le 28 mai 1938.

« Comme vous le savez, le R.I.R. 36, de même que le R.I.R. 66 et le R.I.R. 72, appartenaient à la 7e division de réserve. Dans la nuit du 29 au 30 mars 1918, la division s'installa devant Lassigny. Le 66e était à droite, le 72e à gauche des premières lignes. Le 36e formait l'arrière, la réserve ; et le bataillon auquel j'appartenais se trouvait derrière le 66e, à l'aile droite, par conséquent ; le 30 mars, à 7 heures du matin, l'artillerie allemande ouvrit faiblement le feu ; l'orage commença vers 7 h. 30 m. On sait que notre avant-garde pénétra dans les lignes françaises. Notre régiment, constituant la réserve, ne voyait plus rien de l'ennemi. L'artillerie française commença un très rigoureux tir de barrage qui causa chez nous des pertes importantes. La légère mitrailleuse que je maniais fut démolie. Des collines qui se trouvaient à notre droite, déferlait un violent tir de mitrailleuses, qui faisait des trous dans nos rangs. Ma mitrailleuse étant devenue inutilisable, je pris un fusil et suivis ma compagnie. L'artillerie bombardait activement Lassigny. Nous tournâmes Lassigny par la droite, passâmes Plessis et pénétrâmes dans le parc de Plessis. Nous arrivâmes à cent ou deux cents mètres d'une colline. C'était vers la fin de la matinée. Nous distinguions clairement l'artillerie française et les mitrailleuses françaises, et nous pouvions voir les Français aller et venir, tout comme les Français pouvaient nous voir. Cette forte position des Français n'aurait pu être prise qu'après une violente préparation d'artillerie. Il est vrai que notre artillerie donna à plusieurs reprises au cours de la journée ; mais son tir fut souvent trop court. Là-dessus, l'artillerie française commença un feu continu. D'après un rapport de notre artillerie, il paraît que, du fait de la pluie qui commença à midi, nos observateurs ne jouissaient pas d'une visibilité suffisante. Chez nous, on manquait de munitions, aussi devions-nous les économiser.

» Dans le mur nord-est du parc s'ouvrait un passage d'environ un mètre de large. Une mitrailleuse française visait ce passage. Aussitôt qu'un des nôtres apparaissait par cette

ouverture, on tirait. Nous eûmes ainsi un grand nombre de blessés et de morts, tous frappés à la même hauteur, à la poitrine. Plus tard, nous tendîmes une toile de tente devant cette ouverture, de façon à masquer aux Français les allées et venues qui se produisaient là, et, de la sorte, nous évitâmes de nouvelles pertes. Les blessés étaient secourus aussi rapidement que possible. Les brancardiers eurent ce jour-là une lourde tâche, qu'ils accomplirent avec le dévouement total dont ils firent preuve tout au long de la guerre. Les heures passaient l'une après l'autre dans ce parc où nous demeurions sans aide sur une position perdue. A 4 heures de l'après-midi, l'artillerie française commença soudain à tirer à bout portant. Nous étions complètement découverts et dûmes nous retirer devant ce feu. Ce faisant, je tombai jusqu'au cou dans un fossé rempli d'eau.

» Le détachement qui, parti de notre droite, avait réussi l'attaque du matin, s'était ensuite trouvé devant une défense française si violente, que les troupes allemandes n'avaient pu continuer d'avancer. Mon régiment, cependant, se trouvait à quatre ou cinq kilomètres de notre ligne de départ. Il y avait donc un grand vide entre notre position et celle de nos compagnons. Cette faiblesse du front allemand fut utilisée pour une attaque française l'après-midi même. Aussi, en sortant du parc, me trouvai-je en face d'une troupe française en train de contourner le parc par le nord-est dans le dessein de surprendre par derrière les troupes allemandes qui s'y trouvaient. Une mitrailleuse, que je vis clairement, tira sur moi. La balle traversa le bas de ma jambe gauche, un peu au-dessus du talon, coupant ainsi le tendon. Je ne pouvais donc plus courir. La mitrailleuse continua à tirer sans m'atteindre davantage. Par bonheur, je me trouvais près d'un petit trou d'obus, comme en creusent les obus de 75. En vieil habitué du front, je m'y précipitai, la tête la première. Là, j'étais à l'abri des balles. Je perdais beaucoup de sang et me fis un pansement. Il était 5 heures de l'après-midi. J'attendis la nuit et me traînai dans la direction où je croyais que se trouvaient les Allemands. Environ mille mètres, comme on peut le voir dans mon journal. Je ne savais pas alors que les Français avaient avancé bien davantage et se trouvaient

au voisinage du lieu d'où nous étions partis le matin. Cette avance des Français explique que je ne pus rejoindre en rampant les positions allemandes et que je demeurai derrière les lignes françaises. Le lendemain, je continuai à ramper encore un peu jusqu'à ce que je trouvasse un trou plein d'eau sale et verdâtre afin d'absorber quelque chose. Ce trou était probablement le reste d'une vieille tombe du printemps 1917. J'y demeurai cinq jours entiers, jusqu'au moment où les officiers français me découvrirent.

» On peut se demander pourquoi je ne me fis pas remarquer plus tôt. Mais il faut prendre garde à ceci : nous attendions depuis des mois que la guerre de mouvement mît fin à la guerre de tranchées. L'offensive du 21 mars avait amené de grands gains de terrain. Je me disais que le revers du 30 mars ne pouvait mettre fin à l'offensive, que d'ici un jour ou deux, de nouvelles troupes allemandes arriveraient, qui me mèneraient dans un hôpital allemand. Je voulais éviter d'attirer par des cris prématurés l'attention des Français, afin de ne pas être fait prisonnier. Durant les premiers jours, j'entendis des cris de blessés s'élever en beaucoup d'endroits du champ de bataille. Mais ces cris diminuèrent peu à peu et, pour finir, je n'entendis plus que le ronflement des avions vers lesquels je faisais des gestes, mais ils ne semblaient pas me voir ; à part cela, j'entendais aussi la détonation des obus. La perte de sang, le jeûne m'avaient tellement affaibli que j'étais une partie du temps sans connaissance.

» Bientôt ma faiblesse fut telle que je ne pouvais même pas crier. Mon seul espoir était d'être découvert par hasard.

» L'après-midi, chaque jour, je reprenais connaissance, Alors, je puisais de l'eau dans le trou d'obus avec la boîte de mon masque à gaz. Et quand, vers 5 heures, une nouvelle journée achevait de s'écouler entre l'espoir et le désespoir, je confiai à nouveau mes pensées à mon journal comme à mon seul ami dans cette solitude. D'où, à ces dates, toujours l'indication de temps : 5 heures. Je l'écrivis consciemment, pour la dernière fois, le cinquième jour. J'avais définitivement perdu l'espoir d'être retrouvé et je n'attendais plus qu'une délivrance la plus rapide possible. Au début du septième jour, c'est-à-dire le 5 avril, à la fin de l'après-midi, je me mis à

crier. Je ne saurai dire aujourd'hui comment cela se fit. Sans doute, fut-ce la dernière manifestation d'une volonté de vivre... Au bout de plusieurs heures, les deux officiers me découvrirent.

» Quand les brancardiers m'eurent sorti de mon trou, je devais être retombé dans un état comateux, car ce ne fut que le lendemain matin que je recommençai à crier... »

VI

De Brême m'est parvenu une lettre plus touchante encore. La mère du sous-officier, madame Sophie Kohlrausch a voulu, elle aussi, me rappeler le passé et me témoigner sa douloureuse satisfaction à lire le carnet de guerre de son fils.

« Le 10 avril 1918, m'écrit-elle, nous apprenions que notre fils était porté disparu. Nous nous efforçâmes d'obtenir des renseignements de sa compagnie et de ses camarades, mais rien de précis ne put nous être transmis. Les jours passèrent et, après une cruelle attente, nous eûmes enfin, le 10 mai 1918, la première carte de notre fils prisonnier, nous apportant la certitude qu'il était sauvé. Comment exprimer ce qu'une telle nouvelle représente pour un cœur de mère !... une mère qui, tout en s'inclinant devant le devoir patriotique que son fils devait accomplir au front, ne cessait pas de trembler pour la vie de son unique enfant... Laissez-moi vous exprimer le vœu que nos peuples apprennent à se comprendre et à s'estimer davantage, afin que plus jamais une douleur, semblable à celle qui s'abattit pendant la guerre mondiale sur les mères, à quelque pays qu'elles appartiennent, ne puisse à nouveau les torturer... »

Comment ne pas accueillir ce vœu maternel ? Le fils de cette femme a gardé dans la paix, avec l'amour naturel de son pays, un cœur humain et religieux. D'un pays à l'autre les mères se comprendront toujours. La guerre et la paix ne dépendent pas d'elles.

Enfin je devais, après cette lettre, recevoir à Paris, le 13 juin dernier, la visite de mon correspondant, M. August Kohlrausch. Il avait saisi l'occasion d'un voyage organisé à Brême pour les anciens combattants allemands aux champs

de bataille de l'Argonne, de Verdun, de la Somme et du Nord.

Nous nous tendîmes la main avec émotion. Je pouvais reconnaître, dans sa foi intacte, l'homme du carnet de guerre. Il y a si longtemps déjà que j'observe les hommes, en romancier qui s'efforce de pénétrer au-delà des surfaces. Celui-ci est d'une qualité rare. Assez grand de taille, les cheveux blanchis prématurément, des yeux bleus candides de rêveur qui ne voit pas volontiers le mal dans la vie, il s'efforçait de cacher sa blessure en boîtant le moins possible et il voulut me montrer sur ses feuilles d'ambulance qu'il a précieusement gardées, la preuve des soins excellents qu'il avait reçus du médecin-major français si près du front de bataille. J'y pus lire en effet, la mention des piqûres de caféine et du sérum donnés à ce mourant. Ne fallait-il pas qu'il fût d'une résistance exceptionnelle pour avoir supporté sept jours d'abandon sans secours, une opération grave et hâtive, un transport obligatoire et immédiat? Il a souri doucement. C'était peut-être, a-t-il dit, la récompense de s'être toujours bien conduit. Un sang pur, une santé intacte, que nul excès n'a entamé, permettent plus aisément ces résurrections.

Ce numéro de la *Frankfurter Zeitung*, qui reproduisait en feuilleton, à ma prière, les fragments de son carnet de guerre, ne lui est pas tombé directement sous les yeux. Brême est loin de Francfort. Un de ses amis avait acheté le journal en voyage, a découpé le feuilleton et le lui a envoyé avec ces mots écrits au crayon au bas de la page : « Serait-ce toi?... » Et il s'est reconnu. Il ne pouvait pas ne pas se reconnaître. Sa femme, malade depuis des semaines, n'a pu encore en prendre connaissance. Mais sa mère en a été bouleversée.

Cependant il a noté la série de combats auxquels il a pris part. A Verdun, le 6 juin 1916, il a reçu ses galons de sous-officier : il faisait partie des troupes d'assaut qui entrèrent dans le fort de Vaux. J'ai cité, dans *les Derniers jours du fort de Vaux*, la relation allemande de Kurt von Reden, qui raconte ces terribles journées. Après les combats du 2 et 3 juin « la situation était telle que, dans le fort, était formé, pour ainsi dire, un deuxième fort que les Français, au mépris de leur vie, défendirent jusqu'au bout. Après avoir fait sauter la lourde porte ouvrant sur le couloir qui conduisait du poste

d'observation ouest à la caserne de la gorge, les Allemands avancèrent pas à pas dans le couloir. Il était très sombre, large seulement de quatre-vingt-dix centimètres sur un mètre et demi de hauteur ; les Français avaient dressé une barricade en sacs de terre sur deux mètres de profondeur et installé derrière elle une mitrailleuse. Il fallut encore faire sauter la barricade, pour tomber sur une autre quelques mètres plus loin... » Peu de combats, dans la grande guerre, ont montré de part et d'autre pareil acharnement, ont révélé de meilleures troupes.

Mon hôte est curieux, comme nos anciens combattants, de ces tableaux d'ensemble qui leur expliquent les actions de détail auxquelles ils ont pris part. L'affaire du Plessis-de-Roye devient plus claire à ses yeux quand il connaît la contre-attaque menée par notre 77e division pour tourner son régiment entré dans le parc. Il revoit à cette évocation la mitrailleuse qui a tiré sur lui et il dresse l'oreille comme s'il entendait le bruit de sa propre chute.

Mais il est revenu de ces régions de la mort. Il n'a plus maintenant que des paroles de paix. Et comme il parle avec tendresse de sa femme malade, de son fils unique âgé de quinze ans ! Il ne verra guère Paris, il repart dès le lendemain pour les champs de bataille de la Somme. Ces souvenirs l'intéressent plus que la capitale. Il a vécu en quelques années le drame terrible qui reparaît à sa mémoire, qui ne devrait plus reparaître dans le monde. Il n'a aucune plainte, aucune amertume et il me témoigne une gratitude disproportionnée pour un signal bien simple adressé par dessus la frontière.

Georges Duhamel terminait sa *Prière pour l'Occident* par une apostrophe contre la haine. Je n'ai jamais pu ni envier, ni haïr personne. La haine ne peut conduire aujourd'hui les peuples d'Occident qu'à une catastrophe. Mais l'histoire obéit à des lois d'équilibre qu'aucun pays ne peut transgresser sans danger. Chaque pays a la garde de son passé, de sa terre, de ses morts et de ses vivants. Puisse cette rencontre heureuse des anciens combattants servir à écarter les ambitions démesurées et les haines inhumaines !...

HENRY BORDEAUX

FINANCES PARISIENNES

DIVERS événements, qui viennent de se produire de façon presque simultanée, ont attiré vivement l'attention de l'opinion sur la situation des finances parisiennes.

Ce fut d'abord la mise en recouvrement des impôts municipaux, dont l'élévation considérable, d'une année à l'autre, frappa de stupeur des contribuables déjà écrasés et un commerce languissant. D'autre part, le relèvement des tarifs, demandé et obtenu par les services publics concédés, montra que la hausse du prix de la vie est un phénomène implacable et que les gouvernements qui ont annoncé avec le plus de présomption qu'ils lutteraient contre ce fléau étaient précisément ceux qui le déclenchaient avec le maximum d'inconséquence. Malgré ces efforts, imposés au contribuable et à l'usager, on apprenait que la Ville de Paris profitait de la première accalmie monétaire pour placer un emprunt d'un milliard. Enfin, les dernières nouvelles montrent que le budget parisien de 1938 recèle un déficit qui dépasse largement 900 millions et que des mesures nouvelles et inévitables doivent être prises pour conjurer un danger désormais public.

L'examen des finances parisiennes présente un double intérêt : en premier lieu, il permet de connaître les causes d'une situation financière aussi mauvaise et d'en chiffrer l'importance en même temps que d'examiner les remèdes qui peuvent être proposés. En second lieu, le désordre des finances parisiennes est un témoignage de premier ordre sur

les difficultés auxquelles se heurtent la quasi totalité des communes de France. Ces difficultés sont, en effet, beaucoup plus la conséquence des mesures imposées par le gouvernement central que celle des mesures décidées par les assemblées locales.

L'État est traditionnellement le tuteur des municipalités. Par une cruelle ironie, presque toutes les mesures qu'a édictées la loi pour protéger les incapables, se sont muées en autant d'instruments de ruine pour ceux-ci. La chute de la monnaie a entraîné des désastres pour toute la partie de la nation qui épargnait, traditionnellement ou obligatoirement, en fonds d'État et en valeurs garanties par l'État. L'intervention croissante des Pouvoirs publics dans la marche des affaires municipales, et surtout dans l'économie productive du pays, a eu les mêmes résultats regrettables, et on voit aujourd'hui les communes se retourner à juste titre vers l'État pour exiger que celui-ci répare une partie au moins des maux dont il est l'auteur. Mais l'État, hélas ! ne peut, à son tour, faire payer ses fautes que par un appel aux contribuables.

◆

Le déficit n'est pas, comme on pourrait le croire, chronique dans les finances municipales. L'exercice 1932 permit d'enregistrer un excédent de recettes dépassant 100 millions. En 1933, l'équilibre était encore obtenu, mais de justesse. Le déficit apparaît en 1934 avec 116 millions, puis s'installa en 1935 avec 320 millions et en 1936 avec 300 millions. Pour 1937, un accroissement rapide des dépenses fut compensé par un effort fiscal épuisant, de sorte que le déficit qui, à un moment, dépassait 1 200 millions, fut ramené aux environs de 400 millions. Pour l'année 1938, le déficit prévu est de l'ordre d'un milliard.

Le budget de la Ville de Paris et celui du département de la Seine sont intimement liés, de nombreuses dépenses étant réparties arbitrairement entre l'un ou l'autre, alors que des reversements d'impôts ont lieu également de l'un à l'autre. Aussi est-il préférable, pour se faire une idée nette de la charge imposée à l'agglomération parisienne, de grouper les deux

budgets en supprimant les doubles emplois. Nous prendrons comme chiffres de base ceux du budget 1937, en y apportant les corrections qui ont été rendues nécessaires pour combler le déficit qui, dès lors, apparaissait considérable.

Les dépenses des deux collectivités réunies, sans y comprendre les services industriels qui devraient tendre vers un équilibre propre (c'est-à-dire les Transports en commun et la Société du Gaz), sont les suivantes :

			Pourcentage
Dette ..... Fr.	869	millions	16 p. 100
Personnel	2.208	—	40 p. 100
Matériel	878	—	16 p. 100
Chômage	467	—	9 p. 100
Assistance	737	—	14 p. 100
Subventions	254	—	4 p. 100
Enseignement	40	—	1 p. 100
TOTAL ..... Fr.	5.453	millions.	

Les recettes prévues s'élevaient à 4 184 millions, dans lesquels plus de 600 millions proviennent de redevances domaniales, du produit net des services des eaux, et des produits de la Compagnie Parisienne d'Électricité. On voit que le déséquilibre financier de l'ensemble des services municipaux, qui ne sont pas industriels, atteignait 1 269 millions.

Les services industriels, dont les recettes ne constituent pas un impôt, mais bien la rémunération d'un service rendu, étaient eux-mêmes en déséquilibre considérable, comme le montre le tableau ci-dessous :

Déficit du Métropolitain ..... Fr.	302	millions
— de la S. T. C. R. P.	403	—
— de la Société du Gaz de Paris.	72	—
TOTAL ..... Fr.	777	millions

Dans l'ensemble, le déficit des finances parisiennes :

Services administratifs ..... Fr.	1 269	millions
— industriels	777	—
formait un total de ..... Fr.	2 045	millions

En définitive, lorsque les deux collectivités publiques, Département de la Seine et Ville de Paris, payaient, en 1937, 100 pour leurs dépenses régulières, sans y comprendre bien entendu aucun investissement en capital au titre des travaux publics, les recettes normales correspondaient aux deux tiers de la dépense et un tiers constituait le déficit auquel on faisait face par l'emprunt.

Devant la révélation d'une situation aussi grave, le Conseil municipal décida, en 1937, un effort de redressement qui fut accompli en plusieurs étapes et dont les contribuables parisiens ne sentirent guère qu'au début de 1938 le poids écrasant. On vit successivement, de mai à décembre 1937, relever les tarifs du métro, du gaz et de l'électricité, puis relever les droits d'octroi et le prix de l'eau, puis enfin créer de nouveaux centimes additionnels. Au total, 200 centimes additionnels ont été créés, en plus des 390 déjà existants ; l'impôt était donc augmenté d'environ 50 p. 100.

Aujourd'hui, au milieu de 1938, la conjoncture n'est pas plus favorable, au contraire.

Le budget de la Ville de Paris a été voté, pour 1938, en déséquilibre initial de 625 millions environ (compte tenu des ressources nouvelles créées en 1937 pour une somme dépassant 1 milliard). Les dépenses ont continué à s'accroître suivant le rythme qui paraît inhérent à toutes les gestions directes ou indirectes de l'État : la Dette coûte un peu plus cher, parce qu'une partie des emprunts a été placée à l'étranger ; les dépenses de matériel s'accroissent, parce que les prix des matériaux ont monté ; les contingents de la Ville dans les dépenses d'assistance suivent la hausse des prix de journées dans les divers établissements ; le nombre des chômeurs augmente alors qu'on avait escompté la baisse, ce qui entraîne une élévation d'une centaine de millions pour les crédits de chômage.

Cependant, les recettes restent stagnantes, sinon fléchissent, comme c'est le cas pour le produit de l'octroi. Les cinq premiers mois ont déjà donné par rapport aux évaluations une moins-value de 20 millions.

Enfin, les services concédés voient leur déficit s'accroître, car les récentes augmentations de tarifs ont coïncidé, si elles

ne l'ont pas causée, avec une diminution du nombre de voyageurs, qui s'élève, pour les quatre premiers mois de 1938, à 6 p. 100 par rapport à la période correspondante de 1937.

Dans l'ensemble, le déséquilibre budgétaire de la Ville dépassera 900 millions pour 1938.

En ce qui concerne le Département de la Seine, des causes analogues [1] produisent des effets analogues et son budget, qui avait été voté avec un déficit de 340 millions, en connaîtra un de 580 millions environ.

◆

Les dépenses provenant des services normaux de la Ville et du Département, à l'exception des services industriels, ne sont pas, comme on pourrait le croire, constituées essentiellement par le service d'une dette excessive et qui rendrait tout espoir d'assainissement impossible. Plus exactement, la baisse de la monnaie, qui a dépassé 90 p. 100 depuis 1914, a rendu plus que supportable et souvent même négligeable le poids des emprunts anciens. Ce fait considérable répond aux affirmations mensongères des doctrinaires de la lutte des classes. Les charges financières ont été épongées par la plus scandaleuse spoliation de l'épargne. Il est vrai que la Ville de Paris ne cesse de s'endetter et qu'elle remplace les emprunts effacés par la dévaluation — et qui ont été généralement productifs — par des emprunts beaucoup plus lourds et qui ne correspondent au surplus à aucune création de richesse nouvelle, surtout lorsqu'il s'agit de combler des déficits...

Les dépenses d'assistance ne sont elles-mêmes pas aussi élevées proportionnellement qu'on pourrait le croire et, en définitive, ce sont surtout les dépenses de personnel qui sont écrasantes. Les rajustements intervenus dans les dépenses de personnel en 1937 ont coûté 240 millions au budget. L'application de la semaine de 40 heures a pesé de tout son poids sur les finances parisiennes. En quelques semaines, on engagea

1. Les recettes d'exploitation des transports de surface de la région parisienne sont en augmentation de 22 p. 100. Mais comme les tarifs ont été augmentés de 50 p. 100, il en résulte que la plus-value escomptée a été diminuée de plus de moitié par suite de la régression du trafic.

18 000 fonctionnaires nouveaux, ce qui porta l'effectif de 130 000 à 148 000. Les municipalités de banlieue occupent environ 15 000 agents de plus. Il est facile de calculer que, dans toute l'étendue du Département, il y a donc 1 fonctionnaire municipal pour 30 habitants, c'est-à-dire pour 8 hommes en âge de gagner leur vie. Voilà la constatation la plus effarante qui puisse être faite sur le caractère parasitaire des gestions étatistes.

Actuellement, les dépenses de personnel du Département de la Seine et des services concédés atteignent 4 milliards. Le fait, par exemple, que l'État décide une augmentation de 10 p. 100 de ses traitements entraîne automatiquement pour Paris une charge de 400 millions... L'opinion ne s'en doute pas au moment où cela se produit ; le commerce parisien reste insensible lorsqu'on étend aux services municipaux la semaine de 40 heures ; on laisse passer avec négligence les dispositions qui aggravent, jour après jour, les charges des collectivités publiques et on ne se réveille qu'au moment où on reçoit une note à payer. Ce jour-là, les protestations fusent de toutes parts, mais il est trop tard.

Ce qui a le plus impressionné les contribuables parisiens est certainement l'élévation de la contribution mobilière et la hausse de la patente entre 1937 et 1938. L'histoire de ce dernier impôt est singulière et fournit un des types les plus curieux, mais il faut bien le dire, les plus monstrueux de l'étrange collection qui constitue le florilège fiscal de la France.

La patente fut initialement un droit fixe payé par les commerçants désireux d'exercer leur activité. On y ajouta, en 1880, un droit proportionnel établi sur la valeur locative des locaux professionnels et destiné à taxer de façon approximative les bénéfices industriels et commerciaux, à une époque où il n'existait pas d'impôt général sur le revenu, mais seulement quelques embryons d'impôts cédulaires atteignant des catégories de revenus restreintes. La situation a complètement changé avec la création, en 1917, de la cédule des bénéfices commerciaux venant s'ajouter à l'impôt général sur le revenu et avec l'institution, en 1920, de l'impôt sur le chiffre d'affaires. L'État est désormais en mesure de connaître

de façon précise le mouvement d'affaires de ses contribuables et le bénéfice brut ou net qu'ils retirent de leur activité. On supprima dès lors la patente comme impôt d'État, mais on la laissa subsister comme impôt communal. Cette décision devait, dans l'esprit du législateur, ne durer que peu de temps, puisqu'elle conduit à cette situation paradoxale de faire toucher par les municipalités des centimes additionnels à un impôt principal lui-même fictif et qui ne sert plus que de moyen de calcul.

Depuis 1917, cependant, la patente continue à être perçue et elle fait preuve d'une nocivité de plus en plus impressionnante. Il faut savoir, en effet, qu'à Paris le nombre de centimes mis en recouvrement, au titre de la patente, qui était de 75 en 1914, est de 1 155 en 1938. Comme, d'autre part, les valeurs locatives qui servent de base à l'impôt ont été elles-mêmes majorées à la suite de la dévaluation du franc, on imagine sans peine le poids que peut représenter aujourd'hui le droit proportionnel de patente. En particulier, la mise en recouvrement effectuée en 1938 des nouveaux centimes additionnels votés en 1937, a entraîné une majoration de la patente dépassant 35 p. 100.

Ce que nous constatons à Paris se reproduit dans toute la France. La patente est restée insensible à la crise économique qui s'est abattue sur le commerce depuis 1932. Alors que l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux diminuait dans la proportion où ces bénéfices eux-mêmes s'amenuisaient ou disparaissaient, les sommes réclamées au titre de la patente restaient inchangées :

	Impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux	Patente
	—	—
Année 1930 . Fr.	4 371 millions	3 028 millions
— 1936	2 078 —	3 174 —

Ainsi, tandis que dans une année prospère la patente représentait 75 p. 100 de l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux, en 1936 elle représente 150 p. 100 de ce même impôt.

L'institution de nouveaux centimes additionnels n'est pratiquement plus possible, tellement on a dépassé depuis

longtemps toutes les limites que le bon sens imposait à une taxation, on ne dit pas raisonnable, ce qui serait trop beau, mais simplement supportable.

Il semble bien difficile également de relever les tarifs des services publics jusqu'au niveau où les budgets industriels seraient équilibrés. Il faudrait aujourd'hui, pour que les transports urbains ne coûtent rien aux Pouvoirs publics, que le carnet d'autobus, qui valait 6 francs il y a deux ans et qui a déjà été porté à 9 francs, soit élevé à 12 francs et que le billet de métro, en seconde, qui était à 70 centimes et qui est maintenant à 1 fr. 10, soit porté à 1 fr. 50.

Devant de telles conséquences, tout le monde recule. Il paraît impossible d'imposer au commerce parisien des charges qu'il est visiblement hors d'état de supporter. Le cas des grands magasins montre les difficultés en face desquelles chacun se débat (à titre d'exemple, la patente de l'un d'eux est de 15,5 millions pour 1938, en accroissement de 4,2 millions par rapport à 1937). Il paraît également impossible d'infliger aux usagers parisiens des dépenses de transport qui deviendraient un élément disproportionné dans un budget familial et qui paralyseraient les mouvements nécessaires à une grande ville. Mais il faut se rendre compte de l'absurdité fondamentale qui conduit des services publics à être une charge pour la collectivité et qui fait que la masse des contribuables doit participer aux frais de transport des Parisiens qui prennent le métro.

Il est extraordinaire que, devant de pareils résultats, l'opinion publique entière ne condamne pas cette véritable folie économique qu'est l'étatisation, qui consiste à fournir régulièrement un service moins bon pour un prix plus cher. Il est tout de même concevable que l'exploitation d'une richesse comme un réseau de chemins de fer ou un réseau d'autobus constitue un bénéfice pour celui qui y investit des capitaux. A partir de l'instant où l'État intervient dans la gestion d'une entreprise, c'est cependant pour lui infliger des charges tellement démesurées qu'il transforme ce qui devrait être un instrument de richesse en un mécanisme à déficit...

Tel est proprement le drame essentiel de notre économie.

Sous le nom pompeux de « nationalisation », l'État fait une opération qui n'a aucun rapport avec celle que l'on imagine et qui consisterait à ristourner à la collectivité le bénéfice d'une entreprise. Il est faux de dire qu'il gère dans l'intérêt public. La vérité d'expérience est qu'il gère au profit de la main-d'œuvre employée dans ledit service et cela, jusqu'à ce qu'il ait absorbé le bénéfice, ce qui est vite fait, puis creusé un trou croissant que les contribuables sont appelés à combler.

On ne peut pas s'étonner des effets quand on a, plusieurs années auparavant, dénoncé les causes. Mais il faut inlassablement ramener l'attention sur les causes.

Il y a dans la mauvaise gestion financière de l'État deux étapes différentes :

La première consiste à gaspiller les deniers publics, c'est-à-dire à dépenser trop pour le résultat obtenu. Le mal en question est probablement inévitable. On peut protester contre l'élévation des dépenses publiques, l'accroissement du nombre des fonctionnaires, la facilité avec laquelle l'État dépense. On doit même élever de telles protestations parce qu'elles sont justifiées et qu'elles servent au moins à ralentir les forces de consommation qui dominent l'État. Mais elles sont vraisemblablement inopérantes, une telle attitude de générosité étant inhérente à certain régime politique.

La deuxième étape, et qui celle-là est incomparablement plus grave, consiste à attaquer les sources mêmes de la prospérité nationale. Il est dommage de voir l'État gaspiller quelques milliards. Mais il est terrifiant de le voir empêcher la nation de produire les milliards qu'il a justement l'intention de dispenser. Telle est cependant l'opération extraordinaire que l'on baptise du nom de « nationalisation » et par laquelle on introduit l'État, c'est-à-dire le plus puissant créateur connu de déficit, dans les forces économiques mêmes qui étaient jusque-là chargées d'alimenter le budget. Jamais n'a été plus visible qu'aujourd'hui le déséquilibre existant entre le secteur libre et le secteur nationalisé. Le second s'étend avec une rapidité inouïe sous la poussée de forces démagogiques exclusivement consommatrices et qu'aucun souci créateur ne saurait animer. Le rapport existant entre les deux secteurs pourrait cependant ne pas changer, grâce au

développement également prodigieux que l'esprit d'entreprise donnait en période de prospérité aux forces libres et créatrices de richesse. Malheureusement, ce dernier élan a été ralenti, sinon même brisé. Dès lors, à côté d'un secteur libre pratiquement inchangé et non susceptible pour quelque temps du moins d'accroissement, le secteur nationalisé continue à proliférer, mais cette fois au détriment du secteur libre et sans aucune compensation provenant de la fécondité de ce dernier.

Tout domaine économique qui passe entre les mains de l'État cesse de contribuer au développement de la richesse publique et devient dans un temps plus ou moins court un organisme déficient, c'est-à-dire créant moins de bien-être ou de produits qu'il n'en consomme. Il est dramatique de voir alors l'État augmenter le taux des impôts, c'est-à-dire demander à un secteur libre amoindri de faire face à des dépenses accrues. Le problème ainsi posé est aussi fou que la quadrature du cercle et l'événement nous montre qu'il n'admet pas plus que lui de solution.

Que l'on nous fasse grâce de cette littérature politique conventionnelle, suivant laquelle le relèvement des impôts est une marque de courage qu'il faut louer. La faute lourde est de démanteler l'organisme de la production et d'en briser les rouages. Pour retrouver la prospérité, la seule voie est de reprendre les pièces éparses qui, telles quelles, sont inutiles et de les remonter pour en faire un moteur qui tourne. Mais continuer à piétiner les mécanismes les plus délicats et, pour compenser ce désastre, arrêter par des impôts monstrueux les machines qui fonctionnent encore, cela n'aura jamais notre suffrage. L'accroissement des tarifs fiscaux paraît héroïque, parce qu'il est impopulaire. Il est surtout une absurdité.

◆

L'examen des finances parisiennes est une illustration impressionnante de cet état de déficience physiologique auquel conduit l'application puérile d'un marxisme purement livresque.

Nous croyons qu'en plaçant le problème sous l'aspect de

l'étatisation et de ses méfaits, nous le situons sur le véritable terrain où il peut espérer une solution raisonnable et saine. Tant que l'État a en face de lui un secteur libre, il l'accable. Il diminue ainsi sa productivité, mais au moins celle-ci existe et si dure que l'on fasse la vie à l'initiative libre, elle s'obstine à vivre, sinon à prospérer. Lorsque l'État s'annexe un service dit industriel, il impose une charge incontestable, directe et immédiate à toutes les forces restées libres du pays.

Il faut s'attaquer à ce problème central, dont dépend le redressement ou la léthargie de notre pays. Une nation où, comme la nôtre, l'étatisation progresse, est forcément un pays dans lequel la production rétrograde. Le déséquilibre financier de la Ville de Paris tient lui-même, à l'amenuisement de la richesse publique, qui ne peut indéfiniment résister aux coups que lui porte l'État, considéré, hélas ! comme son adversaire.

L'indice de la production industrielle, qui était de 98 en 1936 avant la reprise mondiale, a oscillé autour de 100 en 1937 pour passer successivement, pendant les quatre premiers mois de 1938, à 98, puis 96, puis 95, puis 92 en avril. Il est impossible d'équilibrer quoi que ce soit dans un pays qui ne travaille plus et où les organisations qui se disent représentatives du monde ouvrier ont comme seul objectif de ralentir la production.

Pour l'année en cours, le nombre de jours de congé sera de 128, contre 237 jours de travail. Il n'y a donc pas actuellement deux jours de travail pour un jour chômé. Quel est l'homme qui peut imaginer restaurer la situation des affaires privées ou d'un budget public en maintenant de pareils défis au bon sens. On ne peut évidemment qu'essayer de masquer la vérité et faire durer les choses jusqu'à ce que de nouveaux et imprévisibles événements viennent arranger, vaille que vaille, ce que les hommes auront si mal dirigé.

Jusqu'à présent, il fallait une loi pour autoriser la Ville de Paris à emprunter. Un décret-loi du 29 juin 1938 décide qu'un décret suffira pour autoriser, avant le 1er janvier 1939, la Ville de Paris à emprunter afin de couvrir les dépenses ordinaires des exercices de 1937 et de 1938. Le recours à de pareilles mesures a une valeur véritablement symbolique.

Cette politique de facilité n'est pas un remède et, à vrai dire, aucune politique financière ou fiscale ne constituera par elle-même un remède. Avec une reprise d'activité et l'enrichissement général que tous les pays connaissent par les progrès de la technique, le budget de la Ville de Paris s'équilibrera tout seul. Mais, au contraire, tant que les magasins fermeront et que les jours de chômage s'accroîtront, le déficit s'installera dans le budget parisien. La question dépasse singulièrement les moyens dont disposent les autorités municipales. Le mal vient de l'État. C'est à lui d'apporter le remède à ses propres actions. Et, en attendant, on comprend que les communes qui sont presque sans pouvoir, qui voient l'État se réserver la matière imposable et qui sont obligées de supporter les charges que les Pouvoirs publics leur imposent, se tournent vers l'État en lui rappelant qu'un tuteur doit protéger ceux qui lui sont confiés et non pas les accabler.

ED. GISCARD D'ESTAING

CAMPING

I

Si j'avais continué à flotter sur cette eau, dans ce youyou, je crois que je ne serais jamais revenu à moi. Ce qu me berçait, ce n'était pas seulement la mer, c'était le giron de l'au-delà. Il fallut, pour que la vie l'emportât, qu'un changement complet se produisît dans le rythme auquel je m'étais abandonné. Bref, je ne flottais plus. Une extraordinaire impression d'immobilité, telle que je n'en avais jamais ressenti.

J'ouvris les yeux. Il faisait nuit. Au-dessus de moi, un ciel plein d'étoiles énormes. La barque était inclinée sur le côté. Je me levai à demi. Il y avait de l'eau tout autour, mais, aussi, des rochers, de petits rochers noirs et polis, pareils à des têtes de phoques, et une plage était là.

Comment avais-je fait pour y arriver? Et au bout de combien de temps? Je descendis du bateau, gagnai le sable sec, et me mis à marcher.

Oh! je n'allai pas bien loin!... Je n'avais aucune force, je titubais. Je fis quelques pas, puis me laissai tomber sur les genoux, puis m'allongeai sur le dos, les bras en croix.

Il faisait très bon. Pas un souffle de vent. Une nuit tiède. Le sable avait gardé, à la surface, la chaleur du jour, mais,

dès que la main s'y enfonçait un peu, elle trouvait une fraîcheur délicieuse. Le ciel était si magnifique, les étoiles si grosses, que j'avais l'impression que tout cela tombait sur moi, ou que je tombais sur cela. Je n'ai peut-être jamais été plus heureux qu'à cet instant, et je ne sais pourquoi, car j'avais une soif, une faim dévorantes, et j'avais tout le corps meurtri, comme si on m'avait roué de coups.

Mais c'était si beau ! J'entendais les petites vagues qui venaient se déplier sur la plage, avec un bruit de chuchotement. Aucun autre bruit que celui-là. Rien ne disait que j'étais sauvé. J'allais peut-être mourir là, j'étais peut-être en train de mourir, mais quelle sortie de ce monde !...

Je pensai à ma femme, à mes enfants. Une image, brusquement, — pourquoi celle-là plutôt qu'une autre, je l'ignore, — apparut dans mon esprit, comme sur l'écran d'un cinéma, et y demeura longtemps. Je nous revis tous les quatre, dans le Jardin Botanique, à Adélaïde, un dimanche de mai, très peu de temps avant mon départ. Je revis ma femme, qui portait le sac de toile où était le goûter des enfants, et qui, tout en marchant, me racontait les petites histoires de sa vie quotidienne, les difficultés qu'elle rencontrait à trouver une femme de ménage qui fût à la fois travailleuse, active, propre, et honnête, les petites querelles qu'elle avait avec sa voisine de palier, personne pas plus méchante qu'une autre, mais, par moments, d'une humeur !...

Et je revis Mary et James, qui tournaient autour de nous, en traînant leurs souliers dans la poussière, en criant, et en se faisant des niches desquelles il résultait, de temps en temps, des larmes. Car ils étaient assez turbulents.

Oui, je revis tout cela, et notre station devant la grande cage aux oiseaux, et notre rencontre avec les Clifton. J'avais trouvé cette après-midi délicieuse, et elle était peut-être délicieuse, en effet, — et elle était peut-être horrible... — je ne savais plus...

Et là-dessus, je m'endormis, et je me rappelle qu'une de mes dernières pensées avant de tomber dans le sommeil, fut que mon sang avait l'air de couler convenablement, que rien en moi ne semblait irrémédiablement détraqué ou brisé, et que je ne mourrais peut-être pas.

II

La soif, malheureusement, et la faim, étaient toujours là, et, trois ou quatre fois, pendant les quelques heures qui s'écoulèrent avant que le jour parût, je me réveillai en geignant, et en me tordant sur le sable.

Et dès la pointe de l'aube, je me levai, en faisant, je n'ai pas besoin de le dire, un gros effort : car j'en étais arrivé aux limites extrêmes de l'épuisement. Mais c'était une question de vie ou de mort, et, parce que ma fièvre était partie ou pour une autre raison que j'ignore, j'avais repris goût à la vie. Il fallait boire, il fallait manger. Si près du but, il était idiot d'en rester là.

Je me mis à marcher sur la plage et j'eus la chance de trouver presque tout de suite à boire. Car je n'avais pas fait cent pas que j'aperçus un petit filet d'eau qui descendait de la brousse, et qui courait vers la mer, en sautillant. Je pris de l'eau dans ma main et j'en bus.

C'était de l'eau douce, de l'eau très bonne, et très fraîche. Elle avait un petit goût salé parce qu'elle courait sur le sable, où la mer devait venir souvent, mais telle quelle, elle était parfaitement potable, et je n'éprouvai même pas le besoin de remonter vers la source. J'étais tombé à genoux. Je bus, je bus avec ivresse, la figure dans l'eau. Et je me lavai la figure, et les mains, et les pieds, et, si je n'avais pas craint de me montrer tout nu aux gens qui pouvaient habiter par là, qui pouvaient avoir leurs maisons tapies dans cette brousse, je me serais déshabillé entièrement et me serais roulé dans ce ruisseau, pour le boire par tous les pores de ma peau.

Pour apaiser ma faim, ce fut un peu plus compliqué. J'allai jusqu'à la brousse pour voir s'il n'y avait pas de maisons, où l'on m'aurait donné des fruits et des œufs, de la viande, que sais-je !... de quel festin je rêvais !... et je ne vis aucune habitation...

Je redescendis vers la mer.

Dans les rochers, je pensais que je pourrais trouver des coquillages, — et non, rien. Rien que des crabes, qui galopaient avec une rapidité folle. J'aurais peut-être pu en attraper

mais je ne pouvais tout de même pas manger des crabes crus.

Ce que voyant, je revins à la brousse, parmi les arbustes et les lianes de laquelle on apercevait quelques cocotiers, et, là, au pied d'un de ces cocotiers, je trouvai cinq ou six grosses noix, de quoi me nourrir pendant huit jours.

Je n'en mangeai que la moitié d'une, pour ne pas me rendre malade. De ma vie, je crois bien, je n'avais fait un aussi bon et aussi beau repas, assis par terre, dans une herbe tendre, le dos appuyé contre le tronc du cocotier, dont les palmes pendaient au-dessus de moi.

Devant moi, la mer, à l'infini, une mer admirable, d'un vert de rêve, où de gros poissons noirs faisaient des bonds joyeux. De grands papillons, aux ailes immenses, tellement découpées qu'elles avaient l'air de s'effilocher, et d'un bleu, d'un rouge, d'un jaune prodigieux, faisaient autour de moi comme une ronde. Le feuillage, derrière moi, sentait la fleur et le fruit. J'étais sûr qu'il y avait par là d'autres fruits que ces noix de coco, et qu'il m'eût suffi d'étendre la main pour me cueillir un dessert magnifique.

Bref, un vrai paradis. Les gens qui vivaient là ne devaient pas être malheureux. Et je me rappelle que je pensai : « Est-il bien sûr qu'ils ne soient pas malheureux? Les hommes sont si fous ! Là, ils avaient la possibilité de vivre sans rien faire, tout nus... Qui sait s'ils ne travaillent pas comme des bêtes de somme, si, derrière moi, là-bas, il n'y a pas des usines, des fabriques de boîtes de conserves, avec ce qui les accompagne ordinairement, des bars, des hôpitaux et des prisons? »

Quand mon repas fut terminé, je n'étais peut-être pas encore très gaillard, mais, enfin, j'avais repris le dessus. Je décidai de gagner au plus tôt la prochaine ville ou le prochain village.

Mais il fallait savoir de quel côté se diriger.

Pas du côté de l'intérieur, en m'enfonçant dans la brousse. D'abord, parce que la petite exploration que j'y avais poussée tout à l'heure n'avait donné aucun résultat, je n'avais aperçu aucune trace d'habitation humaine. Et puis, parce que, à cinquante pas de la plage, cela devenait un invraisemblable fouillis de fougères géantes, de lianes enchevêtrées, de plantes aux feuilles immenses, épaisses comme du caoutchouc : une véritable forêt vierge, coupée de ruisseaux, de petits torrents,

de cuvettes où se déversaient des cascades, et qui avaient l'air faites pour le bain des sultanes. Dans l'état de fatigue où j'étais, je n'aurais pas pu faire dix enjambées dans ce chaos.

Et je crus que je n'aurais pas à demander ma route bien longtemps, car un petit bateau blanc était là, dans une sorte de crique formée par des rochers à fleur d'eau. Le batelier ne devait pas être bien loin.

Seulement, je m'approchai, et je m'aperçus que ce bateau, c'était le mien.

Mu par je ne sais quel sentiment, par je ne sais quel attachement soudain pour cette petite barque qui m'avait sauvé de la mort et qui, peut-être, demain, aurait à me rendre le même service, — il régnait tout de même, tout autour de moi, un étrange silence : aucun bruit humain, aucun aboiement de chien, — je descendis dans l'eau jusqu'au bateau, et je le tirai sur le sable. Il n'était pas lourd. Il avait plutôt l'air d'un jouet, pimpant, coquet, que d'autre chose. Les deux avirons étaient toujours là. Et en dehors de ces deux avirons, et des deux instruments de fer qui les fixaient au bateau, des deux bancs et de l'amarre, rien, rien du tout, pas un outil, — rien.

Au moment où le naufrage s'était produit, j'étais vêtu, en tout et pour tout, de ma chemise de nuit, — la tenue était assez négligée, à bord du *Portland*, — de mon pantalon à raies noires et grises, et de mon veston d'alpaga noir. Et j'avais les pieds nus dans des savates de cuir rouge.

Tel, sur cette plage, était encore mon accoutrement, à part les savates, qui avaient disparu. Pas de chapeau. J'avais exactement l'air d'un pauvre diable qui vient de s'évader d'une maison de fous.

Le canot, maintenant, était à l'abri. Je me lançai, — d'un pas un peu mou et d'un cœur assez faible, — à la découverte. Par la plage, naturellement, puisque j'avais renoncé à la brousse. Et à ce propos, j'emploie ce mot : plage, comme s'il s'agissait de la plage de Glenelg ou de la plage de Port-Elliot, et cela me fait un drôle d'effet. Car il évoque, ce mot, des idées de joyeuse animation, de bandes de gosses, et de petits ânes bien disciplinés, bien convenables, qui trottinent paisiblement dans le sable.

Et non, ça n'était pas tout à fait ça.

C'était une grande chose magnifique et immaculée, et un peu terrifiante. Pas un pas humain. Rien, ni débris ni rien, qui rappelât l'homme. Pas d'autre bruit que celui de fourmillement affolé que faisaient, en s'enfuyant devant moi, des milliers de petits crabes pâles, transparents, et que celui des cris aigus que jetaient, en tournant autour de moi, des oiseaux pareils à de toutes petites mouettes. Et puis la chanson de la mer, des vagues, qui, bien qu'il fût encore très tôt, semblaient déjà lasses de chaleur.

Je m'étais mis en route en suivant la plage par la gauche, — la gauche, quand, le dos tourné à la mer, on regardait la terre. Et je dus bien marcher pendant deux ou trois heures sans constater, dans l'aspect des lieux, aucun changement.

Toujours cette plage, ce sable, et, à ma droite, ce fouillis de lianes et de fougères d'où émergeaient, par ci par là, des cocotiers. Aucun village, aucune maison, aucune barque, rien. Parfois, une petite anse, à laquelle aboutissait un ruisseau. Parfois aussi, des rochers. Certains étaient, ceux-là, garnis de coquillages, de grosses bernicles, de grosses moules. J'en détachai quelques-uns avec mon couteau, et je les mangeai. Ils étaient assez agréables au goût, mais durs comme du cuir.

Quand j'eus marché tout ce temps, la fatigue et la chaleur eurent raison de moi, et aussi, je crois, la monotonie de ce paysage qui était telle que j'avais l'impression de marquer le pas sur place. Je m'étendis à l'ombre d'un rocher, et je m'endormis.

Pas pour longtemps, car le soleil vint me déloger, et, de nouveau, j'avais faim, malgré les coquillages.

Je remontai jusqu'à la brousse et je mangeai le tiers environ d'une noix de coco, et un fruit qui ressemblait à une pêche mais qui avait plutôt la saveur de la tomate.

Je m'étais assis dans l'herbe. Je regardais la mer, un peu hébété, quand, d'un arbre, devant moi, un animal sauta, et, s'asseyant sur son derrière, ses deux pattes de devant levées, dans la posture d'un chien qui fait le beau, il restà là à me regarder, avec, vraiment, une sorte de cordialité gouailleuse. C'était une espèce de gros écureuil, d'un poil qui devait être très doux, car la brise, qui n'était pas forte, à peine un souffle

en le couchant faisait apercevoir la peau, toute rose. Il avait de petits yeux rouges et brillants et une queue semblable à un rince-bouteille, qui s'agitait sans cesse, toute raide, en ayant l'air de battre la mesure. Je dis tout haut à ce curieux animal :

— D'où sors-tu, toi ?

Il inclina sa tête sur le côté, comme si le son de ma voix, sans l'effrayer, l'avait étonné. Je voulus alors lui jeter un morceau de noix de coco, mais mon geste, cette fois, dut lui faire peur, il fit un bond et disparut dans les broussailles.

Ce qui me rassura, car s'il n'avait pas détalé, j'en aurais conclu qu'il n'avait jamais vu d'homme.

III

Du point de la côte où j'étais, j'apercevais ce long ruban de plage qui se prolongeait toujours, légèrement recourbé en faucille, et qui, tout là-bas, se perdait dans une brume de chaleur. Toujours cette bande de sable d'un blond pâle, et ces rochers, et cette brousse.

Et pas une maison.

Je pensai qu'il était donc inutile de continuer de ce côté, et je revins sur mes pas, à la Crique de l'Espérance, car j'avais donné ce nom à la petite crique où les flots, dans la nuit, m'avaient conduit.

Rien de curieux, rien d'étrange, et, encore que je ne voulusse point me laisser aller à cette impression, rien de sinistre comme ces milliers de pas, à l'empreinte de mon pied, que je retrouvai, au retour, dans le sable. Ils évoquaient vraiment une idée de solitude un peu affolée : l'être qui veut retrouver ses frères, qui veut retrouver le bruit, les voix. L'homme a décidément, bien plantée en lui, l'habitude et l'amour du troupeau. Aucune prison ne l'enserre davantage que de se trouver seul avec lui-même.

Assez tôt dans l'après-midi, je fus de retour au canot. Personne n'y avait touché. Personne n'était même venu de ce côté. Le sable ne portait que l'empreinte de mes pas et celle de tous les petits tridents formés par ces mouettes au plumage

gris, qui se promenaient à pas précipités, en agitant la tête d'avant en arrière, comme des jouets mécaniques.

Je m'assis sur le bord du canot, pour me reposer un instant, non pour réfléchir, car je ne réfléchissais plus, et je commençais à être gagné par une peur bizarre, comme si ce mystère d'une terre où, apparemment, il n'y avait aucun danger, avait constitué la pire menace. Quand j'étais enfant, le silence absolu des nuits me procurait la même sensation, et je me fourrais la tête sous l'oreiller pour ne plus entendre ce silence plein de monstres.

Il ne devait pas être plus de deux ou trois heures de l'après-midi, à en juger par le soleil, car je n'ai pas besoin de dire que ma montre était arrêtée depuis longtemps. J'avais encore le cœur battant de ma course du matin. Je me remis en route, en suivant, cette fois, la plage dans la direction opposée.

Le paysage, de ce côté, était, pour commencer, exactement le même que de l'autre : même large ruban de sable, troué, par ci par là, de rochers, même aspect de la brousse, de ses arbustes, de ses hautes herbes folles, mêmes ruisseaux apportant à la mer l'eau douce de l'intérieur.

Puis, petit à petit, le terrain, à ma gauche, sembla s'accidenter, et, bientôt, je cheminai entre d'une part la mer et les rochers couverts d'algues d'un jaune vif, et de l'autre cette brousse où on apercevait d'autres rochers, des sortes de grandes dalles bleuâtres empilées les unes sur les autres, légèrement en oblique par rapport au sol, les unes assez souvent en surplomb sur les autres, comme si une main de géant les avait posées là, négligemment, sans se soucier de leur équilibre. Des interstices qui séparaient ces dalles les unes des autres, de grosses racines sortaient, qui avaient le poli et le ton grisâtre des serpents.

Et je marchais ainsi depuis plus de deux heures, quand, à l'embouchure d'un ruisseau, mon regard fut attiré par trois pieux noircis au feu, qui avaient été plantés dans le lit de la rivière, et qui, à ce que je crus comprendre, devaient servir de support à des claies, destinées, celles-ci, à détourner le courant, ou à retenir l'eau ou le poisson.

J'abandonnai alors mon trajet primitif et me mis à remonter le cours de ce ruisseau.

Et je n'avais pas fait cinquante pas, quand, à ma droite, sur la berge, j'aperçus un petit escalier, fait de terre et de rondins, qui permettait d'accéder jusqu'à un rocher assez élevé, constitué, comme la plupart de ceux que je venais de rencontrer, de dalles superposées, épaisses d'un mètre environ. Une fois ce rocher atteint, l'escalier se continuait par des marches grossièrement taillées dans la pierre. De l'endroit où j'étais, je ne pouvais pas très bien me rendre compte de ce qu'il y avait au faîte de ce rocher, mais il me sembla que l'escalier, en tournant, devait aboutir à une sorte de grotte, dont j'apercevais vaguement l'orifice. Si j'étais redescendu sur la plage, et si, suivant ma première direction, j'avais fait encore quelques pas, j'aurais certainement vu cela comme on voit un porche d'église.

Le bas de l'escalier, la partie qui était faite de terre et de rondins, disparaissait à demi sous les broussailles, et j'aurais dû en conclure qu'il y avait bien longtemps qu'on ne s'en était servi. Mais n'importe, si faibles que fussent ces indices de la présence de l'homme, je désirais tellement me trouver nez à nez avec un de mes semblables, que je ne m'embarrassai pas de logique, et que je me mis à crier :

— Hé ! Il y a quelqu'un, là-haut ?

On ne répondit pas. Des oiseaux, seulement, s'envolèrent dans les taillis d'alentour.

Alors je me mis à gravir cet escalier de terre et de rondins, puis l'escalier taillé dans le rocher.

J'arrivai au haut, à l'entrée de cette grotte, qui pouvait avoir trois mètres de haut, quatre de large, et cinq ou six de profondeur.

Et sur une espèce de petit banc naturel formé, sur le côté gauche de la grotte, à l'intérieur, par l'avancement d'une de ces grandes dalles, j'aperçus un squelette couché, tout de son long, un squelette humain, les pieds tournés vers la mer. Le crâne s'était détaché du tronc et était tombé sur le sol de la grotte.

IV

Si ce spectacle s'était offert à ma vue huit jours auparavant, j'aurais, je crois, eu peur, et je me serais sauvé.

Mais depuis huit jours, j'en avais tant vu et de toutes les couleurs...

Je ramassai le crâne, l'examinai. La plupart des dents manquaient, celles qui restaient étaient usées comme les dents d'un vieux cheval. Sur le squelette, pas un lambeau de chair, même desséchée. Les os avaient pris la couleur et la patine de l'ivoire. Aucune trace de vêtements, ni de chaussures. L'homme avait dû mourir nu, ou, peut-être, après sa mort, on l'avait déshabillé entièrement.

Pourquoi ce crâne séparé du tronc, et tombé par terre? Avait-il eu la tête coupée? Ou bien étaient-ce les oiseaux, les rapaces, ou les rats, qui, en rongeant les chairs, et en se battant sur ce cadavre, avaient détaché le crâne du squelette et l'avaient fait rouler sur le sol? Autant de questions auxquelles je ne pouvais répondre, et je dois dire, d'ailleurs, que, sur le moment, je ne creusai pas le problème plus avant.

Vers le fond de la grotte, continuant mon exploration, je découvris deux choses : d'abord, un grand couteau, à lame très effilée, comme ceux dont se servent les gens du Warrego, et à manche de corne, qui se trouvait dans une sorte de petite niche naturelle creusée dans la paroi du rocher, vers le fond de la grotte, et ensuite, au-dessus de cette niche, une inscription gauchement tracée, probablement à la pointe de ce couteau : *Peter Mathews.*

Et c'est tout.

En dehors de ces ossements, de ce couteau, et de cette inscription, rien.

Le sol de la grotte n'était fait que de rocher, sauf en deux ou trois endroits, où des trous creusés, et toujours par la seule nature, dans la pierre, s'étaient emplis de terre végétale. Des mousses et de petits arbustes avaient poussé dans cette terre. Je les arrachai, fouillai la terre avec la pointe du couteau, dans la pensée qu'il y avait peut-être quelque chose de caché là-dedans, et je ne trouvai rien.

Je le répète, la vue de ce squelette m'avait laissé assez insensible. Mais ce qu'il y avait derrière ce squelette !... Ce que cela laissait entendre !... Quoi, une terre où les morts n'étaient pas enterrés, et où c'étaient les oiseaux et les rongeurs qui, sans doute, se chargeaient de cette besogne ! Et cette inscription

avec ce qu'elle semblait contenir de désespoir !... Quoi, c'était donc vrai, ce que je pressentais tout au fond de moi, depuis des heures, était donc exact ? Cette terre était donc une terre déserte ! Et qu'allait-il se passer, alors ? Est-ce que cela se terminerait pour moi comme pour cet homme qui était là, couché, et ne retrouverait-on plus de moi, dans des années et des années, que mon squelette ?

Un long instant, je réfléchis à cela. Je m'étais assis par terre, les genoux dans mes bras.

Et puis non ! brusquement, cette idée et cette crainte m'apparurent absurdes !... Voyons, en 1935, dans ce Pacifique sillonné de milliers de bateaux, est-ce qu'il y avait encore des îles désertes ! Ce soir, demain, j'allais retrouver des hommes. Ils étaient là, à portée de ma main, en train de travailler à leurs champs et à leurs établis, et dans huit jours je serais à Sydney, à Adélaïde, auprès de ma femme et de mes enfants.

Je me levai, me secouai, descendis l'escalier d'un pas alerte, mais, au fond, tout au fond de moi, je n'étais pas très rassuré.

V

Je regagnai le canot comme la nuit tombait.

J'avais faim et je voulais manger, je fus forcé d'aller presque à tâtons chercher une noix de coco. Je mangeai, puis j'allai boire au ruisseau, et je revins au bateau.

Et j'aurais pu me coucher dans le sable, pour dormir. Il était tiède et doux, j'y aurais été aussi bien que sur de la paille. Je ne sais pourquoi, je préférai m'étendre dans le canot, comme si j'avais eu besoin d'une protection, et comme si cette protection, la fragile petite barque me l'avait apportée.

Je m'allongeai sur le plancher, sur le dos. Il faisait, comme la veille, une nuit admirable. Les étoiles s'allumaient. Mais, comme chez nous, elles ne sortaient pas peu à peu, insensiblement, du ciel. Elles s'allumaient brusquement, comme des signaux. Bientôt, toute la voûte céleste fut illuminée, et je m'en sentis plus petit encore, plus faible et plus seul. J'avais l'impression d'être pris dans une ronde formidable, écra-

sante, où la vie et la mort apparaissaient comme des choses bien insignifiantes, comme des grains de poussière. L'homme ne peut compter que sur lui. Ce ne sont point les astres qui le tireront d'embarras. Il n'existe pas, pour eux.

Sur cette pensée médiocrement encourageante, je m'endormis tout de même, et je ne fis qu'un somme jusqu'au jour.

Dès l'aube venue, je me remis en route, et en prenant de nouveau la direction qui, la veille, m'avait mené à la grotte.

Deux heures après, j'arrivais à celle-ci, en marchant d'un bon pas. C'était vraiment, vu de la plage, un très beau logement, un magnifique observatoire sur la mer, du côté du soleil levant, et le pauvre Peter Mathews n'avait pas mal choisi son coin.

Je ne montai point jusque là-haut et je ne m'arrêtai même point. Vers midi seulement, je fis une petite pause, pour déjeuner, pour boire et pour me laver, car il faisait chaud. L'endroit où je me trouvais était une sorte de petit vallon très vert, qui descendait vers la mer, dont les pentes étaient couvertes de grandes herbes folles à peu près semblables à celles qui poussent chez nous dans les champs, et juste au fond duquel coulait un ruisseau.

En dehors du chant de ce ruisseau et du bourdonnement des insectes, un silence absolu.

La brise chassait dans l'air un parfum pareil à celui du jasmin et qui provenait de grandes fleurs très hautes sur tige, de grandes fleurs qui avaient l'aspect d'une mousse d'argent. Quand on les prenait dans sa main, on les écrasait en poussière.

Je restai là peut-être vingt minutes. J'avais apporté dans ma poche un morceau de noix de coco, et, quoique je commençasse à trouver cette nourriture un peu monotone, je la dévorai avec appétit. Je bus de l'eau de ce ruisseau, qui était glacée. Je me trempai la figure dedans.

Tout cela, si je n'avais eu cette angoisse dans le cœur, aurai pu être très agréable. J'avais l'impression de faire une partie de campagne, et je dois avouer un sentiment assez curieux : je n'avais qu'une idée, naturellement, partir de ce pays, oui !... et à tout prix !... mais, dans cet éden, j'avais un peu oublié ma femme, mes enfants, mon travail, ou du moins

je n'y pensais plus que comme à des choses abstraites, comme au Devoir, par exemple, avec une majuscule.

Je me rappelle que, mes ablutions terminées, je m'étais allongé dans cette herbe, sur le dos, avec, au-dessus de moi, ce ciel d'un velours pesant. Je songeais que c'était si bon, si chaud, si riche, que même tout seul dans un pays comme celui-là, même écrasé par cette solitude, il y aurait peut-être encore moyen de vivre. J'avais sur moi, échappés du naufrage et de toutes ces péripéties, mon étui à cigarettes et mon briquet. Je pris une cigarette, l'allumai, et là, couché, les jambes croisées, mon pied droit se balançant, je suivais la fumée qui montait. La solitude, oui, ce devait être une chose bien effrayante, un supplice affreux... Mais les conversations de ma pauvre femme, qui était bien charmante, certes, bien dévouée, mais tellement dépourvue d'imagination, et de fantaisie, avec ses petits airs mutins et sautillants !... Mais les criailleries des enfants, de mon petit James, quand il jouait au détective ou au voleur de chevaux !... Mais la petite cage en verre dans laquelle j'étais enfermé, chez Hindley, avec cet idiot de Norton, et ce mauvais bougre de Collins... Il fallait vraiment que la solitude fût un supplice affreux pour qu'on ne la préférât pas à cela...

VI

Passé ce petit vallon, la plage se resserrait, et il y avait tout juste quelques pas entre la mer et les premières végétations de la brousse, lesquelles consistaient, à cet endroit, en de petits arbres rabougris, pareils à des chênes-lièges, dont les racines, quand elles étaient dépouillées de leur écorce, étaient rouges comme du corail.

C'est là que, pour la première fois, je vis véritablement du gibier, des bêtes qui ressemblaient à des belettes.

C'étaient ces bêtes-là, — appelons-les, pour plus de commodité, des belettes, — qui rongeaient l'écorce des racines, laquelle, pour elles, devait avoir un goût particulièrement savoureux. Elles aimaient tellement ce régal, et elles avaient si peu peur de moi, que je pus en attraper deux ou trois, pendant qu'elles mangeaient. Dans ma main, elles conti-

nuèrent à grignoter, sans manifester aucune peur. Elles avaient un beau pelage noir, très doux. Je sentais leur petit cœur battre. Je les rendis à leur festin et elles recommencèrent à manger.

Vers deux heures, j'arrivai à une pointe, qui, du côté de la mer, se prolongeait dans l'eau par une série de rochers pareils à une jetée, et contre lesquels les vagues se brisaient avec force.

Du côté de la terre, une falaise à pic, qui pouvait avoir une quarantaine de mètres de haut, dominait la plage, et elle me parut d'accès si facile qu'immédiatement j'en entrepris l'ascension. Du sommet, je verrais du pays.

Des pentes douces, des éboulis de rochers conduisaient, par les côtés, tout en haut. Là, sur ces pentes, dans cette pierraille, et sur le sommet de cette falaise, c'était le domaine des oiseaux, de toutes sortes d'oiseaux, des grands, des petits, de toutes les couleurs, qui, à mon arrivée, m'entourèrent d'un nuage bruyant, et montèrent dans le ciel, où ils se mirent à tournoyer. Je les suivis du regard. C'était très beau. C'était charmant. C'était une fête de cris joyeux et de grâce dansante.

Et quand mon regard s'abaissa, je découvris toute l'île.

VII

Car c'était une île, perdue en plein océan, une île triangulaire, avec, au milieu, des forêts, la brousse, des herbages, des ruisseaux, des cascades, et tout autour cette ceinture blonde de la plage.

Pas une habitation. Pas une trace humaine.

Et cette fois, sérieusement et cruellement, dans ma poitrine, mon cœur se serra.

Jusque-là, j'avais cherché la porte de ma prison, mais sans trop bien croire que ce pût être une prison, et j'avais joué avec cette idée de solitude, en passant de la peur à la sympathie... Là encore, tout à l'heure, dans ce vallon, une voix insinuante m'avait dit : « Hein, tout de même, si vraiment tu étais seul? Est-ce que tu crois que ce serait pour toi une chose si désastreuse?... » Et en fumant ma cigarette, j'avais presque souri... Un dieu malin avait dû recueillir cet état d'âme, et voilà,

j'étais seul, oh ! cette fois, sans aucun doute possible, et aussi seul qu'il est possible d'être seul...

La mer, jusqu'à l'horizon, sans un bateau, en tous points semblable à ce ciel effrayant, sans un nuage...

Et je pensai au squelette, à ce Mathews, qui avait dû grimper là, lui aussi, le jour ou le lendemain de son arrivée dans l'île, et qui avait compris dans quel piège il était tombé... Non, non, ma femme n'était peut-être pas amusante tous les jours, James était peut-être un peu braillard, et la vie, chez Hindley, était peut-être un peu saumâtre, et l'aventure, et l'évasion, et la solitude avaient peut-être du bon... Mais à ce point !... sapristi !...

Je redescendis de cette falaise en titubant un peu, et quand, le soir, à la nuit tombante, marchant toujours dans la même direction, ayant fait le tour complet de l'île, par la plage, je vis apparaître mon petit bateau blanc, cette impression d'accablement et d'effroi augmenta encore, comme si moi-même, avec mes pieds, j'avais tracé les limites de ma geôle...

C'était une aventure insensée, invraisemblable, ridicule et tragique !... J'étais enfermé dans une île déserte ! Mais je croyais que toutes les îles du Pacifique, jusqu'aux plus petits récifs de corail, avaient été repérées, inventoriées, qu'on leur avait donné des noms, qu'on y avait installé des phares, la T.S.F. ?...

J'avais faim, et je ne dînai pas, ce soir-là. La cervelle me bourdonnait. Je m'étais couché dans le bateau. Je comptais que le sommeil, qui arrange tant de choses, me prendrait. Demain, on verrait.

Et le sommeil ne venait pas. La lune montait à l'horizon. Bientôt, du fond de ce bateau, je l'eus en face de moi, aussi éclatante que le soleil, tellement éclatante qu'elle me faisait mal. Un poudroiement de lumière blanche dansait autour de moi.

Je me levai, me déshabillai, allai me tremper dans la mer, en pensant que ce bain, peut-être, aurait raison de mon insomnie. Mais non. Des heures et des heures après, j'allais et venais encore par la plage, au milieu de ces milliers de petits crabes dans la carapace de chacun desquels la lune allumait une petite lumière bleuâtre, et qui avaient l'air de se sauver en emportant des opales.

VIII

Le sommeil me surprit très peu de temps, sans doute, avant le jour, et alors que, brisé de fatigue, j'étais tombé et m'étais allongé dans le sable, près du bateau, et que, dans ma tête, j'essayais de reconstituer la carte du Pacifique.

Où donc le naufrage du *Portland* s'était-il produit? Combien de temps, ensuite, sur la mer, dans ce petit canot blanc, avais-je pu courir? Et dans quelle direction? Où pouvait être située cette île? A combien de centaines de milles pouvait-elle se trouver par rapport aux terres habitées, par rapport aux Phoenix, aux Gilbert, aux Marshall? Hélas! pauvre imbécile que j'étais! Je n'avais jamais été très fort en géographie, je ne m'y étais jamais intéressé et même à bord du *Portland* je n'avais jamais songé à me situer par rapport au reste du monde...

Voyons, voyons, songeais-je, il faudrait tout de même essayer de serrer ça d'un peu près; car il y a peut-être quelque chose à faire pour te tirer de là : tu as ton bateau, qui, tu as pu le constater, résiste assez bien à la mer, et tu peux aussi faire des signaux, allumer des feux...

Depuis combien de temps avais-je quitté Apia quand le naufrage s'est produit? Trois jours... Par conséquent, nous devions approcher de l'Équateur, puisque, en quittant les Samoa, comme nous nous dirigions sur Honolulu, nous avions mis le cap, approximativement, sur le nord-nord-est... Et alors, à partir de là, combien de temps ai-je erré dans ce canot? Combien de jours? Cinq, six jours peut-être, à en juger par cette soif, et cette faim, que j'avais... Et dans quelle direction? J'ai peut-être tourné en rond?... Je suis peut-être tout près des Phoenix? Ou j'ai peut-être été ramené vers les Samoa?...

Et c'est à ce moment, enfin, que le sommeil me prit. Quand je me réveillai, le soleil était déjà haut dans le ciel.

IX

Et alors à partir de maintenant, pour ce jour, qui vint, et pour les jours qui suivirent, je ne décrirai plus par le menu tous mes faits et gestes, comme je l'ai fait jusqu'à présent.

J'en serais incapable.

Une sorte d'affolement haletant s'était emparé de moi, comme si j'avais été un rat dans une cage, un rat menacé des pires supplices.

Les jours, les nuits passèrent sans, pour ainsi dire, que je m'en aperçusse. Je ne les comptai pas, en tout cas, au passage, et, dans ma mémoire, aujourd'hui, je ne puis retrouver aucun repère qui me permette de les distinguer les uns des autres. D'ailleurs, tout ce que je fis, pendant tout ce temps, tout ce que je pensai, rêvai, voulus, peut se résumer en un mot : m'évader, essayer d'apercevoir un bateau sur cette mer, et, même si je n'en apercevais aucun, essayer d'attirer l'attention sur moi.

Remarquez que j'avais toujours autour de moi le même paradis, la même nature exquise, riante, au-dessus de moi le même ciel sans une tache... Mais je n'avais plus pour eux que de l'horreur, et d'autant plus, je crois bien, qu'ils étaient plus beaux.

Je passai tous ces jours et une partie de ces nuits sur le haut de la falaise d'où, pour la première fois, j'avais découvert que cette terre était une île, et une île inhabitée.

Le jour, j'inspectais la mer, dans tous les sens, cette mer qui m'entourait, sans une brisure, de sa terrible petite ligne d'horizon, et au centre de laquelle l'île avait l'air de peser comme une goutte d'eau au centre d'une toile d'araignée.

Et je préparais des bûchers de branchages et de broussailles pour la nuit, six, sept, huit grands bûchers, qui occupaient toute la superficie de cette sorte de plateforme.

Et la nuit, une fois les ténèbres complètement venues, j'allumais, toutes les heures, un de ces bûchers.

Il me paraissait impossible, étant donné l'endroit où j'étais, — après y avoir bien réfléchi et avoir fait quantité de calculs, l'île devait se trouver au nord-est des îles Phoenix, à peu

près à la hauteur de l'île Christmas, — mais je pouvais me tromper de centaines de milles, — étant donné tous ces vapeurs que, du pont du *Portland*, j'avais aperçus, entre le moment où nous avions quitté les Samoa et le moment où le naufrage s'était produit, il me paraissait impossible que mes feux ne fussent aperçus par personne. D'autant que c'étaient de fameux feux, qui, une nuit que le vent soufflait, faillirent même incendier toute l'île, — ce qui, entre parenthèses, aurait été complet !...

Et mes feux ne furent aperçus par personne, ou, si quelqu'un les aperçut, il s'en moqua !

Et pendant ces nuits-là, comme pendant ces jours, je ne vis, moi, aucun bateau, — aucun. Une mer morte. L'impression qu'un cataclysme avait englouti toute vie, et que cet îlot, seul, émergeait, avec le dernier homme hagard, les derniers oiseaux piailleurs et les dernières belettes sautillantes et stupides.

La dixième ou douzième nuit, je n'allumai plus rien. J'étais éreinté, et j'avais compris. Mon affolement m'avait un peu quitté. Depuis des jours, je ne m'étais pas lavé. J'avais la figure noire de toute la fumée de ces feux. Mes vêtements, que je n'avais pas quittés, commençaient à s'élimer, la reprise que ma pauvre femme avait faite au fond de mon pantalon avait cédé, et, sauf le respect que je dois au lecteur, j'avais les fesses à l'air.

Je me déshabillai et je pris un bain. Ce qui me fit énormément de bien. Je restai peut-être une heure dans l'eau. Quand j'en sortis, je m'organisais déjà dans cette aventure.

X

Je suis un homme d'ordre.

La première chose que je fis, ce fut de dresser l'inventaire de tout ce que j'avais apporté avec moi sur cette terre.

Il y avait d'abord le bateau. C'était un petit canot, peint en blanc, comme je l'ai dit, bien étanche, et solide, qui pouvait avoir à peu près quatre mètres de long. Que cette coquille de noix eût pu résister à la mer, pendant des jours et des jours, qu'elle eût pu y résister sans pilote et sans gouvernail, alors

que le *Portland*, avec ses machines, son commandant, son second, son chef mécanicien, était présentement au fond de l'eau, c'était bien la preuve que tout, ici-bas, est affaire de hasard. Non seulement il avait résisté, mais il n'en avait même pas souffert. Pas une éraflure. Il avait encore ses deux avirons, intacts, les deux instruments en fer, qu'on appelle je ne sais comment, et qui servent à fixer les rames au bateau. Il avait encore ses deux bancs, sa corde pour l'amarrer, et cette espèce de parquet fait de lattes de bois, qui a pour but de mettre les pieds, autant que possible, à l'abri de l'eau. Le goudronnage de la quille avait l'air d'avoir été fait la veille. Tout cela, donc, en excellent état.

En fait d'habillement, je le répète, j'avais une chemise de nuit, un pantalon fantaisie et un veston d'alpaga. Pas de chapeau, pas de souliers, pas de chaussettes.

L'inspection de mes poches de veston et de pantalon donna ceci :

Deux mouchoirs assez grands, et pas usés ;

Un trousseau de clefs, comprenant un anneau et quatre clefs : la clef de mon appartement, Gover Street, la clef du verrou, la clef du tiroir de mon bureau, chez Hindley, et la clef d'une petite armoire, chez moi, où je rangeais mes papiers ;

Un canif, comprenant une lame assez forte, un tire-bouchon cassé du bout, et un petit outil servant à la fois à ouvrir les boîtes de conserves et à déboucher les bouteilles d'eau minérale ;

Un portefeuille en cuir, contenant divers papiers ;

Une paire de lunettes dans un étui de cuir (je suis un peu myope) ;

Une montre en acier ;

Un porte-mine eversharp, garni de plusieurs mines ;

Un petit morceau de gomme à effacer ;

Un briquet à silex et mèche d'amadou ;

Un étui à cigarettes, en nickel, contenant encore, au moment de l'inventaire, cinq cigarettes.

Et j'ajoute : le couteau du pauvre Peter Mathews, que j'avais annexé à mes bibelots personnels.

Voilà. C'est tout.

C'était peu, comme on voit. J'avais lu, quand j'étais petit,

les aventures de Robinson Crusoé. Qu'est-ce qu'il apportait, Robinson, dans son île, comme marchandises et comme matériel !... Moi, j'étais exactement équipé dans mon île, pour courir cette aventure, comme je l'étais chez moi, à Adélaïde, Gover Street... C'est ça, ce qui faisait le côté abracadabrant de cette histoire, et ce qui m'aurait peut-être fait sourire, si j'avais été sûr de pouvoir conter mes impressions à quelqu'un, dans un avenir qui ne fût pas trop éloigné.

XI

Et cet inventaire terminé, la question qui se posa, pour moi, fut celle du logement. Où aller habiter? Dans la grotte du squelette, parbleu ! Je serais mieux là que n'importe où, je pourrais m'y mettre relativement à l'abri des bêtes, s'il y en avait, du vent, de la pluie, et de là-haut j'aurais constamment la mer sous les yeux : aucun bateau ne pourrait passer sans que je le visse.

Et je m'attelai tout de suite à la besogne.

Je commençai par remettre le canot à l'eau, et l'amener devant la grotte, dans une petite anse où il était parfaitement protégé des vagues, et où je l'amarrai à un rocher. La grotte était encore assez éloignée de la Crique de l'Espérance. Je passai à cela toute la matinée.

L'après-midi, j'entrepris mon installation.

D'abord, le squelette du pauvre Mathews, que je remplaçais, j'allai l'enterrer bien proprement dans la brousse, derrière la grotte, dans un trou que je creusai avec le couteau de ce même Mathews, et avec une grosse pierre plate, qui ressemblait un peu à de l'ardoise, et qui me tint lieu de bêche. Et comme le trou n'était pas bien profond, une fois le squelette recouvert de terre, je mis par-dessus trois autres grosses pierres très lourdes, pour empêcher les bêtes de déterrer les ossements.

Et bien que je sois libre penseur, je confectionnai une jolie petite croix en bois, et la plantai entre deux de ces pierres, parce que le pauvre Mathews, lui, n'était peut-être pas libre penseur, et puis aussi parce que, une croix sur une tombe, ça n'a pas tout à fait la même signification dans une île déserte

du Pacifique qu'à Adélaïde. A Adélaïde, ça veut dire que le mort est enterré dans la foi chrétienne. Dans l'île déserte du Pacifique, ça signifie que celui qui a enterré le mort fait encore partie de l'humanité, qu'il suit encore les rites humains, et que, par ça, par cette idée-là, il garde encore le contact avec les autres hommes.

Je me rappelle même qu'avant de quitter cette tombe, je cueillis une fleur, la déposai au pied de la croix, et que je dis, en joignant vaguement les mains, — oui, moi, libre penseur, — que je dis : « Dormez en paix, Mathews. Je viendrai vous voir de temps en temps, pour que vous ne soyez pas trop seul. D'ailleurs, je suis là, à côté. Et vous, si c'est en votre pouvoir, protégez-moi. »

Mais, encore une fois, de telles paroles n'ont pas la même signification dans une île déserte qu'à Adélaïde. D'abord, dans cette île déserte, il n'y a pas de cléricalisme à redouter. Par conséquent, il n'y a aucune raison pour faire soi-même de l'anticléricalisme.

XII

A cette inhumation, je consacrai toute la fin de la journée.

Le jour suivant, je fis, dans la grotte, le ménage.

Pour commencer, j'en nettoyai le sol, en arrachant les mousses et les arbustes qui y avaient poussé, et en balayant, avec des branchages, le rocher.

Ce travail terminé, on n'aurait pas reconnu la grotte. Elle avait l'air maintenant d'une fausse grotte, faite pour les touristes.

Elle s'ouvrait sur la mer le plus agréablement du monde, et on pouvait y trouver, selon l'endroit où on se plaçait, la température qu'on voulait. Vers l'entrée, il y faisait chaud, et vers le fond, il y faisait frais. Entre l'entrée et le fond, il y avait au moins une différence de cinq ou six degrés.

Mon lit, je l'installai à peu près au milieu de la paroi qui était à gauche quand on entrait. Il y avait là, se détachant du rocher, deux veines d'une matière plus dure, une espèce de quartz, qui s'avançaient vers le milieu de la grotte. J'entassai, entre ces deux veines, des feuillages, des fougères, et j'en

fis une couche, ma foi, très convenable. Il y a des pauvres bougres, à Adélaïde, qui se contentent de moins.

Le petit entablement de rocher sur lequel j'avais découvert le squelette couché, je le gardai comme banc. C'est là que je m'assiérais pour prendre le frais, le soir. J'aurais peut-être le dos un peu ramené en avant par le rocher qui s'inclinait vers le milieu de la grotte pour en former la voûte, mais la pâte de ce rocher n'était pas très dure, et plus tard je tâcherais de remédier à cela.

J'étais loin, ce jour-là, d'avoir terminé mon installation, et il n'était guère que cinq ou six heures du soir. Je renvoyai pourtant la suite au lendemain, car je m'étais mis en tête de faire, en manière de pendaison de crémaillère, un repas chaud. Les noix de coco, je commençais à en avoir assez, et je commençais à comprendre que si je ne changeais pas de régime, je finirais par tomber sur les genoux.

Je partis donc en chasse dans la brousse qui s'étendait derrière la grotte. Elle était très giboyeuse, comme, sans doute, tout le reste de l'île, et les bêtes qui y volaient ou qui y trottaient de tous côtés étaient aussi peu farouches que possible. Je capturai sans aucune difficulté un de ces rongeurs que j'ai déjà décrits et qui ressemblaient à des belettes. Je n'eus qu'à me baisser pour l'attraper.

Malheureusement, je commis une sottise. Au lieu de l'emporter bien gentiment dans mes bras et de ne le tuer qu'une fois que j'aurais été rentré dans la grotte, loin des regards et des oreilles de ses congénères, je l'assommai là, devant eux, en le prenant par les pattes de derrière et en lui fracassant le crâne contre le tronc d'un arbre. Ce que voyant, les autres belettes comprirent ce que j'apportais dans l'île. Elles se dressèrent d'abord, stupéfaites, sur leurs pattes de derrière, firent mine de s'approcher de moi pour voir cela de plus près, puis soudain détalèrent en poussant des cris aigus. Désormais, j'étais l'ennemi, et on ne s'y laisserait plus prendre.

Je ramenai ma proie dans la grotte, la dépouillai et la vidai. Je n'avais encore jamais fait cela, et je constatai avec satisfaction que je ne m'en tirais pas trop mal. Puis, je dépeçai ma bête, j'allumai dans un coin de la grotte un feu de bois, — qui, entre parenthèses, enfuma tout mon logis, et m'arra-

cha des larmes, — et je fis cuire au-dessus de ce feu, au bout du couteau de Mathwes, les deux pattes de derrière de la belette.

Et je mangeai cela. Ca n'était pas très bon. C'était sec comme du bois, filandreux, et ça avait plus goût de fumée que d'autre chose. Mais tel quel, ça se mangeait, c'était de la viande cuite, et je n'en demandais pas plus pour le moment. On se fait toujours des idées. J'eus l'impression que d'avoir dévoré cette chair insipide, cela avait décuplé mon énergie.

Je descendis ensuite à la rivière, pour boire et pour me laver, — car, fait curieux, quand j'étais un homme civilisé, je n'aimais pas beaucoup l'eau, et maintenant que j'étais retourné à la sauvagerie, je l'adorais, non seulement comme une chose qu'on avait plaisir à se passer sur le corps, mais comme une caresse amie, presque tendre. Je restai quelques instants sur la berge, à me sécher, et à regarder les poissons, — d'énormes poissons, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, — qui chassaient les insectes du soir en exécutant hors de l'eau des bonds fantastiques, — puis je remontai à la grotte.

Il faisait encore grand jour, et le soleil, par derrière la grotte, qui, je le répète, s'ouvrait à l'est, devait être encore au-dessus de l'horizon. Pourtant, je me mis au lit, tout nu dans mes fougères, car j'étais las, et je songeais que si j'étais enfermé dans cette île pour des semaines ou des mois, je devais beaucoup compter sur le sommeil pour me les faire paraître moins longs. A Adélaïde, je dormais peu. Là, je me jurai de dormir le plus possible. Je vis le ciel petit à petit s'éteindre, l'ombre petit à petit emplir la grotte. Des oiseaux, qui étaient peut-être des chauves-souris, se mirent à voleter devant l'entrée en battant précipitamment et silencieusement de leurs petites ailes noires. Il faisait bon. Le feu sur lequel j'avais fait cuire la belette était encore allumé. Quand la nuit fut complète, je vis briller encore longtemps cette espèce d'œil rouge, dans l'ombre. Puis la paupière se ferma. Les chauves-souris avaient disparu. Alors moi, comme si déjà j'avais participé au rythme de l'île, je m'endormis.

XIII

Le lendemain fut un jour assez peu rempli. Je ne sais pourquoi, j'avais la cervelle lourde, et ne me sentais pas trop en train. Je devais subir le contre-coup de toutes les émotions et de toutes les souffrances que j'avais éprouvées. Je passai presque toute la matinée à paresser, à regarder la mer. Il faisait chaud, j'étais resté tout nu. Je traversais une nouvelle petite crise de dépression, et, en m'embroussaillant les cheveux avec la main, comme on fait au lendemain d'une nuit de bombe, je me demandais à quoi pouvait bien rimer toute la peine que je m'étais donnée la veille. Si je devais vivre ici, pendant des mois et des mois, j'en deviendrais fou ! Et alors ne valait-il pas mieux crever tout de suite?...

Puis, vers midi, avec cette chaleur, cette fête de toute la nature, ces vols de papillons immenses et magnifiques, cette mer, en bas, qui venait lécher les racines des arbres, cela passa un peu. Je fis cuire le reste de ma belette, mangeai, et je me sentis mieux. Je m'habillai et je me remis à mon installation.

D'abord, on s'en souvient, j'avais trouvé le couteau de Mathews dans une petite niche naturelle creusée dans la paroi de la grotte. Cette niche, ce serait l'armoire où je rangerais tous ceux des bibelots dont mes poches étaient bourrées, et que je n'avais pas intérêt à porter toujours sur moi. Je l'arrangeai, je la nettoyai du mieux que je pus, j'y déposai mon trousseau de clés, mon étui à cigarettes, etc., et, bref, je ne gardai dans mes poches que le couteau de Mathews, mon briquet et un mouchoir. J'avais encore le culte du mouchoir, culte dans lequel j'avais toujours vécu. Quand, à Adélaïde, dans la rue, je m'apercevais que j'avais oublié mon mouchoir, je connaissais un moment de grand désarroi.

Cela fait, je m'avisai que ma grotte manquait un peu de porte-manteaux. Je comblai cette lacune en enfonçant des bouts de bois dans les fissures du rocher, et j'accrochai à l'un de ces bouts de bois mon veston d'alpaga, que je tenais à ménager.

Puis je m'attaquai à la question du chauffage. Je confectionnai avec des pierres, à l'endroit où j'avais, la veille, fait mon feu de bois, une sorte de fourneau comme en construisent chez nous les bergers pour faire cuire leurs pommes de terre. J'allumai là-dedans des herbes sèches, des brindilles, et cela prit fort bien. La grotte fut, une fois de plus, enfumée, mais, pour l'enfumage, j'étudierais plus tard le problème.

Et ce fut tout pour ce jour-là. Tous ces travaux peu fatigants avaient été coupés de longues pauses, de longues rêveries. Je m'étais même, un moment, allongé sur mon lit de fougères, et j'avais dormi, peut-être une heure ou deux.

J'étais descendu jusqu'à la rivière, pour boire, et pour me laver.

Quand le soir vint, avant de me coucher, j'allumai de nouveau du feu, et le lendemain, en me réveillant, je constatai avec plaisir qu'il n'était pas éteint. J'en conclus que, s'il le fallait, je pourrais maintenir mon fourneau allumé en permanence, que, par conséquent, je pourrais économiser d'autant la mèche de mon briquet, qui n'était pas longue, et j'eus l'impression d'avoir remporté une petite victoire sur la fortune contraire. Ces histoires de feu, dans les civilisations primitives, jouent un très grand rôle.

XIV

Le jour qui vint ensuite, je le passai, s'il m'en souvient, dans de meilleures conditions d'activité et d'entrain.

Je m'étais ressaisi, et j'avais compris que la première chose à faire, c'était de faire quelque chose, n'importe quoi, pourvu que mes mains fussent occupées.

Du matin au soir, je travaillai.

D'abord, le petit escalier de rondins qui menait de la rivière au rocher au sommet duquel était percée la grotte, disparaissait à demi, comme je l'ai dit, sous les broussailles. Je le remis en état, en fis un beau petit escalier de cottage.

Puis, devant la grotte, j'installai un petit jardin, un charmant petit jardin, avec deux petites allées, que je sablai, et un petit parterre, que j'entourai très joliment de gros coquillages que j'étais allé ramasser sur la plage. C'était, ce jardin

de quatre mètres carrés, un peu puéril, cela ressemblait un peu à un petit jardin que j'avais vu à Burnside, une sorte de plaisanterie pour vieux rentiers, doucement gâteux.

J'en souris, avec un haussement d'épaules, en songeant que, vraiment, pour le présent quart d'heure, j'aurais peut-être pu trouver des travaux plus utiles et plus urgents à exécuter. Mais, d'une part, je le répète, il s'agissait surtout pour moi de m'occuper, de me fatiguer physiquement, et, de l'autre, j'aurais été bien en peine de dire ce qu'il aurait fallu faire dans le domaine de l'utile et de l'urgent.

On se représente toujours les naufragés d'îles désertes comme des gens qui ont été préparés de tout temps à leur destin et qui débarquent dans leur île avec un programme bien méthodiquement établi : travaux de première nécessité, à exécuter avant tous autres, travaux d'enjolivement, qui peuvent attendre le mois suivant, etc. Non. Ça n'est pas tout à fait ça. Pour moi, tout au moins, cette situation de naufragé me prenait de court, et rien, dans mes appétits, dans mes besoins, dans mes instincts, ne me disait si une chose était plus ou moins utile, plus ou moins urgente qu'une autre. Plus tard, peut-être, je le découvrirais. Pour le moment, j'arrangeais mes coquillages autour de ma plate-bande avec les mêmes dispositions d'esprit, exactement, le même sérieux, que si, perdu dans le désert, sans eau, je m'étais mis à forer un puits. C'est peut-être étrange, et en contradiction avec tout ce qu'on a lu à ce sujet ; mais, si le lecteur veut mon avis, il n'est pas très sûr que tous ceux qui racontent ces histoires-là les aient vécues.

Autre exemple, pour montrer comment, à ce point de vue, je procédais.

Est-ce ce même jour ou le lendemain, — je crois bien que ce fut ce même jour, mais peu importe, car, désormais, ma vie n'était plus faite que d'un long jour, sans plus rien qui ressemblât à ces dimanches, à ces lundis, à ces mardis, etc., de ma vie d'autrefois, — que j'imaginai de fabriquer, avec de grosses tiges de bambou, des espèces de récipients destinés à conserver, dans ma grotte, quelques litres d'eau douce? Cela aussi, c'était, de toute évidence, une chose qui pouvait être renvoyée à plus tard. Il n'empêche que ce fut un excellent

exercice pour moi que de couper, d'abord, ces tiges de bambou, — c'est terriblement dur, le bambou, et il fallut vraiment que le couteau de Mathews fût de bonne trempe pour en venir à bout, — que d'aller ensuite les emplir à la rivière, comme des brocs, et des monter à la grotte.

Et quand je les vis alignés, debout, contre la paroi du rocher, dans le coin le plus frais, j'en éprouvai quelque chose comme de l'orgueil. On aurait dit un vigneron contemplant ses tonneaux. Ce que je venais de faire là m'apparaissait comme une opération d'une importance extrême. Je n'aurais plus désormais à descendre à la rivière chaque fois que j'aurais soif ou que je voudrais me laver les mains. Je pouvais maintenant être malade, être pris par la fièvre. Oui, oui, j'avais fait là une chose étonnante, magnifique, et c'est tout juste si, comme le grand singe des forêts vierges, je ne me donnais pas des coups de poing dans la poitrine, pour exprimer mon contentement.

Et voyez comme c'est drôle, et comme c'est enfantin, les hommes !... Quand ce fut fait, je voulus aller encore plus loin dans la voie du bien-être et du confort : je pratiquai, à la base d'un de ces récipients, un petit trou, que je pouvais boucher et déboucher à volonté, avec un petit bout de bois, j'installai la tige de bambou sur un socle de pierres et de terre qui l'élevait un peu au-dessus du sol, et j'obtins ainsi une fontaine, qui débitait un mince filet d'eau, et qui ressemblait étonnamment à ces fontaines qu'on rencontre encore chez nous, accrochées au mur, un essuie-main à côté, dans les couloirs d'hôtels... Ça,alors, c'était le fin du fin, l'extrême limite à laquelle, pour le moment, pouvait atteindre mon génie. Je me rappelle que,cette sorte de petit jouet fini, je n'en revenais pas, de mon habileté et de la facilité avec laquelle, par des moyens tellement sommaires, on arrivait, dans une île déserte, à rivaliser avec les ouvriers les mieux outillés de la civilisation la plus raffinée.

Je m'étais assis sur le sol de la grotte, devant ma fontaine. Je regardais cela, et je me demandais si, ayant réussi un pareil chef-d'œuvre, je ne pourrais pas, en six mois, faire ce que l'humanité avait mis six mille ans à réaliser. J'aurais donné gros pour que ma femme, et pour que mon beau-père, avec sa petite tête d'oiseau, pussent voir de quelle façon je me tirais d'affaire sur ce caillou de l'immense Pacifique.

XV

Et j'aurais peut-être continué à aller ainsi de perfectionnement en perfectionnement dans l'organisation de mon habitat, à me fabriquer des meubles, des tables, des chaises, si, petit à petit, mes idées ne s'étaient mises en ordre, si je n'avais fini par distinguer ce qui était capital de ce qui n'était qu'accessoire, et si, bref, je n'en étais arrivé, et assez vite, à cette idée que tout cela était bien gentil, bien charmant, mais qu'il importait assez peu d'être assis par terre ou sur une chaise, et que ce qui comptait par-dessus tout, c'était de manger. Il fallait avant tout régler la question nourriture. Je m'appliquai à la régler, et, de ce fait, pendant quelque temps, mon installation se trouva arrêtée.

Comme je l'avais prévu, toutes les bêtes de l'île s'étaient, pour ainsi parler, donné le mot, et j'étais repéré. Pendant trois ou quatre jours, je battis les bois d'alentour, la brousse, et j'essayai d'attraper du gibier. En vain. Tout ce que je pus arriver à capturer, ce fut une nichée de jeunes belettes, qui n'avaient même pas encore les yeux ouverts, et qui rampaient plutôt qu'elles ne couraient. Je mangeai une de ces belettes, c'était écœurant. Tout le reste, dès que j'apparaissais, s'enfuyait en hurlant, comme si on l'avait étripé.

Un jour, comme je n'avais plus mangé depuis pas mal de temps que des noix de coco et des coquillages, je commençai à me sentir rassasié de ce régime, et je vis que, de nouveau, mes forces diminuaient. Pour prendre du gibier, la pensée me vint alors d'avoir recours à des pièges.

Il y avait, non loin de la grotte, une sorte de bassin circulaire, taillé dans le rocher, où tombaient les eaux d'une cascade, et où les belettes avaient l'habitude de venir boire.

Tout autour de ce bassin, je creusai une tranchée assez profonde, ce qui ne me fut pas trop difficile, car la terre était imbibée d'eau, et le couteau de Mathews y entrait comme dans du gâteau. Au fond de cette tranchée, je plantai des tiges de bambou bien pointues, bien aiguisées, et je la recouvris de branchages et de mousses.

Le lendemain matin, quand je vins voir ce qui s'était passé,

il y avait au fond de la tranchée sept belettes, embrochées. On juge de ma joie. Je les emportai, et j'étais si content de manger de nouveau de la chair cuite, que je dévorai au seul repas de midi trois belettes. J'en avais le ventre gonflé, comme les nègres.

Et depuis lors, jamais plus je ne manquai de belettes. Tous les jours, en allant relever le piège, j'en trouvais cinq ou six au fond du trou. Ce qui était beaucoup plus que ma consommation quotidienne, et ce qui m'amena même assez vite à reboucher une partie de la tranchée, pour ne pas dépeupler l'île de tout son gibier de poil.

A ce moment, d'ailleurs, pour varier un peu l'ordinaire, j'avais, à la chasse aux belettes, annexé la chasse aux crabes de rochers.

Ils n'avaient, ceux-là, aucun rapport avec les petits crabes pâles que je voyais courir sur le sable. C'étaient des bêtes énormes, avec un corps tout rond, hérissé de dards, et des pattes immenses. On aurait dit de monstrueuses araignées.

En cherchant des bernicles dans les rochers, j'en avais aperçu, dans l'eau, plusieurs. Mais impossible de mettre la main dessus.

Je m'avisai de les appâter avec des tripes de belettes, et je réussis ainsi à les entraîner fort loin dans les rochers. Quand je sentais qu'ils devaient être en train de faire leur curée, je m'armais d'un gourdin, — il fallait au moins ça, — je m'approchais à pas de loup, et je les prenais à revers, de manière qu'ils ne pussent pas se rejeter à l'eau. Je grimpais en rampant jusqu'à eux, et alors c'était une véritable bataille qui s'engageait. Car c'étaient des bêtes terribles, puissamment armées. Dès qu'elles m'apercevaient, elles cherchaient d'abord à fuir, et, quand elles ne pouvaient pas y parvenir, elles se lançaient sur moi comme des diables. Il fallait jouer du bâton et ne pas ménager sa peine. Mais j'étais payé de mes efforts : je les faisais cuire, après les avoir sortis de leur carapace, et c'était délicieux.

Avec les noix de coco, avec les coquillages, avec les belettes, les crabes, j'étais donc sûr, désormais, de ne pas mourir de faim.

La vie, pour moi, dans l'île, se déroulait maintenant selon

un rythme un peu ronronnant, comme un moteur qui, après avoir commencé par marcher de travers, avec des ratés et des pétarades, se met à tourner bien rond, et tout doucement vous endort.

Je pensais encore, et beaucoup, et, par moments, avec douleur, à ma pauvre femme, à mes enfants. Mais quoi ! je mangeais, je buvais, j'avais chaud, je dormais bien, et il n'y avait dans cette île ni serpents, ni moustiques, aucun danger ne semblait me menacer, nul être ne venait m'embêter avec ses criailleries, ses conseils, ses recommandations, ses radotages.

Parfois, quand, à la tombée de la nuit, je revenais de la chasse aux crabes, je m'étendais dans le sable, sur la plage, mes crabes tout démolis à côté de moi. Couché sur le dos, regardant ce ciel d'un velours bleu noir, il me semblait que j'avais retrouvé, non seulement la jeunesse du monde, mais ma propre jeunesse. J'étais seul, libre, roi. Je ne connaissais plus l'heure, le jour, le mois. J'étais sorti du temps, et, par conséquent, j'avais l'impression d'être devenu éternel. Je ne puis dire que c'était le bonheur. C'était peut-être, au fond, désespérant et affreux. Mais tellement grand et tellement beau, tellement magnifique, à côté de mon bureau chez Hindley, de la face pustuleuse de Collins, des garçons qui venaient m'apporter des papiers et qui, l'été, sentaient mauvais des pieds, — à côté de ma pauvre chère femme, de ses petits yeux clignotants, derrière son lorgnon aux verres épais, de ma petite Mary, qui était intelligente, certes, et gentille, mais qui était maigre, étroite, gauche, et qui avait un visage invraisemblablement dépourvu d'expression, et de mon petit James, qui était bien amusant, par moments, mais qui, par d'autres moments, était si vociférant, si insupportable, si assommant, — si idiot...

XVI

J'étais dans l'île depuis environ dix ou douze jours que je ne l'avais pas encore explorée. A quoi bon, puisque je savais qu'elle était inhabitée?.. J'en avais fait le tour par la plage, j'en avais eu une vue d'ensemble du haut de cette falaise sur laquelle j'avais allumé des feux, et j'avais parcouru la brousse

dans les alentours immédiats de la grotte, mais je n'avais pas encore pénétré à l'intérieur.

Je partis tout de même à la découverte, un matin, simplement vêtu de ma chemise et de mon pantalon, et n'emportant, en fait de bagages, qu'un mouchoir, que mon briquet et que le couteau de Mathews.

Et je croyais être rentré le soir, non pas qu'on pût explorer toute l'île en un jour, — elle était encore assez grande, et le terrain n'était pas commode, mais je pensais que le soir venant, j'aurais plaisir à me retrouver chez moi, sous le toit de ma grotte.

Eh bien ! il n'en fut rien, et je restai absent trois jours, qui furent délicieux, tellement cette île était jolie, paradisiaque, pleine d'un bonheur exquis et serein. C'était une terre très accidentée, très vallonnée, la brousse s'interrompant souvent pour faire place à de grandes clairières, tantôt plantées de hautes herbes folles où je disparaissais jusqu'au cou, tantôt d'un gazon vert pareil à celui de nos pelouses de jardins, un gazon doux comme de la soie, piqué, ça et là, de grandes fleurs jaunes, et sur lequel voltigeaient de prodigieux essaims de papillons.

Les ruisseaux étaient nombreux, couraient de tous côtés en chantonnant sur des lits de cailloux pareils à des dragées. J'ai décrit déjà une de ces cascades qui venaient se déverser dans ce bassin autour duquel j'avais creusé mon piège à belettes. Eh bien! de ces cascades, j'en rencontrai des quantités et tellement charmantes, avec cette légère poussière d'eau qui flottait au-dessus et dans laquelle, comme dans un prisme, la lumière se décomposait, tellement bien dessinées, avec un tel art, que j'en restais saisi, en me demandant comment la nature pouvait faire pour répondre si bien aux goûts et aux rêves de l'homme.

La première nuit, je la passai étendu sur l'herbe, au bord d'un de ces bassins. Celui-là, qui était certainement le plus beau qu'il y eût dans l'île, était fait d'un seul bloc de rocher creusé en forme de cuvette. Si l'on veut essayer de se représenter cette cuve presque circulaire, qui pouvait avoir cinq mètres d'un bord à l'autre, et un mètre cinquante environ de profondeur en son milieu, les petits poissons blancs qui

nageaient là-dedans, avec des nageoires pareilles à des écharpes, le rocher qui surplombait ce bassin et qui lui amenait l'eau de la cascade, les grappes de fleurs qui tombaient de ce rocher, et cette cascade elle-même, qui coulait en deux filets d'eau, lesquels avaient l'air immobiles, tellement le débit en était régulier, si l'on veut se représenter cela, on comprendra pourquoi, ce soir-là, je m'endormis dans une sorte de béatitude.

J'étais peut-être dans une prison, mais quelle prison! L'opium aussi est une prison, et ceux qui fument l'opium sont séparés du reste du monde; mais ce qu'ils quittent, m'a-t-on dit, fait assez piètre figure à côté de ce qu'ils trouvent.

En m'endormant, ce soir-là, j'avais tout oublié, Adélaïde, les gens en veston et en pardessus, ma femme elle-même, mes enfants! J'avais oublié jusqu'à la vie! La preuve, c'est que la nuit descendit sans même que je m'aperçusse que c'était la nuit et que je songeasse à me prémunir contre la fraîcheur possible. Je m'étais étendu au bord de ce bassin, sur l'herbe, sur le dos, tout de mon long, les mains croisées sous ma tête. Je regardais au-dessus de moi les étoiles qui s'allumaient, et les grands arbres noirs dans lesquels de minuscules perruches voletaient et jacassaient.

Le sommeil me prit ainsi, et vraiment ce fut si doux, ce fut un passage si insensible que je me demande si je ne dormais pas déjà quand j'avais les yeux encore ouverts.

XVII

La nuit suivante fut certainement moins divine, mais bien belle encore, cependant.

Je la passai au pied d'un grand arbre, qui montait tout droit, d'un seul jet, et dont le tronc, très lisse, d'un gris très clair, était soutenu par cinq ou six gros contreforts, comme les églises. Il était planté juste à l'orée de la brousse, et juste à un endroit où la savane, qui succédait à la brousse, se mettait à descendre en pente douce vers la mer, une savane pleine de fleurs et de bruissements d'insectes.

Je m'assis entre deux des contreforts de l'arbre. J'étais là-dedans comme dans un fauteuil. J'avais devant moi cette

savane que le soleil couchant dorait, et qui amenait mon regard, sans un obstacle, jusqu'à la mer.

Ce soir-là, je me rappelai ma vie d'homme civilisé, mes promenades à la campagne, l'été, avec ma femme et mes enfants. Je nous revis prenant le train, arrivant à Burnside, avec le filet à provisions, et allant déjeuner en forêt, pas trop loin de la route, pour que la rupture ne fût pas trop complète avec le bruit, avec les pétarades et les puanteurs d'autos, avec les cyclistes horribles, hagards et suants, avec les piétons débraillés et brimbalants. Je revis ma femme sortant du filet les œufs durs et le veau froid, et, brusquement, fermant les yeux, je l'entendis. Ah ! je l'entendis !... J'entendis sa voix, ses phrases, cette espèce de sautillement pointu, avec une netteté telle que c'en était hallucinant, comme si elle avait été là, près de moi, dans l'herbe :

— Ne grattez pas vos boutons, disait-elle à James. Vous allez encore vous mettre les jambes en sang, et pour peu que vous vous traîniez par terre, ça va faire du joli. Vous savez que c'est comme ça que ça vient, le tétanos. Je vous aurai assez prévenu. Mais avec vous on peut toujours s'escrimer à vous dire : « Ne faites pas ci, ne faites pas ça... » Quand vous avez mis dans votre caboche que vous le feriez, vous le faites. Après quoi, vous êtes malade, et naturellement, qui est-ce qui est forcé de vous soigner ? C'est moi !...

Elle avait une voix qui vous entrait dans les oreilles comme une vrille.

Quand, le soir du troisième jour, je revins à ma grotte, j'avais battu toute l'île, dans toutes les sens, et je la connaissais maintenant comme mes poches.

Et je rapportais de mon exploration pas mal de conclusions d'ordre pratique.

D'abord, le climat de l'île était un climat sain. Pas de marais, donc pas de fièvre à craindre. Partout des eaux courantes. Il faisait chaud, sans doute, mais une bonne chaleur sèche, et quand on en avait assez de se faire rôtir, on n'avait jamais un grand trajet à faire pour se mettre à l'ombre.

Pas de bêtes nuisibles. Pas de bêtes rampantes, gluantes, toutes ces choses dont j'ai horreur.

Pas de grosses bêtes. Les plus grosses étaient des espèces

de chèvres à longs poils blancs dont j'avais aperçu quelques spécimens dans les savanes, et qui ne devaient d'ailleurs pas être très nombreuses.

Beaucoup, en revanche, de petit gibier, de belettes, et de ces écureuils semblables à celui que j'avais aperçu lors de ma première exploration de la plage. Beaucoup d'oiseaux, de perruches, de perroquets, d'hirondelles de mer, et même de grands oiseaux, qui ressemblaient à des flamants, qui avaient un plumage d'un rose très fin, de longues ailes bordées de noir, un bec crochu et de longues pattes. Le premier que j'avais aperçu, sous bois, m'avait fait très peur en prenant son vol tout près de moi, et en se mettant à claquer bruyamment des ailes.

Beaucoup de fruits, la plupart sans saveur, mais très rafraîchissants, un peu comme les pamplemousses. Il y avait moins de cocotiers que je n'aurais cru tout d'abord, et les noix de coco étaient perchées si haut qu'à moins d'abattre l'arbre, ce qui n'était pas très facile, je n'avais guère de chance de les atteindre. Je devais me contenter de celles qui étaient tombées, qui, la plupart du temps, avaient été rongées par les belettes.

En résumé, une petite île heureuse, riche, où on pouvait parfaitement vivre. Le service, si je puis dire, des inhumations était assuré par les petits crabes pâles de la plage, qui, dès qu'il y avait une charogne quelque part, accouraient par milliers jusque dans les coins les plus reculés, les plus invraisemblables de l'intérieur de l'île, et en dix minutes nettoyaient la charogne de toutes ses chairs, ne laissant plus derrière eux qu'un squelette magnifique, qui avait l'air de sortir de la vitrine d'un naturaliste. Je compris ce qui s'était passé pour le pauvre Mathews, cinq minutes après sa mort. Il n'avait pas dû être longtemps un objet de répulsion.

L'île, je l'ai dit, avait la forme d'un triangle, orienté de la façon suivante : un des angles, celui où se trouvait ma grotte, était tourné vers l'est ; de cet angle, la côte filait tout droit, ou, du moins, selon une courbe légère, vers un autre cap, qui, lui, s'avançait vers l'ouest. Le troisième angle, le troisième cap, regardait le nord. Le point le plus haut, dans l'intérieur, ne devait pas dépasser soixante mètres. Aucune

trace de volcan, et la terre, par ici, si elle avait jamais tremblé, c'était il y avait longtemps. Je n'aperçus rien qui me permît de croire à un cataclysme récent.

Et chose curieuse, quand je revins à ma grotte, je songeai que, pendant tout le cours de mon exploration, j'avais appréhendé obscurément de trouver devant moi, non pas un homme, mais quelque chose, un indice qui marquât que les hommes, de temps en temps, faisaient une apparition dans l'île. Les hommes, entendons-nous. Je ne parle pas des sauvages, des cannibales. Ceux-là, je ne sais pourquoi, je ne les craignais pas, bien que je susse qu'il y en eût encore dans le Pacifique. Non, non, je veux parler des Blancs. Je ne trouvai rien de tel. Mathews avait été une exception, — un accident.

XVIII

Les jours qui suivirent mon retour à la grotte s'écoulèrent sans que rien se produisît de très notable, sauf, peut-être, que c'est à ce moment que je trouvai le moyen d'assurer mon ravitaillement en poisson.

J'avais remarqué que la petite rivière qui coulait à côté de la grotte était pleine de poissons. Impossible, naturellement, de les pêcher à la ligne. Je n'avais point d'hameçon, point de fil. Je me fabriquai un harpon avec une tige de bambou, et, du bord, caché dans les herbes, j'essayai de renouveler les exploits de nos ancêtres, qui, paraît-il, aux temps préhistoriques, pêchaient le poisson de cette façon. Mais les hommes préhistoriques étaient probablement plus malins et plus adroits que moi, ou les poissons de ce temps-là plus bêtes, je n'arrivai à aucun résultat. Alors je me souvins de ces piquets que, la première fois que j'étais venu me promener par ici, j'avais aperçus plantés dans le lit de la rivière, et qui, m'avait-il semblé, avaient dû avoir pour objet de soutenir des clayonnages.

— Bon, pensai-je. C'est une invention du pauvre Mathews. Elle n'est pas si sotte, il n'y a qu'à s'en inspirer.

Je plantai d'autres piquets, fabriquai tant bien que mal, et plutôt mal que bien, — je perfectionnerais ça plus tard, — d'autres clayonnages, les fixai aux piquets, et j'arrangeai tout

cela de manière à former un piège, une espèce de grande nasse, qui, d'aval en amont, allait en se rétrécissant, pour venir se terminer en cul-de-sac. Ce cul-de-sac, cette chambre terminale, je pouvais, avec un autre clayonnage, en boucher à volonté l'entrée.

Je rabattais donc le poisson là-dedans, jusqu'au bout de la nasse ; une fois qu'il était arrivé à cette chambre terminale, je la fermais, et il n'y avait plus alors qu'à se baisser.

La fabrication de ces clayonnages et leur mise en place me demandèrent naturellement pas mal de temps, — je ne m'étais jamais livré à des travaux de ce genre, — mais je fus récompensé de ma peine. Des pièces magnifiques, longues comme le bras, que je faisais cuire à la broche en les arrosant d'eau de mer, faute de pouvoir les saler autrement, et qui avaient un peu la saveur de la dorade.

Mon système de clayonnages, dans la rivière, offrait même cet avantage qu'il pouvait servir de vivier et que je pouvais y conserver vivants les poissons.

Et cela me donna à penser que je pourrais peut-être essayer d'en faire autant pour les belettes. Le grand problème, au fond, était celui de la nourriture, et je prenais plaisir à y appliquer toutes mes facultés d'imagination et d'ingéniosité. Je m'amusai donc à fabriquer, sur les bords de ce bassin où les belettes allaient boire, un piège, avec des clayonnages également, pour les prendre vivantes, une espèce de grande cage munie d'une trappe qui se refermait automatiquement. Mais j'avais oublié que j'avais affaire à des rongeurs. Quand je revins le lendemain matin relever le piège, la trappe était refermée, ce qui prouvait qu'une belette s'y était laissé prendre, mais la cage était aux trois quarts dévorée, et la belette était loin.

Il n'y avait pas, dans cette conquête de mes moyens d'existence, que des succès. Pareil à l'humanité dans sa marche ascendante, de temps en temps, je me fourvoyais, et, le croirait-on, j'en étais plutôt content. Car cela me prouvait que mon aventure était une vraie aventure, pas un rêve. Si tout m'avait réussi, j'aurais pensé :

— Ça n'est que ça ?

XIX

Les jours coulaient. J'avais fait de grands progrès dans l'art du clayonnage. J'en profitai, en pensant à la mauvaise saison qui allait peut-être venir, pour installer à l'entrée de la grotte une cloison faite de tiges de bambous et de branchages entrelacés qui me protégerait du vent et de la pluie. Un grand panneau fixe à gauche, un grand panneau fixe à droite, et, au milieu, un panneau mobile, servant de porte. J'étais maintenant à l'abri. C'était admirablement fait, et, une fois de plus, j'admirai mon œuvre. J'avais appris à repérer, parmi les plantes de la forêt, parmi les lianes, celles qui pouvaient remplacer la corde ou la ficelle absentes : ma porte, grâce à cela, était munie de charnières, qui se détraquaient, il est vrai, de temps en temps, mais la main-d'œuvre était gratuite.

Et comme un jour je m'étais blessé le pied sur un caillou, je me confectionnai des chaussures, avec des peaux de belettes. Des chaussures cousues, car je savais coudre, à présent, et j'avais mon petit atelier de tailleur-cordonnier. Avec les épines d'un arbre assez semblable à l'acacia, que j'avais percées d'un trou, je m'étais fabriqué des aiguilles, et après bien des tâtonnements j'avais fini par trouver une herbe, qui devait être une espèce de rafia, et qui me tenait lieu de fil.

Après quoi, ce fut le tour d'un bonnet, qui était peut-être un peu bien chaud pour le climat, mais ça valait encore mieux que rien, et ça me garantissait tout de même des insolations. Et puis, ce fut le tour d'une culotte, ce qui me permit de suspendre à un des portemanteaux de la grotte mon pauvre pantalon fantaisie, bien usé, bien déchiré à présent, et dont le fond n'était plus qu'une passoire, — glorieux trophée des premiers temps de la conquête. Quant à la chemise, il y avait longtemps qu'elle était en loques, et que je vivais le torse nu.

Je me fis aussi, vers ce temps-là, des armes pour la chasse, un arc, des flèches, et j'appris à m'en servir. Les débuts ne furent pas brillants, et quand la flèche partait, elle n'allait pas loin. Puis, un jour, l'arc se perfectionnant, et la main aussi, la flèche alla plus loin, à vingt ou trente pas devant moi. Et un jour elle passa tout près de la cible que je lui avais assignée.

Et un autre jour, j'étais couché à plat ventre sur l'entablement de rocher qui s'étendait devant la grotte et qui dominait la plage, je rêvais, je me chauffais au soleil, je mordillais un brin d'herbe, — j'aperçus un de ces grands oiseaux à plumage rose, aux longues ailes bordées de noir, qui se promenait dans le sable, à pas comptés.

Je pris mon arc, je lui lançai la flèche, et la flèche le transperça de part en part.

Il essaya de s'envoler, n'y parvint pas, se mit à tourner sur lui-même comme un chien qui court après sa queue, tomba, se releva, et retomba, mort.

Quelle chose étrange ! Je me rappelle que je m'étais dressé, triomphalement, sur la pointe des pieds, que j'avais brandi mon arc au-dessus de ma tête... Je faillis pousser un cri de victoire, comme les sauvages... Je me contentai plus simplement d'aller chercher l'oiseau, et je le rapportai à la grotte, où je me mis à le plumer.

J'avais repris possession de mon sang-froid, et, extérieurement, je ne triomphais plus. Mais au fond de moi, j'éprouvais comme une ivresse. Maintenant, toutes les bêtes qui couraient, qui nageaient, qui volaient, étaient à moi. Ce flamant, d'ailleurs, — mais était-ce un flamant?... — était dur comme le diable, et il avait un terrible goût de fiel. C'était surtout un succès moral, une date dans l'histoire de cette humanité réduite à un seul homme. J'en gardai la plus belle plume pour la mettre à mon bonnet.

Ce soir-là, avant que la nuit fût venue, je m'étais couché dans mon lit de fougères, je réfléchissais à toutes ces choses, à cet arc, à ce bonnet de fourrure, à tout ce que j'avais imaginé avec ma tête, et réalisé avec mes mains, depuis des semaines que j'étais dans l'île.

Beaucoup de ces imaginations et de ces réalisations m'avaient été imposées par le besoin. Et beaucoup d'autres, non.

Et il devait en être ainsi de tous les progrès accomplis par l'homme dans tous les temps, sous tous les cieux. Avec deux ou trois petites heures de travail par jour, l'homme est sûr de ne mourir ni de faim, ni de soif, ni de froid. Mais que faire de toutes les autres heures, avec ces muscles qui continuent à réclamer de l'exercice, et ce cerveau qui continue à vivre?

On a, pour apaiser sa faim, les belettes, les poissons, les crabes... Alors, on se met à penser aux oiseaux...

Comment faire pour attraper ces oiseaux, dont on pourrait si bien se passer? Alors on fabrique des arcs, des flèches, et voilà : c'est le progrès...

On construit des ascenseurs, des locomotives, des avions... Pourquoi? Parce qu'il faut absolument faire quelque chose... L'homme est un animal, le seul animal qui, une fois ses appétits vitaux satisfaits, réclame encore quelque chose, et qui trouve les journées trop longues, qui s'ingénie à les remplir.

Telles étaient mes réflexions. Pendant ce temps, à l'horizon, le croissant de la lune montait de la mer. On aurait dit une barque égyptienne posée sur les flots... Ah ! cette lune ! Qu'elle était belle, fine, dorée !

Et les hommes, qui avaient cela, qui avaient la mer, les arbres, le ciel, les nuages, avaient tout de même éprouvé le besoin de créer l'art ! Et de pauvres bougres, qui ne faisaient même pas ça pour gagner de l'argent, peignaient, sur des toiles, des pommes, et des morceaux de fromage ! Ahurissant ! Je m'endormis en riant, et en me jurant, si loin que j'allasse dans le progrès, de ne jamais tomber dans cet excès, et de ne jamais être peintre...

XX

Je me portais très bien. Je ne m'étais peut-être jamais si bien porté. Je n'avais jamais songé, jusqu'à ce jour, à la vie de mon corps, de mon sang. Toujours j'avais été habillé de ces choses ridicules qui font, des hommes civilisés, d'étranges et mornes pantins, les pattes prises dans des tuyaux de poêle. Je ne m'étais jamais servi de mes jambes que pour me rendre à mon bureau, ou pour faire d'humbles trajets, dans des rues grotesques, de mes mains que pour accomplir de pauvres besognes, pour écrire, en lettres moulées, sur des papiers, des mots qui n'avaient aucun sens. Maintenant, je sentais tout cela jouer, et j'avais l'impression de retrouver une noblesse perdue.

Les jours, les jours passaient. Doucement, silencieusement,

ils s'en allaient tomber derrière moi. A Adélaïde, chaque soir, avant de me mettre au lit, je notais sur un cahier d'écolier tous les menus événements de ma journée. Je faisais cela depuis toujours, depuis ma jeunesse. Grâce à quoi, grâce à tous ces cahiers, que je conservais soigneusement dans une armoire, j'aurais pu dire ce que tel jour, tel 24 juin, à 3 heures de l'après-midi, vingt ans plus tôt, j'avais fait. Rien de mon passé ne s'était évanoui. Tous mes souvenirs, jusqu'aux plus médiocres et aux plus puérils, étaient là, embaumés, me rappelant que j'avais vécu des milliers et des milliers de jours, que j'étais très vieux...

Ici, rien de pareil. Point de passé. Je me réveillais chaque matin avec une âme neuve, ayant tout oublié de la veille, et ces mots : jeunesse, vieillesse, n'avaient plus de sens.

Et je n'ose pas dire que j'étais heureux, parce que, tout de même, il y avait là-bas ma femme, et mes enfants, qui devaient être bien malheureux...

Mais je me sentais libéré, nettoyé d'un tas de sottises et d'un tas de mensonges. Un de ces quatre matins, il y aurait peut-être je ne sais quoi, un mal soudain qui me terrasserait et qui m'allongerait sur ce banc de pierre, comme le pauvre Mathews... Peut-être... Mais j'étais même affranchi de la peur, et, dans la lutte de l'homme avec la mort, je ne voyais plus qu'une espèce de sport, à peine plus funèbre que les autres.

Tous les cinq ou six jours, je montais sur la falaise où, quand j'étais arrivé dans l'île, j'avais allumé des feux, et je regardais si un bateau n'était pas en vue. Je faisais cela par une espèce d'acquit de conscience, de stupide acquit de conscience.

Et un matin, naturellement...

XXI

Un bateau était là, une grande chose noire, avec des cheminées qui fumaient. Et, du bateau, un canot se dirigeait vers l'île.

Je songeai que dans huit jours je reverrais ma femme, mes enfants, Adélaïde, les autobus... Et je remerciai la destinée, bien entendu. Il fait toujours être poli avec la destinée. Puis,

je m'avançai tout au bord de la falaise, et, le premier homme qui, du canot, débarqua, je me laissai dégringoler dessus, la tête la première, comme on plonge. Un mouvement parfaitement irréfléchi, comme bien on pense, un mouvement de folie. La solitude, affirment les psychiâtres, ça rend les gens fous. L'homme eut certainement une petite émotion, et, en tout cas, on le releva avec une oreille arrachée et une clavicule en morceaux.

Moi, j'étais tombé sur le crâne, et, pendant tout le voyage du retour, jusqu'à Sydney, je souffris de fortes migraines. Par moments, je me sentais plongé dans une sorte de néant ouaté.

A Sydney, ma femme m'attendait. Elle me prit en charge, avec beaucoup de bonté, et avec son autorité ordinaire, et je revins définitivement à la vie.

Car il paraît que ça, c'est la vie.

JEAN MARTET

RAINER MARIA RILKE

Au début de ce siècle, un jeune Autrichien qui venait de publier en Allemagne ses premiers vers débarquait un soir dans un modeste hôtel du Quartier Latin. Rainer Maria Rilke avait des yeux bleus, les cheveux bouclés et coiffés en brosse ; son abord était timide, son regard vague. Ses gilets montants, sa vareuse boutonnée jusqu'au col lui prêtaient une apparence de séminariste ou de jeune prêtre. De prêtre russe, plus précisément, car son menton s'ornait d'un léger collier de barbe blonde et il revêtait parfois chez lui la blouse aux larges plis.

Après un voyage de plusieurs mois en Russie, au cours duquel il avait rendu visite à Tolstoï dans sa propriété de Yasnaia Poliana, ce jeune poète venait de séjourner dans une colonie de peintres de l'Allemagne du Nord, à Worpswede, et dans cette sorte de Barbizon, au milieu des étangs et des tourbières des landes de Lunebourg, il avait pour la première fois entendu prononcer le nom de Rodin par une jeune Allemande qui avait été quelque temps l'élève du grand sculpteur. La rencontre fut à plusieurs égards décisive, car Rilke commença par épouser la jeune femme, après quoi, impatient d'approcher encore plus directement le maître auquel il ne devait pas tarder à vouer une admiration profonde, il délaissait ce foyer à peine fondé et partait pour Paris, afin de connaître Rodin et de mieux étudier son œuvre.

Aux yeux de ce jeune homme, chez qui une expérience intime ou une découverte dans l'ordre de l'art l'emportaient si

aisément sur toutes les réalités pratiques et sociales, Rodin était le maître unique, inégalable. Ce lyrique encore tout imprégné de mysticisme et de fluidité slaves avait eu le sentiment d'une véritable révélation devant les blocs puissants à la surface desquels la main patiente d'un homme avait su appeler tant de désirs, de douleurs et de passions. Et en attendant d'être admis auprès du sculpteur auquel il se proposait de consacrer un livre, Rilke écrivait à Rodin, en un français maladroit, des lettres touchantes dans lesquelles il comparait l'homme à un dieu, son art à un miracle quotidien.

Que pensa Rodin des manifestations de cette dévotion singulière? Le maître de Meudon n'était pas insensible aux hommages, même excessifs, où son assurance virile et ingénue se fortifiait et se reposait des affronts d'une carrière d'artiste mouvementée. Peut-être aussi distingua-t-il dans l'enthousiasme de ce jeune écrivain, dont il ignora toujours l'œuvre, un sentiment d'une qualité exceptionnelle. Toujours est-il qu'il offrait quelques mois plus tard à Rainer Maria Rilke l'hospitalité dans un de ses pavillons de Meudon et confiait au jeune poète, comme une grâce d'État, la tâche de répondre au volumineux courrier qu'il recevait de l'étranger.

Rilke ne resta que pendant quelques mois le secrétaire bénévole de Rodin. Le maître, despote à la barbe de prophète, avait ses humeurs, ses caprices, ses colères. Un de ces orages brisa pour longtemps l'amitié des deux hommes. Rilke, cependant, avait découvert Paris et appris le français. Ce lyrique d'origine mi-slave mi-germanique s'était pris pour les formes de la vie française, pour le décor de Paris, pour ses écrivains, ses artistes, d'une admiration réfléchie. « Chaque être à Paris, confiait-il plus tard à Maurice Martin du Gard, porte une expression unique, un signe de sa personnalité qu'il ne montre pas, qu'il ne cherchera pas non plus à cacher. Toutes les nuances du bonheur ou du malheur ou de la solitude, c'est seulement sur le visage des hommes de Paris que je les retrouve, et la vitalité française s'exprime dans la multiplicité de ces apparitions différentes ; dans la rue, je ne traverse jamais un vide ; je vais d'un visage à un autre visage avec le souvenir de la valeur sincère et non approximative du premier, et tout est comblé aussitôt par une lumière délicate et pleine... »

Le musée du Louvre, Notre-Dame de Paris, la cathédrale de Chartres, le spectacle de la rue parisienne lui fournissent les thèmes des poèmes nouveaux qu'il compose — contours fermes, formes sculpturales, — sous l'influence de Rodin. A la Bibliothèque nationale, il lit pêle-mêle Froissart, Baudelaire, Flaubert, Francis Jammes... Il s'éprend de l'œuvre de Cézanne, fait la connaissance d'Eugène Carrière, d'Émile Verhaeren, d'André Gide, de la comtesse de Noailles. Lorsque, vers 1907, il entreprend un long roman en partie autobiographique, c'est tout naturellement à Paris qu'il en situe l'action. A l'instar de Heine, Börne, Büchner et de tant d'autres poètes allemands du XIXe siècle, Rilke est attiré par la langue et la civilisation françaises jusqu'à vouloir y incorporer une partie de son œuvre. Il parle de la langue française avec une singulière intelligence, des difficultés de sa syntaxe, des pièges de sa logique, des richesses et des limites de son vocabulaire. Il traduit en allemand des ouvrages de Maurice de Guérin, André Gide, Paul Valéry, et vers la fin de sa vie, encouragé par le poète de *Charmes*, il emprunte cette langue, qui lui est depuis longtemps familière, pour exprimer en de gracieux et rustiques poèmes quelques-uns des secrets de son cœur et de son esprit.

C'est en nous laissant guider par ces affinités françaises que nous nous plaisons tout naturellement à aborder la figure et l'œuvre de Rilke. Elles rapprochent de nous ce poète errant, formé par des atmosphères et des influences si étrangères aux disciplines de l'esprit français, plus slave qu'allemand, plus européen que germanique, et dont la patrie même a changé de nom au cours de sa vie [1].

1. Les œuvres complètes de Rainer Maria Rilke, né à Prague le 4 décembre 1875, mort à Valmont le 29 décembre 1926, ont paru aux éditions de la *Insel*, à Leipzig. L'essentiel de son œuvre en prose (*les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, *Histoires du bon Dieu*, *Auguste Rodin*, *Fragments en prose)* ainsi qu'un choix étendu de *Poésies* ont paru en français chez Émile-Paul, trad. M. Betz. MM. Bernard Grasset et R. Biemel ont en outre traduit récemment les *Lettres à un jeune poète* (Grasset, éd.) auxquelles s'ajoutent les *Lettres à Auguste Rodin* publiées par M. Georges Grappe (Émile-Paul), un choix de *Lettres* des années 1900 à 1911 (Stock) et quelques écrits de jeunesse, trad. Zylberberg, réunis sous le titre : *Au fil de la vie.* (Ed. Je sers). A consulter : Edmond Jaloux : *R. M. Rilke*; Maurice Betz : *Rilke vivant*, lettres et entretiens ; princesse de Thurn et Taxis : *Souvenirs sur R. M. Rilke* (Émile-Paul) ; Daniel Rops : *Carte d'Europe* (Perrin) ; les thèses de mademoiselle Geneviève Bianquis et de M. J. Angelloz (Presses Universitaires et P. Hartmann, éd.) ; l'hommage collectif des « Cahiers du Mois » : *Reconnaissance à Rilke*, etc.

M. Robert Brasillach rappelait un jour, à propos de Rilke, une distinction subtile faite par Albert Thibaudet entre les différentes sortes de rayonnement des grands poètes. Il y a, disait l'auteur des *Heures de l'Acropole*, une « situation » de Victor Hugo, mais il y a une « présence » de Lamartine ou de Baudelaire, voulant exprimer par là que l'œuvre du premier est un bloc taillé à la mesure des siècles, un massif devant lequel on se trouve placé, et l'œuvre des autres plutôt une familiarité, une atmosphère, un recours et un secours quotidiens. De même il y a, peut-on dire, une « présence » de Rilke. Si ce poète demeure auprès de nous à la façon d'une ombre, s'il requiert de ses lecteurs une audience si personnelle et si intime, cela tient d'abord sans doute à la nature de cette œuvre, où se réfléchit infiniment et s'enivre d'elle-même une âme qui se sent unique. Mais c'est aussi parce qu'un sentiment si aigu du paysage parisien est mêlé aux perspectives de cette solitude, parce que cette poésie est consubstantielle à tant d'images et de figures qui nous sont familières. En exprimant à sa façon le monde que nous croyions connaître, Rilke nous a aidés du même coup à entendre mieux ce qui nous appartenait déjà, et à accéder aux formes onduleuses et chatoyantes, aux émotions délicates et à l'étrange musique de sa vie intérieure.

***

Il ne faut pas chercher dans l'œuvre de Rilke des renseignements d'une exactitude littérale sur sa vie. On n'y trouve pas cette « réalité à demi-crue », dont il a parlé avec dédain dans *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, qui « traîne dans les rues et dans les maisons », ou qui « tombe par grosses miettes à travers la passoire trouée » de nos théâtres modernes. Sauf dans quelques écrits de jeunesse, où revit le Prague de 1890, on n'y rencontre qu'une vérité concentrée, transposée par l'imagination : une vérité de poète.

La famille Rilke n'était pas d'origine noble, comme il le croyait, et Rainer Maria n'a jamais habité dans son enfance ces sombres châteaux qui hantent les souvenirs de son héros Malte. Son gendre, le Dr Carl Sieber, a établi que la branche à laquelle le poète appartenait était venue de Türmitz, en

Bohême, où, remontant de génération en génération jusqu'en 1600, on ne trouve que des Rilke paysans, intendants ou forgerons. Ce n'est qu'en 1873 qu'un oncle de Rilke, Jaroslav, président de la Chambre des notaires et député de Prague au Landtag, fut annobli par les Habsbourg et autorisé à reprendre les armes de l'ancienne famille des Rülike, de Carinthie. Il n'en reste pas moins que les images que Rilke a tracées de son enfance contiennent une grande part de vérité psychologique. S'il n'était pas le dernier rejeton d'une vieille famille ruinée et s'il entrait quelque fantaisie dans la généalogie par laquelle il se rattachait au cornette Christophe Rilke, tombé en Hongrie dans la guerre contre les Turcs, le jeune Rainer Maria a pourtant été l'enfant timide, débile et sensible qui eût pu descendre de la race qu'il a célébrée :

Cor de chasse, cimier,
Sentences de barbons,
Haines de frères,
Femmes telles des violons...

S'il a cru à une telle origine, ce n'était ni orgueil, ni snobisme ; c'est parce qu'il avait réellement la complexion délicate et émotive d'une race épuisée, et une sensibilité anormale qu'il semble d'ailleurs avoir tenue plutôt de sa mère, femme romanesque et impulsive, caractère fantasque, porté à d'étranges exaltations. La sévérité d'un père, fonctionnaire et ancien officier, la rude discipline du prytanée militaire de Saint-Poelten, où on l'envoya dès l'âge de dix ans, alternaient avec les débordements d'une tendresse maternelle expansive jusqu'au déséquilibre. Lorsqu'il échappa aux unes et aux autres, ce fut avec la conviction que l'éducation n'est qu'un « sabotage qui dépouille l'enfant de ses propres richesses pour leur substituer des lieux communs ».

L'indépendance dont il fit preuve au cours des années suivantes et le goût très vif qu'il montra pour une vie de bohème assez nonchalante se ressentent de ce jugement. Peu soucieux de subir des disciplines nouvelles, il suit sans empressement des cours de droit et de philosophie, puis de lettres et d'histoire de l'art, tour à tour à Prague, à Munich et dans « l'odieux Berlin ». Madame Phia Rilke, dans ses lettres, exhorte son

fils à penser davantage à l'avenir, à ne pas « vivre au jour le jour », à se garder d'abuser du régime végétarien qu'il a adopté. Quant au père, à l'occasion d'un rendez-vous à Marienbad, il invite le jeune homme à se présenter à lui « vêtu de façon convenable et sans extravagance ».

Dès l'âge de dix-neuf ans, Rilke envoie des vers à quelques revues allemandes et autrichiennes. « Mais des vers, quand on les a écrits jeune, signifient si peu de chose, » déclarera-t-il plus tard. Et il devait toujours par la suite juger avec sévérité ses premiers écrits, faciles ballades, thèmes byroniens, réminiscences de Gœthe ou de Heine. En réalité, ces années de jeunesse ne sont que des années de préparation « où ce que fait un jeune homme est presque sans importance ». Qu'il accumule seulement des richesses pour l'avenir, qu'il les moissonne et les engrange ! « La nature, livrée à elle-même, travaille sans répit à réaliser un plan que rien encore n'a trahi. »

Après un séjour en Italie, il semble que ce plan de la nature se découvre pour la première fois au cours d'un voyage qui conduit le jeune Rilke en Russie. Il y accompagnait Lou Andréas-Salomé, qui, après avoir failli épouser Nietzsche, devint pour le poète l'amie et la confidente des jours difficiles jusqu'à la fin de sa vie. Ce voyage fut, assure Rilke, « l'événement décisif de ma vie ». « Lorsque j'arrivai pour la première fois à Moscou, tout me sembla familier... C'était la ville de mes souvenirs les plus anciens et les plus profonds, c'était la patrie... La Russie devint pour moi la réalité et en même temps cette expérience profonde et quotidienne : que la réalité est une chose d'abord lointaine et qui ne s'approche avec une infinie lenteur que de ceux qui sont patients. La Russie est le pays des solitaires, chacun semble y porter un monde en soi, les hommes y sont autant de montagnes ténébreuses, tous humbles profondément, ne craignant pas de s'abaisser, en cela véritablement pieux. Des hommes pleins d'horizons lointains, d'incertitude et d'espérance : des hommes qui deviennent... » Et Rilke, lui aussi, est en plein devenir : « Dommage, écrit-il au directeur d'une revue qui lui demande des vers, que vous soyez si pressé ! Car le monde, pour moi, n'a pas encore dépassé le deuxième jour de la genèse... »

Le coup de baguette magique qui sépare en Rilke la mer et la terre, c'est Rodin qui le donne lorsque le poète prend contact à Paris avec celui qu'il a appelé le « maître inépuisable ». Après la plongée dans le mysticisme, c'est la découverte du monde des formes, mais c'est en même temps autre chose et davantage : « Rodin, a écrit Rilke, m'a enseigné tout ce que je ne savais pas encore et m'a montré tout ce que je savais, par sa vie qui se déroulait dans le calme de je ne sais quelle infinie profondeur, par sa solitude si sûre que rien ne parvenait à ébranler, par sa concentration autour de soi-même, par sa lente croissance qui finissait par embrasser tous les objets. » Du *Livre d'Heures*, fruit tardif du séjour russe, aux *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, du *Livre d'Images* aux *Nouvelles Poésies*, les œuvres essentielles de Rilke jalonnent en effet ce séjour parisien — coupé par des voyages en Espagne, en Égypte, en Italie et dans les pays scandinaves — qui devait être la période la plus féconde de la vie de Rilke.

Le poète venait de quitter Paris, en juillet 1914, pour un séjour de quelques semaines en Allemagne, lorsque la guerre éclata, rompant de nouveau les fragiles amarres qui avaient paru retenir ce déraciné dans le milieu français. Tandis que les meubles et les livres qu'il avait laissés dans son appartement parisien étaient saisis, Rilke découvrait la guerre dans toute son horreur. « La vie est devenue opaque, le passé n'est plus, l'avenir tarde, le présent est sans fond, » se lamente-t-il dans ses lettres, répétant dans son désespoir un mot de Cézanne vieillissant : « Le monde, c'est terrible ! » Aux Archives de la Guerre, à Vienne, le poète, revêtu de l'uniforme autrichien, se montre incapable d'accomplir aucune des besognes de propagande dont on le charge. « Désastre et non-sens ! Ne peut-on rien empêcher, arrêter ? Pourquoi n'y-a-t-il pas deux, trois, cinq, dix hommes qui viennent ensemble et crient sur les places publiques : « Assez ! » et qui soient fusillés, mais qui aient au moins donné leur vie pour qu'on en finisse, tandis que tous les autres ne périssent là-bas que pour que cette chose atroce dure et dure et pour que cette fin ne trouve pas de fin. » Lorsque l'armistice délivre enfin Rilke des contraintes militaires, le poète se montre conséquent en refusant, dans une

lettre pleine de dignité, la décoration que le Gouvernement autrichien se proposait de lui décerner.

Après ces années douloureuses qui ont arrêté l'éclosion des *Élégies* et cruellement ébranlé sa sensibilité, Rilke commence par errer à travers l'Allemagne et l'Italie, puis s'établit en Suisse, où il trouve, grâce à de précieuses amitiés, un asile paisible au château de Muzot, dans les montagnes du Valais. Deux voyages à Paris, à quelques années d'intervalle, lui permettent de renouer peu à peu avec ses amis français et de guérir les blessures intérieures que lui avait portées la guerre. « Ah ! comme se sont refermées dans mon cœur les mauvaises cicatrices d'autrefois ! confie-t-il en 1920 à une amie. Ce n'est que là (à Paris) que j'ai compris combien je dépendais de cette reprise de contact avec le monde à l'endroit même où... il était devenu monde pour moi. » Dans l'exaltation provoquée par cette guérison inespérée, Rilke peut enfin reprendre l'œuvre interrompue et achever, après dix ans de silence, les *Élégies de Duino*, auxquelles se joignent les *Sonnets à Orphée* et plusieurs recueils de poésies françaises. En même temps, Rilke réussit à donner d'admirables versions allemandes des poèmes de Paul Valéry.

« J'aime quand le cercle se referme », disait un jour Rilke à Edmond Jaloux. Le cycle de son œuvre s'est accompli, et le poète peut mourir, à la fin de décembre 1926, d'une leucémie dont le cours a été précipité — poétique fatalité — par la piqûre d'une épine de rose. Il a été enterré, selon son vœu, auprès de l'église du village de Rarogne, non loin de sa demeure valaisane. Dominant la vallée du Rhône, une simple pierre de taille, au sommet d'un éperon rocheux, porte cette épitaphe que le poète avait composée pour lui-même :

Rose, ô pure contradiction, volupté de n'être
Sommeil de personne sous tant de paupières.

*
* *

D'après Ricarda Huch, historien des romantiques allemands, les principaux caractères d'une vie de poète romantique sont : absence de famille, absence de patrie, absence de profession.

Famille, patrie et profession sont autant de liens avec le monde extérieur. La famille, dans l'existence de Rilke, ne compta guère : séparé de ses parents par des malentendus prolongés, il quitta sa femme dès la seconde année de leur mariage pour ne la revoir que de loin en loin. (L'enfant prodigue dont il est question dans *les Cahiers* fuit sa famille parce que d'être aimé même lui est à charge). Né Praguais alors que la Bohême faisait partie de l'empire des Habsbourg, les hasards de la politique le firent successivement Autrichien et Tchécoslovaque, mais par sa langue et son œuvre il est un poète allemand. Enfin, quoique vers l'âge de trente ans il ait — velléité sans lendemain — songé à faire des études de médecine, il n'a jamais exercé de profession régulière. Son existence vagabonde, qui le conduisit à travers une douzaine de pays d'Europe, eût été précaire si des amis généreux, comme Werner Reinhart ou la princesse de Thurn et Taxis, n'avaient prêté à ce perpétuel étranger des asiles aussi rares que le château de Duino, la tour de Muzot, ou tel appartement munichois où la vue d'un admirable Picasso l'aida parfois à oublier les horreurs de la guerre.

Si le destin de Rilke fut d'être sans famille, sans patrie et sans profession, on peut dire aussi qu'il a été dans une large mesure l'artisan de son destin. Sauf de rares exceptions, il a fui les amitiés, les femmes avec la même ardeur qu'il avait mis, peu de temps auparavant, à se livrer à elles. Le fait que, vers la fin de sa vie, il ait commencé d'écrire dans une langue étrangère n'est qu'un témoignage de plus de ce besoin de renouvellement. L'accomplissement lui fait horreur dans l'amour comme dans l'existence. Sa vie n'est que fuite devant les réalités sociales et humaines, vers cette abstraction qu'est la solitude, vers cette sauvegarde de l'absolu qu'est le désir infini, la nostalgie éternellement insatisfaite, et vers cet état supérieur de conscience qu'est au milieu des plus beaux paysages de la vie la contemplation de la mort.

Une sensibilité aux antennes singulièrement frémissantes, un cœur exigeant, vulnérable, tourmenté par un terrible besoin d'absolu, Rilke est d'abord cela. Les réalités ne l'effraient tant que parce que tout résonne en lui trop fortement, parce que les moindres choses peuvent l'atteindre et le bles-

ser. Qu'on se rappelle telles pages douloureuses et presque ironiques des *Cahiers* sur les premières déceptions de l'enfance, sur ces jours d'anniversaire par exemple où l'on était toujours déçu. La maladresse, la stupidité des grandes personnes sont infinies ! « Ils trouvent moyen d'entrer avec des paquets quelconques, destinés à d'autres gens. On court à leur rencontre, et l'on doit ensuite faire semblant de tourner simplement dans la chambre, pour se donner du mouvement et sans but précis... » Et c'est l'enfant qui doit prévenir les fautes des autres, leur épargner la honte, les confirmer dans leur illusion qu'ils s'acquittent de tout admirablement. « Cela d'ailleurs on y parvenait à souhait, même sans dons particuliers. Du talent, il n'en fallait vraiment que lorsque quelqu'un s'était donné du mal et apportait, débordant d'impatience et de bonhomie joviale, un plaisir — et de loin déjà l'on voyait que ce plaisir n'était bon que pour n'importe quel autre que vous, que c'était un plaisir tout à fait étranger ; on ne savait même pas à qui il aurait pu convenir, tant il était étranger. »

Tel est le premier contact de l'être sensible avec la vie, et comme on comprend dès lors que l'enfance qui précède ces expériences signifie pour Rilke le royaume d'une perfection hélas éphémère. C'est « le temps où l'on touche à tout, où l'on reçoit vraiment tout, où l'on hausse les objets que l'on se trouve avoir en mains, avec une force d'imagination que rien ne saurait faire dériver, jusqu'à l'intensité et à la couleur fondamentale du désir qui justement domine en vous. » Pourquoi ne préfèrerait-il pas le « sage non-comprendre de l'enfance » à la lutte et au mépris qu'impose la mêlée humaine, puisque « ne pas comprendre c'est accepter d'être seul et que lutte et mépris ce sont encore des façons de prendre part aux choses mêmes que l'on veut ignorer ».

Le poète qui est sorti de cette enfance et qui s'aventure dans la vie avec cette sensibilité d'écorché s'expose à en ressentir les passions et les émotions avec une acuité singulièrement douloureuse. Dans le jeu de ses sens et de son esprit, les impondérables s'enchevêtreront, lui composant une étrange vie intérieure. Les impressions les plus légères peuvent entrer en lui, le transformer, nouer avec ses sens et ses pensées des rapports

inattendus. Répondant à un critique allemand qui l'avait interrogé sur les influences littéraires qu'il avait subies, Rilke énumère rapidement Jacobsen, les grands écrivains russes, Rodin et Cézanne, puis continue : « Mais je me demande quelquefois si l'impondérable en soi n'a pas exercé sur ma formation et ma production l'influence la plus véritable : la rencontre d'un chien, les heures que j'ai pu passer à Rome à regarder travailler un cordier qui, en faisant son métier, répétait les plus anciens gestes du monde, tout comme ce potier dans un petit village des bords du Nil, dont la vue me fut d'inexplicable et mystérieuse façon profitable. Ou bien qu'il m'ait été donné de traverser le paysage des Baux en compagnie d'un berger, ou qu'un être aussi incommensurable que Venise m'ait été à ce point familier... Tout cela, n'est-ce pas? c'était de « l'influence », et peut-être me reste-t-il à nommer la plus importante, à savoir que j'aie pu rester seul dans tant de pays, de villes et de paysages, livré de toute mon ouïe et de toute l'obéissance de mon être à la multiplicité de ces impressions nouvelles, disposé à les accueillir, en même temps qu'obligé à me détacher d'elles... Non, dans ces simples accomplissements que la vie s'accorde en nous, les livres ne peuvent pas avoir d'influence tout à fait décisive ; bien des choses, dont le poids pouvait se poser sur nous par leur truchement, peuvent être purement compensées par la rencontre d'une femme, par un changement de saison, voire même par une simple modification de la pression de l'air... par ceci par exemple qu'un matin donné appelle tout à coup un après-midi différent, et par combien d'autres expériences semblables que nous faisons chaque jour. »

Ces émotions, parfois dangereuses, peuvent donc également devenir une force pour le poète, pourvu qu'il sache les approfondir dans la solitude et vivre ainsi de sa vie la plus personnelle. Car l'erreur, c'est de croire que nous puissions échapper à la solitude et à nous-mêmes. « Nous sommes solitude. Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change... Mais c'est tout. Comme il serait préférable que nous comprenions que nous sommes solitude. Oui, et partir de cette vérité ! » Et que lui apprend-elle, la solitude, à l'être sensible qui a conscience d'être « un débutant dans ses propres conditions de vie ? »

« J'apprends à voir, écrit Malte Laurids Brigge. Je ne sais pas pourquoi tout pénètre en moi plus profondément et ne demeure pas où jusqu'ici cela prenait toujours fin. J'ai un intérieur que j'ignorais. Tout y va désormais. Je ne sais pas ce qui s'y passe. » En pénétrant dans ce monde presque incommunicable, il lui semble qu'auparavant on n'avait rien compris, rien soupçonné des secrets les plus profonds de l'individu. « Est-il possible, demande-t-il, que, malgré inventions et progrès, malgré la culture et la religion et la connaissance de l'univers, l'on soit resté à la surface de la vie?... Est-il possible que toute l'histoire de l'univers ait été mal comprise?... Est-il possible que l'on dise : « les femmes », « les enfants », « les garçons » et que l'on ne se doute pas, que, malgré toute la culture, l'on ne se doute pas que ces mots, depuis longtemps, n'ont plus de pluriel, qu'ils n'ont qu'infiniment de singuliers? » Et à toutes ces questions il devra répondre : « Oui, c'est possible. »

L'étrange vue que dès lors il prendra de l'univers! Les limites s'effacent entre la réalité et le rêve, le présent et le souvenir. Les choses participent à la vie, témoignent des regards qui les ont effleurées, des mains qui se sont appuyées sur elles. Les miroirs ont-ils gardé sous leur tain les images qu'ils réfléchirent? Les fleurs, peut-être, comprennent la vie à leur façon. L'enfance n'est-elle pas tout entière présente en nous, réserve d'images et de sensibilité, prête à déborder? Dans une atmosphère de rêve ou d'hallucination, les plus fantastiques correspondances s'établissent entre les êtres, les choses, les sensations, les images. « L'existence du terrible dans chaque parcelle de l'air, tu le respires avec sa transparence; et il se condense en toi, durcit, prend des formes pointues et géométriques entre tes organes... Les hommes voudraient pouvoir en oublier beaucoup; leur sommeil lime doucement ces sillons du cerveau, mais des rêves en retracent le dessin. » Et par on ne sait quelle alchimie, le réel est soudain évoqué plus fortement, plus sûrement que par les moyens ordinaires d'une poétique plus lucide : « La rue était vide. Son vide s'ennuyait, retirait mon pas de sous mes pieds et jouait avec lui aux castagnettes de côté et d'autre de la rue, comme avec un sabot. »

*
* *

Cette sensibilité, qui est à l'origine de l'œuvre de Rilke, a trouvé au cours des années des expressions fort diverses. L'ouvrage capital en prose de Rilke, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, en est en quelque sorte le journal, la traduction immédiate et quotidienne. Des réflexions, des paysages, des souvenirs d'enfance se fondent ou s'entrecroisent comme les laines d'une tapisserie. Un jeune Danois trace ces lignes fiévreuses, s'interrogeant, confiant ses découvertes intimes, confessant les joies, les angoisses et les espérances qu'il ressent dans sa chambre d'hôtel parisienne, qui est précisément celle où Rilke vécut lors de son premier séjour à Paris. Les réalités de la ville s'opposent aux apparitions étranges de ses rêves et à des évocations hallucinantes d'événements passés. Tout ce qui agite la vie de ce jeune héros, sous le visage duquel Rilke se voit vivre lui-même et se peint en quelque sorte sur le plan de la confession, nous est livré dans une lumière glauque, traversée par instants de mystérieuses phosphorescences, et dans un désordre apparent qui tient déjà des associations involontaires du monologue intérieur.

Comme Proust, Rilke a brisé les cadres du roman et, sans souci de l'ordre chronologique, il procède par plongées successives dans le temps, dans l'espace, dans sa propre sensibilité. L'unité humaine tient ici lieu d'une rigoureuse composition artistique. Rilke a pensé que le décousu de ces notations pourrait donner, mieux qu'un récit continu, l'impression d'une existence entière et il compare les pensées de son héros aux papiers épars d'un mort que l'on retrouverait dans un tiroir.

Sur quoi portent ces notations ? Une promenade dans Paris, une lecture, une rencontre, une fenêtre qui s'ouvre et dont le reflet projette tout un monde d'associations d'idées, une visite à l'hôpital, un souvenir d'enfance ou de voyage, la découverte d'une tapisserie dans un musée, un bruit entendu dans une chambre voisine et qui suggère les plus étranges pensées, la vue d'une maison en démolition, une figure historique qui reprend relief ou couleur de symbole, une nuit de fièvre, la crainte de la mort, des émotions à demi-physiques, des senti-

ments ébauchés ou oubliés, tout cela — éblouissements, tentations — est poursuivi, abandonné, repris, orchestré, analysé ou réalisé plastiquement.

« Il en va de ce petit livre comme de la vie : dans la complexité de ce tout, il se rencontre des choses nécessaires et d'autres dues au hasard, des parties voulues et d'autres inachevées, les unes réussies, les autres empêchées, d'où une sorte d'infinité qu'il n'est pas très facile d'enfermer en des paroles raisonnables », écrivait Gœthe en 1829, parlant à Rochlitz de son *Wilhelm Meister*, et ces mots pourraient à peu de chose près s'appliquer aux *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

Par ces évocations et ces reprises sur le réel, explique Rilke, « le jeune Malte veut rendre saisissable la vie qui se retire sans cesse dans l'invisible ». Il n'est pas en vain le petit-fils du vieux comte Brahe qui considérait les choses du passé et celles de l'avenir comme également réelles. Les figures et les symboles auxquels le poète a recours pour s'exprimer ne sont pas des jeux d'esthète ou des variations de virtuose ; ce sont des « vocables de sa détresse », des approximations de son âme incertaine et tourmentée. Mais chacun de ces personnages est en lui-même exact, vivant, et les méditations ou les apologues du poète ne font que leur prêter une existence plus forte.

Cette plongée de Rilke en lui-même — avec des arrêts et des reprises, il mit six ans à composer les *Cahiers* — laissa le poète épuisé, comme desséché par ce long effort. Il avait enfermé dans cette œuvre tant d'hallucinations douloureuses, il s'était enfoncé avec son héros si profondément dans l'épouvante et les névroses qu'il sentait lui-même que, pour quiconque ne le lirait pas « contre son courant », ce livre semblerait « à peu près démontrer que la vie est impossible ». Mais précisément en exprimant avec tant de force ses propres tentations intérieures, Rilke y avait lui-même échappé. « Si ce livre, écrit-il, contient d'amers reproches, ce n'est point à la vie qu'ils sont adressés ; au contraire, c'est la constatation continuelle de ceci : par manque de force, par distraction et par des erreurs héréditaires nous perdons presque entièrement les innombrables richesses d'ici qui nous furent

destinées .» Au lieu d'hésiter perpétuellement entre l'action et le renoncement, nous n'avons au fond « qu'à être là, à exister, simplement, mais d'une manière instante, comme la terre est là, accordée aux saisons ». Et lorsque les *Cahiers* paraissent, Rilke envisage de nouveau l'avenir avec plus de confiance : « Beaucoup de choses maintenant vont continuer à se présenter en moi, je pense ; car ces *Cahiers* sont une sorte de support... Maintenant, enfin, tout peut vraiment commencer. Le pauvre Malte est un cœur qui embrasse une octave entière ; après lui, tous les chants deviennent possibles. »

*
* *

En travaillant aux *Cahiers*, Rilke se plaignait à Rodin que le rythme anonyme et multiple de la prose fût terriblement difficile à soutenir : « La prose veut être bâtie comme une cathédrale ; là on est vraiment sans nom, sans ambition, sans recours : sur des échafaudages avec sa seule conscience. » Réflexion de poète qui a toujours préféré les souffles de l'inspiration et l'automatisme du vers au travail à l'aiguille du prosateur. Tandis que le tissu serré des *Cahiers* occupa Rilke pendant de longues années, les *Élégies* furent écrites en quelques jours, la ballade du *Cornette Christoph Rilke* « s'écrivit d'elle-même », sans rature, en une nuit, et la plupart des *Nouvelles Poésies*, quelque dense qu'en paraisse la forme, ont été tracées d'un seul jet. « En faisant de la poésie, on est toujours aidé et même emporté par le rythme des choses extérieures ; car la cadence lyrique est celle de la nature : des eaux, du vent, de la nuit... »

Cet abandon aux lignes d'un paysage et à « l'élan pur » est déjà sensible dans les premières poésies de Rilke. La musique douce et un peu molle des *Frühe Gedichte* revêt du voile léger d'une sensibilité mélancolique la magie du vieux Prague ou les horizons de sa Bohême natale :

Combien toujours me touchent
Les vieux airs de Bohème.
Dans mon cœur ils insinuent
Leur tristesse et le front lourd.

Lorsqu'un enfant, quelque part,
En sarclant fredonne,
Sa chanson me poursuit
Jusqu'en rêve, la nuit...

Clartés fugitives, taches de couleur, impressionnisme délicat, dont certaines touches ne sont pourtant pas sans force :

Le soleil brasille à la lisière du ciel.
A travers la glèbe épuisée de moissons,
Les femmes pataugent vers les champs.
Le long des rails qui scintillent,
Près de la maison du garde-barrière,
— Solitude d'été —
Rêvent les tournesols.

Ainsi qu'il le conseillait plus tard dans ses *Lettres à un jeune poète*, Rilke évite les thèmes courants que des traditions brillantes mais trop sûres d'elles-mêmes ont peu à peu oblitérés. Il ne s'adonne que passagèrement aux jeux subtils et aux chatoiements d'images des symbolistes. Dans les recueils suivants déjà, sa poésie se distingue des demi-teintes et des grâces mièvres de ses contemporains autrichiens par une sorte de pureté de son, par la simplicité de l'expression, par une gravité fervente qui cache un intime frémissement :

Qui que tu sois : le soir venu,
Sors de ta chambre où tu sais tout ;
De ta maison proche du large.
Qui que tu sois.
De tes yeux fatigués et qui ont peine
A s'affranchir du seuil usé,
Tu dresses lentement un arbre noir,
Le poses dans le ciel, tout seul et droit.
Et tu as fait le monde : un monde grand
Ainsi qu'un mot mûrit dans le silence.
Et tandis que ta pensée le comprend,
Tes yeux tendrement s'en détachent...

Dans l'œuvre de Rilke, la tendance à la rêverie mystique, à la passivité slave et le désir de modeler, d'assujettir le réel — ou, si l'on préfère, l'influence russe et l'influence française — ont mené un continuel combat. Dans le *Livre d'Images* ces deux tendances se tiennent à peu près en équilibre, trempant dans une atmosphère qu'éclaire parfois — comme dans ce poème intitulé : *Nuit de lune*, — un reflet du moyen-âge et de l'antique enchantement germanique :

Nuit du sud allemand, immense sous la lune,
Douce et mûre comme un retour des contes d'autrefois.
Beaucoup d'heures tombant pesamment du beffroi
Dans cette mer sans fond s'abîment, une à une.

Un bruissement là-bas, un appel de la ronde,
Le silence est soudain comme vidé de tout ;
Et puis un violon (Dieu sait où !)
S'éveille et dit lentement :
une blonde...

Mais le poète ne s'attarde pas à ces éclairages artificiels. L'influence de Rodin et de Jacobsen, les impressions de son séjour à Paris se conjuguent pour le soustraire rapidement au romantisme des crépuscules, de l'automne et des clairs de lune.

Ce qui a empêché ce tendre de glisser vers les langueurs et le maniérisme où tombent facilement les sensibilités blessées, Rilke nous l'a dit : c'est d'avoir compris de bonne heure qu'une œuvre d'art ne peut être bonne que quand elle est née d'une nécessité : « C'est la nature de son origine qui la juge. » Rilke, dès lors, va demander à une concentration de plus en plus poussée le secret de ce progrès très particulier qu'il poursuit et qui doit lui permettre d'exprimer ses émotions en mouvements de plus en plus larges. Il accueille des sensations nouvelles, mais s'abandonne à chacune de façon si fervente, si exclusive que les choses et les êtres ne peuvent lui refuser leurs secrets : « Une chose, pour qu'elle vous parle, vous devez la comprendre pendant un certain temps comme *la seule qui existe*, comme l'apparence unique, qui, par votre amour laborieux et exclusif se trouve placée au centre de l'univers et qui, à cette place incomparable, ce jour-là est servie par les anges. » Alors la vie profonde du poète se traduit vraiment en une musique qui est toute suavité et transparence, avec une mystérieuse polyphonie qui en restitue à la fois l'intensité et l'intime multiplicité.

Du *Livre d'Images* aux *Nouvelles Poésies*, on peut suivre ce progrès et observer en même temps le renouvellement des thèmes préférés de Rilke, dont un grand nombre se retrouvent, variés à l'infini, ou commentés et développés, dans *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* et dans les huit volumes de la correspondance du poète. La mort, l'amour, la pauvreté, les choses,

la nature, Dieu, la mission du poète..., ainsi résumés, ils n'ont rien de significatif et ne sont après tout que la matière éternelle de toute poésie lyrique. Ce qui, malgré tout, fait de Rilke un poète qui n'est comparable à aucun autre, c'est la couleur et l'intensité qu'il a su prêter à chacun de ces sentiments essentiels.

Et d'abord, Rilke craint par dessus tout de « faire de la poésie avec des sentiments ». Il faut « renoncer à créer à partir de l'immédiat ». L'œuvre est un fruit qui a besoin de mûrir longtemps et pour le nourrir il faut commencer par « butiner toute une vie durant ». « Car les vers ne sont pas, comme certains croient, des sentiments (on les a toujours assez tôt), ce sont des expériences. » Et Rilke de définir, dans une page célèbre et qui a été souvent citée, ce qui est nécessaire au poète pour qu'il apprenne à n'exprimer vraiment rien que d'essentiel :

« Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin. Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci, à ses parents qu'il fallait qu'on froissât lorsqu'ils vous apportaient une joie et qu'on ne la comprenait pas (c'était une joie faite pour un autre), à des maladies d'enfance qui commençaient si singulièrement, par tant de profondes et graves transformations, à des jours passés dans des chambres calmes et contenues, à des matins au bord de la mer, à la mer elle-même, à des mers, à des nuits de voyage qui frémissaient très haut et volaient avec toutes les étoiles, — et il ne suffit même pas de savoir penser à tout cela. Il faut avoir des souvenirs de beaucoup de nuits d'amour, dont aucune ne ressemblait à l'autre, de cris de femmes hurlant en mal d'enfant, et de légères, de blanches, de dormantes accouchées qui se refermaient. Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts, dans la chambre, avec la fenêtre ouverte et les bruits qui venaient par à-coups. Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir

les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers... »

Dans cette recherche des éléments d'une poésie envisagée comme la quintessence de la vie, et qui le conduit sans cesse au bord des domaines ténébreux du subconscient, Rilke s'est cependant constamment renouvelé. Des effusions du *Livre d'Images*, il passe, dans le *Livre d'Heures*, à une sorte de quête de Dieu, à laquelle on pourrait accoler l'épithète de panthéiste si ce n'était restreindre, et peut-être dénaturer, une attitude plus lyrique que philosophique, celle du poète qui confond en un déluge d'images, souvent admirables, Dieu, la vie et l'univers :

Oui, tu es l'avenir, la grande aurore
Qui point des plaines de l'éternité.
Tu es le cri du coq après la nuit du temps,
Tu es rosée, matines, jeune fille,
Tu es le voyageur, la mort, la mère...

Tu es le fond essentiel des choses
Qui tait le dernier mot de son essence
Et qui se montre aux autres toujours autre :
Terre au bateau, navire pour la côte...

Puis, en grande partie sous l'influence française, Rilke s'oriente, avec les deux volumes des *Nouvelles Poésies*, dont l'un est dédié « A mon maître Auguste Rodin », vers une poésie plastique et descriptive et vers un souci nouveau de la perfection formelle. Poèmes denses, ramassés, qui empruntent parfois le langage précis de la peinture ou de la sculpture, qui pourtant n'ont rien de parnassien. Les visages et les êtres y sont en quelque sorte construits de l'intérieur, les choses matérielles sont surtout là pour exprimer l'immatériel. En poésie, dirait volontiers Rilke, peindre c'est encore chanter. Le jeu des couleurs et des reliefs, comme dans cet *Apollon ancien*, est plus souvent prétexte à rêverie ou à développement symboliste que fin en soi :

De même que, parfois, entre les branches noires
Un matin transparaît, en plein printemps, soudain :
De même dans son chef il n'y a rien qui pare
L'éclat presque mortel dont nous serions atteints

Par toute poésie. Car d'aucune ombre son regard
N'est encore obscurci, et ses tempes trop fraîches
N'ont cure du laurier. Mais quelque jour, plus tard,
Nous verrons sourdre et se lever, peut-être,

De ses sourcils la haute roseraie
Dont les pétales flotteront, épars et dénoués,
Sur une bouche frémissante.

Sur cette bouche, calme encor, neuve, brillante,
Et qui ne boit qu'un peu dans son sourire
Comme si on infusait ses chants futurs.

Et pour apprécier toute l'étendue du registre lyrique et descriptif de Rilke, que l'on compare ce poème à la délicate aquarelle qui est intitulée : *Hortensia rose.*

Qui a reçu ce rose? Et qui savait
Qu'il s'amassait dans ces ombelles?
Tels des objets dorés qui se dédorent,
Elles pâlissent, doucement, comme à l'usage.

Pour n'avoir rien voulu, en guise de ce rose,
Elles en gardent le reflet, sourire en l'air.
Des anges sont-ils là, qui tendrement l'accueillent
Lorqu'il passe ainsi, généreux comme un parfum?

Peut-être aussi s'en privent-elles
Pour qu'il ignore ce qu'est défleurir.
Mais sous le rose un vert guettait,
Qui se fane à présent et qui sait tout.

On a souvent remarqué que Rilke se sert, pour exprimer des valeurs subtiles, des mots les plus simples. Ses couleurs sont comme éteintes, sa musique assourdie ; la richesse est dans les tropes plus que dans les mots, dans l'intensité des images plus que dans leur rareté. Même lorsqu'il réussit à rendre avec une force étrange la matérialité des choses, son vers garde quelque chose de fluide, de nuancé, d'immatériel. Parfois, pour traduire certaines impressions, pour exprimer ce qui semblait hors d'atteinte, Rilke désarticule presque la langue allemande. Il la distend, l'assouplit, la « slavise » par un abus de l'abstraction et par des intercurrences de mots descriptifs et de mots abstraits, que le plus grand de ses

contemporains autrichiens, Hofmannsthal, jugeait, assure-t-on, avec quelque sévérité.

Ces faiblesses ne disparaissent pas complètement dans les *Sonnets à Orphée*, dont les paraboles et les métaphores frisent quelque fois la préciosité, mais où s'éploie le plus souvent, en de larges et frémissants accords, cette vérité mystique que la vie et la mort sont les deux aspects d'une même réalité et que le poète, pour se montrer égal à sa haute mission, doit se familiariser avec « l'empire double » où les voix « se font tendres et éternelles ».

Est-il d'ici ? Non, des deux
Empires naquit sa vaste nature.
Plus adroitement ploierait le saule
Quiconque eût d'abord connu ses racines.

En vous couchant. ne laissez sur la table
Ni pain ni lait ; cela tire les morts.
Mais lui, l'enchanteur, lui, qu'il mêle
Sous la douceur de sa paupière

Leur apparence à tout ce qu'il a vu !
Que la magie du talisman, de la fumeterre
Lui soit plus vraie que le plus clair rapport !

L'image valable, rien ne pourra la détruire,
Qu'elle soit chambre ou bien tombeau,
Qu'il chante la bague, la boucle ou bien le broc.

Enfin, dans les *Élégies de Duino*, qui font penser — a écrit un des biographes de Rilke, mademoiselle Geneviève Bianquis — « à Novalis, mais à un Novalis plus dématérialisé encore, parvenu dans une région de mysticisme pur où aucun caractère individuel n'a plus sa place », le poète s'élève aux sommets de ce lyrisme orphique et ésotérique. En des hymnes où la douleur se confond presque avec l'allégresse, il chante la mort, suprême métamorphose, la durée pure, où seuls vivent les héros et les amants enivrés d'eux-mêmes, et son verbe atteint parfois à l'ampleur grave d'une musique d'orgue, lorsqu'il célèbre les hommes morts à la fleur de l'âge, créatures angéliques qui connaissent le dernier mot de notre être :

Sans doute est-il étrange de n'habiter plus la terre,
De n'exercer plus des usages à peine appris,
Aux roses et à tant d'autres choses, précisément prometteuses,
De n'accorder plus le sens de l'humain avenir ;

Ce qu'on était entre des mains infiniment peureuses
De cesser de l'être, et même de lâcher
Notre propre nom, ainsi qu'un jouet brisé.
Étrange, de ne pas désirer plus avant nos désirs,
Étrange, que dans l'espace tout ce qui correspondit
Voltige, délié. La mort est dure, oui,
Et que n'y faut-il rattraper avant
Que l'on n'y sente un peu d'éternité...

. . . . . .

. . . . . .

Tout ange est terrible. Malheur à moi, pourtant
Je vous invoque, oiseaux presque mortels de l'âme...
Précoces perfections, créature choyées,
Hautes crêtes, arêtes aurorales
De toute création — divin pollen,
Joints de lumière, couloirs, escaliers, trônes,
Aires d'essence, boucliers de bonheur, tumultes
D'extase orageuse, et, soudain, isolés,
Miroirs dont la beauté retourne, s'épanchant
Dans le visage qui s'y réfléchit.
Car sentir est pour nous, hélas, s'évanouir ;
Nous exhalons notre être ; et d'une flamme à l'autre
Notre odeur s'affaiblit...

*
* *

Après avoir connu en Allemagne une période d'éclipse, Rilke est en train de reprendre sa place, surtout auprès de cette partie de la jeunesse allemande qui est restée sensible au rayonnement d'une spiritualité intense. Le chancelier Hitler n'a-t-il pas — geste significatif ! — fait récemment, à l'exposition de l'Art allemand, à Munich, l'acquisition, pour son compte personnel, du buste du poète par celle qui fut son épouse, madame Clara Rilke-Westhof ?

Ce « poète allemand », de nationalité tchécoslovaque, que le Führer annexe ainsi, tout au moins d'esprit, avait cependant de la vie et de l'art des conceptions fort éloignées des canons de la littérature officielle du troisième Reich. A l'instar de Nietzsche, il eût pu dire qu' « être bien Allemand c'est se dégermaniser ». Sur les routes nombreuses qu'il a parcourues, de Rome à Paris, de Prague à Moscou, de Venise à Tolède ou à Copenhague, Rilke était peu à peu devenu, a écrit Paul Valéry, « un citoyen de l'Europe intellectuelle » et il possédait « le pouvoir de saisir tout ce que l'Europe a

produit de plus beau ». L'Europe, en échange, s'était emparée de son œuvre. Traduit en une dizaine de langues, Rilke — qu'Ellen Key avait déjà introduit de son vivant dans les pays scandinaves, — compte des amis en France, des fervents en Hollande, des fidèles en Angleterre, et son œuvre a été commentée par l'Espagnol Antonio Marichalar, par les Suisses Édouard Korrodi et J.R. de Salis, par le Danois Rimestad, par le Polonais Witold de Hulewicz...

Insistant sur tel ou tel aspect de cette œuvre, on a dit de Rilke qu'il était le poète de la mort, le poète de l'angoisse, le poète de la solitude et de la vie intérieure, le poète du clair-obscur, le poète des choses, le poète des anges et de la vie de l'âme... Il y a sans doute une part de vérité dans toutes ces formules, mais chacune d'elles procède d'un choix restrictif et traduit une préférence où entre peut-être quelque arbitraire.

La raison pour laquelle, croyons-nous, on éprouve tant de peine à enfermer cet écrivain dans une définition assez large, c'est d'abord ce besoin de métamorphose et de fuite hors de lui-même auquel il n'a cessé d'obéir jusqu'à la fin de sa vie ; c'est ensuite qu'il faut dissocier dans Rilke l'écrivain et le destin.

Son œuvre est à la fois celle d'un magicien, d'un pur poète, et le témoignage le plus étonnant d'une vie, la leçon d'une expérience humaine. De même que *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* sont une confession et un roman lyrique, une étude de psychologie et un traité de vie intérieure, de même l'œuvre entière de Rilke se situe et veut être comprise sur plusieurs plans. Rilke, qui était artiste jusqu'au bout des ongles, se sentait en même temps porteur d'une sorte de message. S'il ne l'a exprimé que par métaphores et paraboles, en vrai poète, il n'empêche que cette leçon vitale était en lui. Peut-être a-t-elle contribué encore plus que son art à l'étrange fascination qu'il a exercée sur tant de lecteurs. « Si l'on lit avec soin *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, a écrit Edmond Jaloux, ce qui frappe le plus c'est que le raffinement de la forme ne dissimule à aucun moment les grandes réalités de la vie... Il a semblé justement à beaucoup de lecteurs des *Cahiers* que ce caractère mystérieux et pathétique de la vie,

qui échappe de plus en plus à notre littérature, faisait le fond même de la méditation de Rainer Maria Rilke. »

Sur cette méditation qui forme comme le support continu de son œuvre de poète, nous possédons aujourd'hui un document inestimable : les huit volumes de la correspondance de Rilke, que sa fille et son gendre, M. Carl Sieber, ont en grande partie réunie aux archives de Weimar et dont l'essentiel a été publié au cours de ces dernières années [1].

Rilke a été dès sa jeunesse un correspondant infatigable. Comme Marcel Proust, il écrivait des lettres longues, minutieuses, pleines de nuances et de subtils repentirs. Durant les longs mois de solitude qu'il s'imposait pour se concentrer mieux sur une œuvre entreprise, l'écrit épistolaire était le seul lien qu'il gardât avec l'humanité, et il s'est confié parfois, à Clara Rilke ou à des amies comme Lou Andreas-Salomé et Madame Wunderly-Volkart, avec une sincérité et un abandon émouvants. Mais les lettres n'étaient pas seulement pour lui ce trop-plein d'une vie intellectuelle et sentimentale que tous les artistes projettent volontiers en des confidences écrites, principalement durant les périodes de fécondité et de fièvre créatrice. A mesure que le rententissement de son œuvre s'était élargi, Rilke avait reçu lui-même de lecteurs inconnus des confidences, des appels auxquels il se sentait obligé de répondre. L'accent intime du *Rodin* ou des *Cahiers*, la gravité des problèmes humains qu'il avait soulevés dans ces ouvrages, appelaient ces interrogations qui le touchaient plus que les éloges ou le blâme des critiques, parce qu'il y voyait un témoignage de l'efficacité essentielle de son œuvre. Il répondait à ces inconnus en des lettres qui atteignaient parfois jusqu'à huit ou douze pages, et entretenait des correspondances prolongées avec des hommes qu'il ne devait jamais rencontrer, bien que ce fût devenu pour lui, pendant les dernières années de sa vie surtout, une tâche presque au-dessus de ses forces. « Que de lettres ! se plaint-il un jour à Baladine Klossovska. Il y a tant de personnes qui attendent de moi, je ne sais pas trop quoi, des secours, des conseils, de moi qui me trouve

1. Il faut regretter qu'une infime partie seulement de cette correspondance ait été traduite en français, en un choix très incomplet qui ne s'étend que sur les années 1900 à 1911.

tellement *ratlos* devant les urgences les plus autoritaires de la vie ! Et quoique je sache bien qu'ils se trompent, qu'ils s'abusent, — je me sens pourtant (et je ne crois pas que ce soit par vanité) tenté de leur communiquer quelques-unes de mes expériences, quelques fruits de mes solitudes prolongées. Et des femmes et des jeunes filles terriblement abandonnées au sein même de leurs familles, ... et des jeunes mariées effrayées de ce qui leur est arrivé,... et puis tous ces jeunes gens ouvriers, la plupart révolutionnaires, qui, désorientés, sortent des prisons d'État et qui se fourvoient dans la « littérature » en composant des poésies d'ivrogne méchant... Que leur dire ? Comment soulever leur cœur désespéré ? Comment modeler leur volonté difforme qui sous la forme des événements, a pris un caractère d'emprunt tout provisoire et que, maintenant, ils portent en eux comme une force étrangère dont ils connaissent à peine l'emploi ? Les expériences de Malte m'obligent parfois à répondre à ces cris d'inconnus ; il l'aurait fait, lui, si jamais quelque voix l'eût atteint, et il m'a laissé comme un héritage d'action que je ne saurais pas détourner d'une destination charitable. »

Cet « héritage d'action » charitable, Rilke s'est efforcé jusqu'au bout de le mener de pair avec son œuvre de poète, qui était pour lui une prise de conscience, une conquête quotidienne de la vie, — de sa vie à lui, — autant et plus qu'une création dans l'ordre esthétique.

Un pathétique exemple de maturation par la solitude et par la contemplation lucide des problèmes les plus hauts de la vie, c'est là ce qu'est Rilke, en même temps qu'un artiste qui s'est exprimé dans un effort continuel pour faire passer sur le plan poétique le fruit de cette recherche intérieure. Ces deux images de Rilke ne peuvent se séparer ; gardons-nous également de les laisser obscurcir ou recouvrir l'une par l'autre.

On a parfois reproché à Rilke d'exalter la fuite devant la vie et de céder à un goût maladif pour les puissances du néant. Mais n'est-ce pas méconnaitre le sens véritable qu'il donne à l'idée de mort ?

Seigneur, donne à chacun sa propre mort,
Qui soit vraiment issue de cette vie
Où il trouva l'amour, un sens et sa détresse,

implore le poète dans le *Livre d'Heures*, et il poursuit :

> Car nous ne sommes que la feuille et que l'écorce.
> La grande mort que chacun porte en soi,
> Elle est le fruit autour duquel tout change...

Vie et mort ne sont que l'envers et l'endroit d'une même réalité. En ne les séparant pas, en conservant au cœur de celle-ci une conscience aiguë de celle-là, en invitant l'Ange à s'asseoir à sa table et à « soulever à la lèvre pure un simple verre de tous les jours », Rilke cherche non pas à troubler, mais à élargir la conscience que nous prenons de notre destin d'hommes.

> Devance tous les adieux, comme s'ils étaient
> Derrière toi...

écrit-il dans les *Sonnets à Orphée*,

> Car parmi les hivers il en est un si long
> Qu'en hivernant ton cœur aura surmonté tout.

Mais pour avoir élevé sa lyre au milieu des ombres et pour avoir goûté au pavot des morts, le poète ne se refuse pas aux joies de la vie. Il veut vivre « avec une conscience purement terrestre, profondément terrestre, bienheureusement terrestre ». Ceci suppose précisément que la mort soit elle-même intégrée dans notre vie, dont elle fait en réalité déjà partie. « Il s'agit d'introduire les choses ici vues et touchées dans le cercle plus vaste, dans le plus vaste de tous. Non pas dans un au-delà dont l'ombre obscurcit la terre, mais dans un tout, dans *le Tout*. La nature, les choses de notre intimité et celles qui nous servent sont provisoires et caduques : mais elles sont, aussi longtemps que nous sommes ici, notre possession et notre amitié ... Il s'agit donc, non pas de noircir et de rabaisser tout ce qui est d'ici, mais précisément, à cause de son caractère provisoire, *qui est aussi le nôtre*, de saisir ces phénomènes et ces choses avec la compréhension la plus intime et de les tranformer. » Transformation, exaltation, qui est justement la tâche assignée au poète et qui soustraira finalement le monde à l'empire de la mort en le sauvant dans l'invisible, en le recréant par le pouvoir du verbe.

MAURICE BETZ

DANS LA MAISON DE LA REINE HORTENSE

(MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME CORNU)

Les amateurs de curiosités historiques ont longtemps recherché les mémoires d'une conseillère de Napoléon III, bien connue déjà des lecteurs de la *Revue de Paris* [1], madame Hortense Cornu. Découragés, les chercheurs avaient fini par nier leur existence. J'ai eu cette année la bonne fortune de les retrouver.

Des mémoires? C'est trop dire. Ce sont plutôt de courts fragments du gros volume qu'elle avait l'intention d'écrire. Il est bien dommage qu'elle n'ait pas eu le loisir de les continuer. La vieille dame aurait pu nous confier tant de secrets sur l'empereur, dont elle fut, à deux reprises, la collaboratrice et la fidèle conseillère, ou sur les Hohenzollern des branches Sigmaringen et Eschingen dont elle était l'amie, tant d'informations nouvelles sur la littérature, l'art et la politique au milieu du siècle dernier !

Les pages qui suivent ne concernent que sa première enfance. Ce sont des souvenirs de ce qu'elle a entendu dire par sa mère, madame Lacroix, femme de chambre de la reine Hortense — simples notes, parfois incorrectes, mais pleines de vie. Elles nous présentent par la coulisse la cour de la reine de Hollande, épouse malheureuse du plus malheureux des frères de Napoléon, et nous donne de piquantes informations sur le caractère de Napoléon III lorsqu'il était un tout petit garçon. La « fibre populaire » de la républicaine et voltairienne madame Cornu l'entraîne à des jugements sommaires et généralement peu bienveillants. Il est probable que ces fragments ont été écrits au début du Second Empire, lorsque la « rouge Hortense », qui ne voulait pas pardonner à son parrain le coup d'État du 2 décembre, mettait au service des ennemis du nouveau régime une inépuisable provision de médisances. Rien de bien méchant cependant. La franchise gouailleuse, le goût de la caricature, dissimulant une réelle amertume tempérée par une tendresse parfois visible sous le masque, voilà ce qui caractérise l'esprit de la fidèle amie d'enfance de Louis-Napoléon. Je crois que l'historien qui ne dédaigne pas les études psychologiques peut tirer profit de ces fragments.

MARCEL EMERIT

1. *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1937. On trouvera les détails sur l'œuvre de cette Egerie et les références dans Marcel Emerit : « Madame Cornu et Napoléon III », Éditions des Presses modernes, Paris 1937 et dans les Lettres de Napoléon III à son amie publiées depuis.

Me voici à l'œuvre Je vais, selon vos désirs, vous écrire ce qui est resté des hommes et des choses que j'ai vus. Force me sera aussi de vous parler de moi, peut-être un peu beaucoup. C'est vous qui l'aurez voulu ; ainsi acceptez d'abord l'incommodo, comme disent les Italiens. D'ailleurs comment faire autrement? Il faut bien dire ce qu'on est né pour justifier les jugements qu'on porte. Un chacun est, pour ainsi dire, quant à son appréciation, la scène sur laquelle se jouent les événements contemporains. Force est donc de dire comment cette scène est disposée, si elle est à décoration tragique, comique ou à changements. Selon ma conformation je jugerai les choses, malgré toute l'impartialité que la réflexion, la méditation et le sentiment de la justice ont pu m'inspirer.

Au reste, soyez tranquille : passé mon enfance et ma jeunesse, je ne parlerai plus de ma propre personne. L'enfance et la jeunesse ont de la poésie chez tous et pour tous. Passez-moi le plaisir de m'y arrêter. J'ouvre donc le livre de ma vie à la première page. Cela m'attendrit au fond de l'âme de le relire. Tant d'êtres, de choses, de sentiments se sont éteints depuis qu'il est commencé ! Il est si plein d'inscriptions funéraires ! Triste condition de l'existence humaine : derrière vous des tombes ; devant vous l'obscurité !

Je suis née dans la nuit du 7 au 8 avril 1809, en plein Empire, à minuit, heure des esprits. C'est peut-être ce qui m'a rendue toute ma vie, et encore aujourd'hui, assez poltronne à l'endroit des fantômes. Je vins au monde dans un petit appartement que mes parents occupaient dans le palais de la reine Hortense. Mes parents étaient attachés à la reine : mon père comme valet de chambre, ma mère comme femme de chambre. Ils étaient donc *gens de service* ; la qualité du maître ne rehaussait guère le métier, quoi qu'on dise. Ils *servaient*, c'est-à-dire qu'ils étaient *aux ordres* et *aux caprices* d'un *maître*. Cette circonstance n'a pas peu contribué à m'enseigner la simplicité et la commisération dans le commandement, et m'a fait être peut-être trop indulgente avec les petits.

Mon père était Basque, fils d'un tisserand d'Asparren. Un monsieur de Goisson, gentilhomme de la chambre de Louis XVI et de Louis XVIII, qui avait épousé la nièce de Beaujon,

le financier, voyageant dans le pays basque, avait remarqué mon père à cause de sa charmante figure et l'avait pris à son service : il avait dix ans. Cela ne l'empêchait pas de se croire noble, soit parce que, au XIIe siècle, je crois, tous les Basques avaient été anoblis par un roi de Navarre, soit qu'il s'appuyât sur un titre de maître ancien et de dame d'Erriberry que son grand-père et sa grand'mère portaient dans leurs actes de décès que nous avons ; je ne sais, et cela n'a pas d'autre importance que d'avoir donné à mon père, si elle n'était pas plutôt native, une grande fierté, une dignité de caractère qui cependant quelquefois se changeaient en une passivité singulière.

(... L'année dernière, dans un voyage qu'il fit à Asparren, mon frère apprit par un vieux cousin que notre famille était une des plus nobles du pays ; qu'il y a six cents ans, elle était venue s'établir à Asparren sortant du pays de Béarn, mais qu'elle était peu à peu tombée dans l'obscurité et la pauvreté. Le cousin prétend que les preuves et actes existent ; je le veux bien et me réjouis que mon vieux sang noble ait été corrigé par le sang frais et populaire de ma mère, et *vice versa* s'il y a lieu)...

Dans certains moments, il était impossible de lui commander ; il se révoltait, se disait autant et plus que ses maîtres ou supérieurs ; dans d'autres il obéissait tacitement, aveuglément. C'était une nature rêveuse, poétique, active et gaie. Il n'avait reçu aucune espèce d'éducation ; à peine s'il écrivait, et bien entendu sans orthographe. Il lisait peu, lisant lentement, mais il eût toujours lu s'il avait pu. L'histoire, la poésie, l'art, l'aspect de la nature le transportaient. Quand j'étais enfant, il me disait, avec son accent méridional : « Ma petite fille, tu apprendras tout, toi, et tu me raconteras tout. Tu me raconteras Alexandre, César, Corneille et Racine. Tout cela est si beau ! » Il adorait la musique et la peinture, et ne s'y connaissait guère. Mais il courait les spectacles, les concerts, les galeries, les ventes, pour entendre, pour voir et pour acheter. Il collectionnait ce qu'il pouvait. Il parlait peu, mais ce qu'il disait était marqué au coin de la poésie et de l'esprit naturel. Quand il était à son aise, on y retrouvait la rêverie et la gaîté de son caractère. Comme il avait

très bonne façon, l'air très distingué, vivant et plein de grâce de sa race basque, il séduisait tout le monde. Aussi a-t-il été très remarqué par les femmes, et même les belles et grandes dames.

Étant chez M. de Goisson, il avait épousé une Allemande, bonne des enfants, beaucoup plus âgée que lui, mais très belle. Ils avaient fait triste ménage et mangé tout leur argent à la loterie, dont mon père, vrai méridional, était fou. Cette première femme mourut sans enfant.

Mon père m'a souvent raconté que, pendant la Terreur, on vint à Bordeaux, dans l'hôtel de M. de Goisson pour arrêter celui-ci comme suspect. Mon père, furieux, saisit un bâton et se rua sur les agents. Ce fut lui qu'on emmena. Jeté en prison, il y resta peu et fut condamné à mort ; il marcha à l'échafaud. Comme il attendait son tour, il se sentit empoigné par une main vigoureuse, et une voix lui cria : « Qu'est-ce que tu fais-là, animal? Veux-tu bien me f... le camp ! » C'était un garçon boucher qui autrefois apportait la viande dans la maison Goisson et que la nature gracieuse et bienveillante de mon père lui avait attaché. Il était devenu un pur sans-culotte, et, comme tel, commissaire ou délégué quelconque de la commune. Il réclama mon père séance tenante comme son ami, un excellent patriote, s'engagea à faire revenir le tribunal sur son compte. Tout cela dit et convenu, il prit mon père par dessous le bras et l'emmena. Dès qu'ils furent hors de vue : « Filez vite ! lui dit-il. Quittez à l'instant la ville. N'y revenez plus. Et vive la République ! »

— Avais-tu bien peur? demandai-je à mon père quand il me raconta cette histoire.

J'avais alors une dizaine d'années. Nous nous promenions dans l'allée en charmille du couvent d'Augsbourg.

— Non, je n'avais *plus* peur. Je n'ai plus revu mon homme ; j'ai quitté de suite Bordeaux. Sans lui je ne serais pas ton père, et je serais peut-être resté royaliste ; mais lui et l'échafaud m'ont fait républicain.

Singulière circonstance de conversion !

Cette histoire m'impressionna vivement. Il me sembla que moi aussi je monterais sur l'échafaud, mais que j'y resterais. Ma mère, qui était passablement singulière dans son sys-

tème d'éducation, me répétait alors souvent à propos de mes fautes d'enfant que je ferais des crimes et que je mourrais guillotinée ; je restais donc persuadée que je périrais ainsi misérablement.

Par bonheur bientôt l'idée me vint de me faire sainte, puis de me suicider pour échapper, pensai-je, à l'injustice et à la perversité humaine. Ces nouvelles idées effacèrent l'image de l'échafaud ; cependant elle m'est souvent revenue.

Je retourne à mon père. Je ne sais ce qu'il devint pendant et après la Révolution. Je crois qu'amant du plaisir comme il l'était, passionné en toutes choses, ayant quelque argent par sa femme qui était morte, il a dû vivre dans le désordre. Je n'ai jamais rien su de cette époque de sa vie. En 1807, il entra par l'entremise de M. de Goisson au service du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, en qualité de valet de chambre Il alla à Cassel, mais n'y resta pas longtemps. Un jour qu'il était dans une salle d'attente à jouer aux cartes avec ses camarades, le grand maréchal du palais vint à passer et les apostropha brutalement, les traitant de fainéants, de valets (c'était un grand seigneur allemand).

— Valet toi-même, lui dit mon père, en se levant furieux, et, de plus, allemand !

— Qu'on empoigne ce misérable ! cria le seigneur tudesque.

— Non, dégaine, lui cria mon père en dégainant lui-même son épée ; nous allons voir si les hommes ne se valent pas !

Le seigneur, effrayé, prit la fuite, et, traversant les salons, éperdu, arriva jusqu'au cabinet du roi, toujours poursuivi par mon père l'épée au poing. Le roi, effrayé à son tour, sauta derrière son bureau. Mais les aides de camp étaient accourus. On saisit mon père.

— Vous avez osé lever votre épée sur le maréchal ! lui dit le roi.

— Je l'aurais levée sur vous, si vous m'aviez insulté. Je me fiche autant de votre couronne que de votre maréchal !

Mon père fut mis en prison, au cachot. Il y resta, fort mal traité, jusqu'à ce que M. de Goisson l'ayant fait savoir, je ne sais comment, à l'empereur, celui-ci le fit réclamer comme Français, et exprima son mécontentement de ce qu'en pays étranger on se fût permis de mettre *un de ses sujets* au

cachot. Cela valait bien l'inviolabilité du citoyen romain. Mon père rentra en France, et l'affaire n'eut pas de suite.

L'année suivante, il épousa ma mère, qui le fit entrer chez la reine Hortense. Je tiens cette histoire de mon père d'abord, de ma mère ensuite, et de M. de Goisson qui me la raconta telle quelle à Rome, en 1833, où il vient de mourir. « C'était un homme terrible », disait toujours ma mère en parlant de son mari. Pas si terrible pourtant, car elle était dame et maîtresse, et, à part les nombreuses infidélités de mon père, sur lesquelles elle avait le bon esprit de fermer les yeux, elle avait toujours raison, et ils faisaient fort bon ménage en vérité.

Ma mère était la fille de très petits bourgeois du faubourg Saint-Antoine, établis pâtissiers près la Place Royale. Son père était picard, sa mère parisienne de père et mère normands, gens de campagne et marchands de légumes du nom de Perrier. Monsieur et madame Savreux, père et mère de ma mère, avaient fait fortune grâce aux petits gâteaux. A la Révolution, ils avaient un revenu : 6.000 livres de rentes. C'étaient de gros bonnets. Tout cela disparut, tant par l'inconduite de mon grand-père que par le fait de la Révolution, des assignats et de la famine. Ma mère, qui avait cinq ans à la prise de la Bastille, et qui, de là sans doute, avait pris tout à la fois une terreur profonde et un amour de gamin des révolutions, ma mère eut une enfance de misères, de privations, de scènes d'ivrognerie du côté de son père, de désespoir du côté de sa mère qui, prétendait-elle, lui donna cette énergie ou plutôt cette âpreté au travail que je n'ai vue à personne comme à elle. Elle ne fut pas *élevée* ; elle apprit à lire et à écrire à l'école de la commune, puis entra en apprentissage. Ce fut là toute son éducation. Et cependant c'était la femme dont l'ignorance se cachait le mieux sous un esprit très remarquable A l'entendre parler, on n'eût certainement pas deviné qu'elle n'avait rien appris, ou plutôt qu'on ne lui avait rien enseigné. Sa conversation était vive, pleine de verve et de réparties, souvent cinglante comme un martinet. La distinction, une manière hautaine s'y mêlaient à des tours et des dits populaires, je dirai même à une familiarité, à une trivialité vraiment rabelaisienne qui lui donnaient un imprévu, une ori-

ginalité particulière. Je ne crois pas trop affirmer en disant que le style de ma mère sentait sa Sévigné, surtout quand elle se laissait aller à l'enjouement de son esprit et qu'elle ne sonnait pas la trompette guerrière comme c'était l'habitude du temps impérial. Elle m'avait écrit une grande quantité de lettres charmantes pendant mes années de pension, mais, lorsque je revins définitivement auprès d'elle, elle en exigea la remise et les brûla, parce qu'il devait y avoir des fautes d'orthographe et que *je ne devais pas avoir sous les yeux que j'en savais plus long qu'elle*, disait-elle. A cette époque, j'étais d'une stoïcité d'obéissance qui ne me permit pas la moindre opposition, malgré que je tinsse beaucoup à ces lettres.

Ma mère souffrait beaucoup de son manque d'éducation et de sa position subalterne. Elle avait beaucoup de moyens d'esprit, comme je l'ai dit, et beaucoup d'orgueil. Je laisse à penser qu'elle dut souffrir à remplir dans la vie un rôle de servante. Aussi, il faut bien le dire, avait-elle le caractère le plus altier, le plus violent, le plus dominateur que j'aie rencontré. Pleine de cœur, d'élan, de grâce, serviable comme personne, et comme personne ayant obligé, secouru, consolé un nombre considérable de malheureux, elle ne se faisait pas aimer. Je puis même dire qu'elle n'a rencontré que des ingrats et des ennemis, et, sans la crainte que son esprit et la décision de son caractère inspiraient, elle n'eût jamais pu se tenir sur l'eau de la Cour. Moi-même qui, dans ma jeunesse, l'aimais passionnément au-dessus de tout, n'ai-je pas eu toute ma vie une grosse peur d'elle? Toujours est-il que ma mère était une femme peu ordinaire, un composé de grandes qualités et de grands défauts qui laissait trace. Elle était grande, bien bâtie, forte, d'une tournure décidée. Sa figure n'était pas belle ni fine, ses traits n'étaient pas réguliers, mais plutôt tourmentés. C'était de la vraie race populaire. Ses yeux noirs, ses cheveux noirs plantés bas et ses sourcils noirs qui se rejoignaient, un teint très coloré lui donnaient l'air dur, que tempérait cependant une bouche fine et qui avait le sourire gracieux. On disait d'elle que c'était une belle femme, mais peu jolie.

Ma grand'mère, je ne sais comment, avait fini après la Terreur par obtenir une place de concierge de l'Orangerie

des Tuileries. C'est là qu'elle connut Louis Bonaparte, alors officier. Elle lui rendit quelques services dans une maladie qu'il fit. Le jeune homme lui promit de penser à elle, et il tint parole. Quand il eut épousé Hortense de Beauharnais, et que son frère l'eut fait prince, il se souvint de ma grand'mère et lui envoya demander sa fille aînée pour être attachée comme couturière à sa femme. Ma mère entra donc au service de la princesse Louis aux appointements de 400 francs. Elle était sous les ordres de la femme de chambre et ne voyait pas l'altesse impériale, l'étiquette ne permettant pas à cet illustre sang sorti de la Révolution d'être approché de si près par une pauvre fille du peuple. Après quelques jours, ma mère put apercevoir le prince Napoléon, alors second fils de la princesse, qui était né le 11 octobre de cette même année 1804. Ce fut une faveur inouïe qu'elle dut au consentement de la première femme de chambre. « Comediante, comediante », disait le pape Pie VII en parlant de Napoléon, et qu'il avait raison! A quelles parades de tréteaux la vanité ne faisait-elle pas descendre le général corse, et qu'il était grandement, souverainement petit avec son infatuation, son étiquette de parvenu qu'il a léguées tout entières à son impériale famille!

Ce fut le jour du couronnement, 4 décembre 1804, que ma mère vit pour la première fois l'Altesse impériale. Il s'agissait de coudre des diamants à la toque du prince, car, au couronnement, ils étaient tous déguisés en princes ou troubadours de théâtre espagnol.

« La princesse m'adressa un simple sourire mélancolique et doux. Elle avait alors vingt ans. Sa taille était d'une élégance remarquable, sa fraîcheur éblouissante et sa physionomie remplie d'expression ; il y avait quelque chose de douloureux dans toute sa personne. » Voilà ce que ma mère me dictait un jour à propos de cette première entrevue, alors que la reine Hortense à Arenenberg, en 1825, lui avait mis en tête d'écrire ses mémoires, qui n'étaient qu'une enfilée de dithyrambes, d'anecdotes louangeuses et niaises sur la susdite reine[1]. Ma mère avait pour sa princesse une passion déraisonnable, car elle connaissait à merveille tous ses défauts, et surtout son ingratitude et la fausseté de son caractère. Cepen-

1. Ces mémoires sont pctuellement en ma possession. — M. E.

dant elle l'aimait à toute épreuve, et à un moment donné elle était capable de sacrifier intérêt et réputation pour elle, et tout cela *gratis pro deo*, car après avoir servi trente ans cette reine qui a fini riche particulière, ma mère est morte dans la gêne et a laissé 26 000 francs de capital à ses enfants.

Ma mère, jeune, vive, alerte, dévouée, gagna bientôt la faveur princière. Son Altesse voulut l'avoir toujours auprès d'elle. Elle fut donc de tous les événements et connut de haut en bas et de bas en haut le monde impérial. Elle savait tout ce qu'avaient dit et fait l'empereur, l'impératrice, les princes et les princesses, *la haute et basse volaille*, pour me servir d'une expression des princes allemands qui me parlaient un jour de leur service d'honneur et de corps...

Fragment d'un chapitre où madame Cornu voulait vraisemblablement parler du mystère qui entoure la naissance du futur Napoléon III.

... Lors de l'échauffourée de Boulogne, quand Louis-Napoléon fut enfermé à la Conciergerie, dans la chambre de Fieschi, le roi Louis fulmina contre ce qu'il appela un outrage dans une lettre adressée au roi Louis-Philippe et rendue publique. Mais pendant la captivité du prince, il le laissa dans l'abandon le plus complet, ne l'aida en rien, quoiqu'il connût la pénurie extrême du prisonnier. Il est vrai que peu avant Boulogne il lui avait abandonné le produit d'une créance qu'il avait recouvrée sur la Hollande et qui montait à plusieurs centaines de mille francs. Mais tout cela avait servi à inventer la pièce de l'échauffourée de Boulogne. Une partie en bank-notes cousue dans l'habit que portait Louis-Napoléon quand il fut repêché se noyant, disparut emportée par l'eau ou par un amateur. Bref, les quatre ou cinq cent mille francs firent complètement naufrage.

Quand, à Ham, je demandais au prince où il en était avec son père, il me répondait ordinairement et mélancoliquement « bien mal ; il ne répond même pas à mes lettres ». Une seule fois il lui fit écrire une lettre très très affectueuse. Le prisonnier en fut si content qu'il me l'écrivit en hâte comme s'il lui était tombé un rayon du ciel, puis le roi rentra dans son silence. Un jour cependant il écrivit à Louis-Philippe pour

obtenir la mise en liberté de son fils. Le roi refusa. Le prince s'échappa pour aller fermer les yeux de son vieux père.

La mauvaise volonté de son père refusa de demander au grand-duc de Toscane la permission pour ce fils de venir à Florence. A toutes les supplications de son frère Jérôme et de son neveu Napoléon, il répondait invariablement : « Il est libre ; c'est tout ce qu'il lui faut ; je n'ai pas besoin de le voir. » C'est Napoléon qui m'a raconté cette paternelle réponse. Le prince en prit son parti. Le roi Louis mourut en juillet 1846 instituant « *le dernier fils qui me reste* », comme dit le testament, son légataire universel. Le prince respira. Il avait une horrible frayeur du désaveu en paternité.

Je reviens à la naissance du prince. Le père ayant déclaré son fils bâtard, toute la famille Bonaparte le considéra avec joie comme tel et ne se gênait pas pour le dire et le crier. Cette tache flétrissante servait à souhait la haine des Bonaparte contre les Beauharnais. Les trois Augustes, les trois sœurs Élisa, Pauline et Caroline haïssaient en vraies mégères corses Joséphine et Hortense, l'une au-dessus d'elles, l'autre leur égale, sinon un peu plus.

D'après le sénatus-consulte, le petit Louis était le dernier rejeton impérial appelé à succéder au trône, la succession n'étant établie que pour les enfants de Napoléon, de Joseph et de Louis. Joseph n'avait que deux filles et une femme blessée. Lucien, l'ambitieux déguisé en républicain, était exclu, tout aussi bien que Jérôme qui, à l'époque de l'établissement de la race, folâtrait, désobéissant, en Amérique, et y épousait mademoiselle Paterson. Donc frères et sœurs jalousaient et détestaient de tout cœur et de tout corps, à la corse, la pauvre Hortense et sa descendance légitime ou non. De la famille Bonaparte, la croyance à la bâtardise de Louis-Napoléon s'est propagée à peu près partout, excepté dans le peuple, qui la traite de manœuvre d'aristocrates.

Voici ce que je sais sur cette naissance controversée : après la mort de son fils aîné, arrivée en Hollande en 1806, la reine quitta son royaume et son époux, qu'elle n'aimait pas plus l'un que l'autre, et, de retour en France, elle déclara ne plus vouloir se rapprocher du roi. Mais l'empereur, et surtout l'impératrice, sur la tête de laquelle le divorce était suspendu

comme un toit lézardé, firent comprendre à la reine qu'il fallait des héritiers à la dynastie impériale. A force d'ordres, de supplications, de larmes, l'impératrice détermina la reine à revoir le roi[1]...

. . . . . .

... La famille de ma nourrice se composait alors d'une fille aînée, qui vient de mourir riche, et de ma sœur de lait Anna que j'aimais tendrement tout en la battant quand je croyais que maman nourrice l'aimait mieux que moi. Elle mourut enfant, de la poitrine. C'était un ange de beauté et de douceur. Souvent, je la vois me regarder, vêtue de sa petite robe bleue couleur de ciel.

Mon père nourricier, qui vit encore, était le plus brave homme du monde, trop brave homme selon ma nourrice, qui était intéressée, rapace comme une paysanne. Il buvait assez souvent, et alors il faisait des folies pour moi et m'achetait des joujoux à mécanique qui coûtaient des quinze francs. Bref, les Sagot étaient de dignes gens, aimés et estimés des voisins. Ils vivent retirés à Brunoy, mangeant une petite rente que *maman* a amassée et dérobée aux libations et au grand cœur de son mari. Ma mère avait fait avoir à papa Sagot la pratique de la reine Hortense. Depuis ma naissance il était devenu jardinier du palais de la rue Cerutti, ce qui lui faisait un petit revenu fixe ; de plus il fournissait de fleurs deux petites jardinières en acajou ornées d'aigles dorés bien maigres qui étaient dans le boudoir de Sa Majesté, luxe poétique inouï alors, et enfin, il apportait tous les matins le bouquet de

1. Le manuscrit qui est en ma possession présente ici une grosse lacune. Je ne sais si le passage a été rédigé.

Remarquons qu'il existe dans le récit de madame Cornu une contradiction. A deux reprises elle affirme que Napoléon III est un vrai fils de Louis ; mais son opinion n'est fondée que sur le souvenir de conversations entendues pendant son enfance. Or, plus haut, elle nous dit que l'ex-roi de Hollande, après l'évasion de Louis-Napoléon, refusa de voir le prince. S'il avait été son vrai père (et personne ne contestera qu'il était mieux informé que quiconque en la matière) il n'aurait pas hésité à appeler à son chevet d'agonisant le dernier fils qui lui restait.

La question de la naissance de Napoléon III a fait couler beaucoup d'encre. Le problème est analysé d'une façon très complète et avec beaucoup de pénétration par P. de Lacretelle dans la *Revue de Paris*, du 1er juillet 1934. Cependant il est loin d'être résolu, et il ne le sera jamais complètement. La seule source sûre se trouve dans les lettres du préfet de Pau, Boniface de Castellane, et personne ne s'est aperçu encore que leur texte est assez différent dans les deux publications qui en ont été faites. Je me propose de reprendre prochainement l'étude avec l'aide de documents nouveaux. — M. E.

violettes de Parme que la reine portait à sa ceinture, auquel elle a fait jouer un rôle principal dans sa vie ; car un jour qu'on lui demandait en exil ce qu'elle avait regretté de ses grandeurs : « *Mon bouquet de violettes* », répondit-elle. Quel joli motif de romance ! C'est que la vie pour elle était une romance. Son fils a cherché à faire de la sienne un romancero.

Mes parents nourriciers n'avaient pas à se plaindre de m'avoir prise. Mais ce n'était pas une raison, par l'humanité qui court, de me bien soigner. Ils sont en si petit nombre, les reconnaissants. Aussi ai-je pour maxime qu'il faut obliger les gens comme on oblige les bêtes et ne rien demander en retour ni aux uns ni aux autres. En obligeant les souffrants on se soulage du poids douloureux de savoir qu'il y a des êtres que le chagrin, la maladie ou la faim torturent. Tout cela fait si mal ! Aussi, n'ai-je jamais compris qu'on ait fait au Christ un si immense mérite d'être mort pour racheter l'humanité. N'a-t-il pas dû être heureux comme un Dieu de cette croyance ? J'avais cette idée dans mes plus grands accès de dévotion quand j'étais enfant. Je me rappelle mon enfance comme un spectacle à deux décorations. La première représente une habitation tranquille sur le quai de Billy au bord de l'eau. C'était une espèce de petite villa dans le goût du siècle dernier, sans doute une ancienne petite maison ; tout auprès était et est encore la maison de Sophie Arnould avec un grand et beau cèdre deux ou trois fois frappé par la foudre. Derrière notre maison était un grand jardin plein de fleurs et de fruits, ce qui me semblait tout un, avec des arbres que je croyais gigantesques et sur lesquels j'avais des envies démesurées d'aller me percher et me balancer. La maison était séparée du quai par une cour plantée et une grille. A côté de la grille était un pavillon qui servait d'habitation et de loge de concierge à ma nourrice. On était là, en plein rustique. Une salle pavée, une grande cheminée à cuisine, une grosse table où mangeait la famille avec les garçons jardiniers que papa louait ou racolait, car il avait si bon cœur et si bon vin qu'il eût racolé pour les faire dîner tous les affamés de rencontre ; une vieille pendule à gros poids de fer, qui m'a inspiré de bien profondes réflexions. Ces poids noirs, lourds, froids, qui descendaient insensiblement, régulière-

ment, m'inspiraient un sentiment de terreur respectueuse. On m'avait dit qu'ils étaient forcés de descendre, *forcés, forcés* de descendre ! Quelquefois, je me jetais dessus, je les tirais, je les arrêtais. Alors j'étais fouettée. On les remontait et ils recommençaient à descendre. Il m'est resté de cette pendule une impression qui m'est souvent revenue à point. Quand dans la vie je me suis trouvée avec un *il faut* quelconque contre lequel je me cabrais, il me semblait revoir les poids de fer forcés de descendre. Alors je me résignais. Bien m'en prenait, car, à les arracher, je recevais sur les doigts.

Un autre meuble qui jouait un grand rôle dans la salle du rez-de-chaussée et dans mon existence c'était la huche au pain. On m'y mettait quand je n'étais pas sage, et j'en avais jusqu'au cou. Mais comme la bouche dépassait, c'était tout ce qu'il me fallait. Je continuais la querelle, et, à ce qu'il paraît, d'une drôle de façon, car elle (ma nourrice) et les assistants en riaient aux éclats, ce qui m'humiliait profondément. Alors, de fureur, je chantais toutes les chansons de mon corps, et j'en savais bon nombre.

Au premier étage du pavillon couchait la famille dans deux chambres bien propres, ornées de rideaux bien blancs et de gravures qui faisaient mon bonheur. Il y avait là l'histoire de Paul et Virginie, et, un grand turc avec un turban élevé que je trouvais la plus belle figure du monde. Mais Paul et Virginie dans l'orage, s'abritant sous la petite jupe relevée de Virginie, c'était cela qui me plaisait au cœur. Je les trouvais si heureux, se soutenant l'un l'autre, marchant pieds-nus, s'aimant, à ce que l'on me disait, de toute leur âme...

... C'est dans la chambre de ma nourrice que, dès l'âge de deux ans, je prenais des leçons et que je faisais endiabler mon pauvre maître avec sa pochette. Ma nourrice me gâtait affreusement, aussi j'étais si volontaire que je ne consentais à danser que quand elle et le maître avaient dansé devant moi. Un maître de danse à deux ans ! C'était bien là une des idées extravagantes de ma mère. Comme elle n'avait pas reçu d'éducation et qu'approchant le grand monde dans une position subalterne, elle se sentait écrasée de toute manière, elle voulait se venger en faisant de moi une petite merveille. Elle voulait, comme elle disait, que j'eusse plus d'esprit et de

talents que les reines et les princes qu'elle servait. Aussi me bourrait-elle, toute petite, la tête, au risque de la faire craquer.

(... Suivent trois pages sur la vie quotidienne et sur les bêtes)...

... Me voici loin de la pompe à feu de Chaillot où se passait une partie de mon enfance : je dis une partie, parce que je n'y habitais qu'à intervalles inégaux, principalement quand ma mère suivait la reine aux eaux ou en Hollande. Quand elle rentrait à Paris elle me reprenait avec elle. C'était alors la seconde décoration du spectacle de mon enfance.

C'était la cour, avec son éclat, son bruit, ses chevaux, ses voitures, son monde de serviteurs, ses belles dames, ses beaux officiers, tout cela paré, galonné, brodé, pailleté, et au-dessus la reine, ma marraine, que je voyais à certains jours toute d'or ou d'argent avec des étincelles sur la tête et autour du col. C'est là, l'image qui m'est restée de la vie du palais de la rue Cérutti. Cependant mes parents personnellement habitaient un petit entresol qui devait être, ainsi que leur vie intime, assez modeste, mais l'état de la vie royale est à peu près seul resté dans mon souvenir. Il a effacé les demi-teintes qui restent. Comme j'étais la filleule de la reine et une drôle d'enfant, ainsi que je l'ai toujours entendu dire, j'avais mes entrées à la toilette de ma marraine. A mon arrivée, je lui baisais la main. Elle me donnait une petite tape sur la joue en me demandant si j'étais bien sage, puis j'allais m'asseoir dans un coin et je regardais habiller la Majesté. A la toilette du soir, les princes venaient aussi ; alors nous jouions, d'abord bas, peu à peu plus haut, enfin à grand vacarme. Alors on nous renvoyait dans le boudoir d'à côté où nous nous en donnions à cœur joie de cris, de courses, de cavalcades, jusqu'au moment où la porte de la chambre s'ouvrait et la reine paraissait en toilette de Cour, manteau d'or ou d'argent, diadème au front, étincelante de pierreries. Les petits princes couraient se ranger à la porte de sortie et présentaient les armes avec un balai de cheminée où les pincettes, ce qui se trouvait là. Je me plaçais à côté du plus jeune qui était mon parrain [1], et

1. C'est celui qui devint Napoléon III.

je faisais une profonde révérence à la fée, ma marraine. Après le départ, ordinairement je suivais les princes dans leur appartement, et là nos jeux recommençaient de plus belle jusqu'à l'heure de se coucher. Alors on m'emportait chez ma mère, et je m'endormais, rêvant reine, princes, jeux et lumières.

C'était assurément une distinction particulière qu'on me permît à moi, fille d'une des femmes, de jouer ainsi avec les héritiers du trône, et ma mère, à défaut de moi, n'en était pas peu rengorgée, d'autant plus que sa fille était la seule des enfants de la maison qui eût cet honneur. Mais, outre que, quelque part que ma mère fût, elle savait faire sa trouée et prendre position, elle me dressait en conséquence et faisait de moi un pauvre petit saltimbanque d'esprit et de science. A quatre ans je savais lire et je récitais une douzaine de fables et de compliments...

(Suivent quelques pages sur les principes d'éducation de sa mère et sur les violentes fessées qu'elle lui infligeait.)

... J'allais presque tous les jours jouer avec les princes. L'aîné, Napoléon, avait cinq ans de plus que moi ; le second, Louis, mon parrain, avait un an de plus. C'étaient deux bons enfants. Napoléon de plus était fort beau. Il avait des traits d'une finesse et d'une régularité remarquables. Il était froid, peu spirituel, mais bon et avait de la générosité dans le caractère, non pas qu'il donnât beaucoup (je crois même qu'il est devenu avare), mais il aimait à protéger le faible et s'accommodait des torts des autres. Il était vrai et franc, ce qu'il ne tenait assurément pas des Beauharnais, la plus fausse et fourbe race qui se soit rencontrée, très volontaire et d'un grand entêtement comme les esprits médiocres. Enfin, il était fier de tournure et de manières et se sentait souverain. A l'époque dont j'ai souvenance, il était grand-duc de Berg. Il avait été roi de Hollande pendant quarante-huit heures, après l'abdication de son père en sa faveur, en attendant que l'empereur eût réuni la Hollande à la France. Je le savais fort bien, car quelquefois, dans nos jeux, pour me faire céder : « Veux-tu m'obéir ! J'ai été roi... » C'était concluant. Malgré cela quand nous jouions à la voiture, jeu qui consistait à placer sur une

grande table un fauteuil et deux chaises, une devant, l'autre derrière, ce qui figurait la caisse, le siège et le strapontin, il faisait de moi la reine. Lui, était le cocher et Louis le domestique. Le cocher est mort à la fleur de l'âge, en exil, avant la délivrance de l'Italie, le domestique est empereur, et la reine, une pauvre femme dont les cheveux sont blancs et la vie médiocre.

Louis, mon parrain, était un gracieux enfant, doux comme un mouton, aimant, caressant, généreux à donner ses vêtements, ce qui lui est arrivé devant moi, spirituel, plein de réparties, d'esprit délicat de petite fille, mais comprenant difficilement, et surtout paresseux d'intelligence à faire perdre patience, ce qui m'arrivait souvent avec lui.

Il n'avait pas l'ombre de fierté apparente, se jetait avec effusion dans les bras du premier venu, l'accablait de caresses sans rime ni raison, ce qui faisait dire de lui qu'il avait le cœur chaud, aimant. Il n'en était rien ; sitôt qu'il ne vous voyait plus, il vous oubliait. Ce qu'il avait c'était la grâce, cette charmante et trompeuse divinité, qui s'allie si bien et si souvent avec la fausseté et lui prête un fard adorable. Au reste, il était lâche moralement ; il ne savait jamais prendre une faute sur lui même, quand il l'avait commise. Il me battait parce que j'étais faible et surtout me pinçait et me mordait par derrière, puis, quand je pleurais, il m'embrassait en me suppliant de n'en rien dire. Il avait un caractère mi-partie mélancolique, mi-partie gai, rêvait ou faisait tapage. Quand il était à jouer, il prenait une singulière expression, non pas bête, mais bestiale. Ses narines se gonflaient, sa bouche s'entrouvrait, il ne disait mot, ne poussait aucune de ces exclamations desquelles les enfants ont coutume ; ses yeux devenaient ternes ; l'étincelle de la joie ne brillait pas, mais il allait, allait longtemps, cessait tout à coup, reprenait un air humain et surtout dégoûté. Souvent alors il me frappait de surprise. Je m'arrêtais à le considérer, et il me faisait l'effet d'un animal poussé par un instinct irrésistible. Ce n'est pas à l'époque de notre première enfance que ces réflexions me venaient à l'esprit ; j'étais alors haute comme une chaise. C'était plus tard, à Augsbourg, quand nous jouions dans le jardin à courir, construire des remparts et des redoutes ? Nous avions alors douze et onze ans.

Somme toute, nous faisions bon ménage, mon parrain et moi, mais il n'y avait certainement pas une vive sympathie native entre nous ; nos caractères étaient trop divers. Je m'arrangeais mieux avec le prince Napoléon, que j'aimais beaucoup et même avec une passion enfantine jusqu'à quatorze ans, quoiqu'il nous eût quittés dès 1815 à Aix-en-Savoie et que je ne l'aie revu alors qu'à de rares intervalles, quand, tous les deux ou trois ans, il venait en visite passer quelques semaines chez sa mère. Mais il était beau, bon, et mon défenseur contre mon doux pinceur de parrain.

Le petit Louis était le chéri de sa mère. Quand elle était enceinte de lui, elle désirait ardemment une fille. Ce fut lui qui vint, mais si blond, si pâle, si souffreteux, si mignon et féminin qu'il pouvait lui faire illusion et qu'elle l'habilla longtemps en fille. Au reste, si, à sa naissance, son sexe fut reconnu et constaté, il resta six semaines sans nom. A l'époque où il naquit, ni l'empereur ni son frère n'étaient à Paris. On ne lui donna pas de nom, attendant les ordres impériaux, ainsi qu'en fait foi le *Moniteur* du 20 avril 1808. Il paraît que l'empereur et le roi Louis ne voulaient pas se mettre d'accord à ce sujet. Le roi Louis, qui déjà n'acceptait cet enfant qu'avec mauvaise humeur, surtout quand il fut venu douze jours avant terme, ne voulait pas qu'il se nommât Napoléon. L'empereur exigeait que son nom devînt le nom de la race. Cela fit que le petit prince resta six semaines innommé, jusqu'à ce que, par lettres closes du 2 juillet 1808, le *Maître* eût finalement décidé qu'il s'appellerait Charles-Louis-Napoléon. Dans la soirée du 9 avril, la reine Hortense avait été à une fête chez la grande-duchesse de Berg, Caroline, sa belle-sœur. Celle-ci, pour divertir sa mère, sa belle-sœur et elle-même, avait fait venir à l'Élysée, où elle habitait, des chiens savants, qui, leurs tours faits, exécutèrent un bal. Ce spectacle impressionna vivement la reine Hortense, qui prit une attaque de nerfs. On la ramena chez elle très souffrante. Elle fit appeler sa mère, et dit en la voyant : « J'ai eu une peur affreuse. Je souffre beaucoup. Si j'étais à terme, j'accoucherais. Dieu, ces chiens ! C'était effrayant à voir danser ! » Ma mère la coucha, mais, au bout de peu d'instants, les douleurs augmentèrent. L'accouchement prochain se déclara. A peine si l'on

eut le temps d'avoir les médecins. A deux heures du matin, Napoléon III venait au monde. Ce fut ma mère qui le reçut, tout misérable, digne enfant d'un homme qui, lorsqu'il l'engendra, avait deux setons et cinq vésicatoires sur le corps. Le lendemain matin, la grande-duchesse de Berg, Caroline vint voir l'accouchée, et lui demanda l'enfant. Ma mère le lui apporta. « Quelle tête de Beauharnais ! » fit-elle avec dégoût, et le reniant déjà, comme au reste tous les autres Bonaparte l'ont toujours renié et flétri du nom de bâtard.

Singulier jeu de la destinée ! C'est cet enfant répudié par sa famille, par son père même, qui devait rétablir la dynastie napoléonienne. A cela les Bonaparte diront : « Heureux comme un bâtard ! » Mais en tous cas on pourrait leur répondre : « Heureux d'avoir un bâtard ! »

Dans ma conviction, Louis-Napoléon est bien le fils de son père. Je l'ai déjà dit ; mais sa mère prêtait au doute et le confirma en quelque sorte en mettant au monde Auguste de Morny trois ans plus tard. Ce fut une singulière et dangereuse histoire, et ma mère n'en parlait guère qu'avec un frisson moral et physique. Bien des années après, elle avait encore peur du rôle qu'elle avait joué, par pur dévouement, car elle n'en tira, Dieu merci ! pas un rouge liard, qu'en tout cas j'aurais jeté à l'eau si j'en eusse hérité. Voici ce qu'elle m'en a conté. Depuis la fin de 1809, elle s'apercevait bien que la reine était poursuivie, autant que reine peut l'être, par le beau Flahault, qui avait été l'amant de la princesse Pauline, à qui Caroline Murat l'avait enlevé. Il avait été pour ainsi dire élevé avec la reine Hortense, ou du moins l'avait connue comme enfant. Ils étaient donc liés. Peut-être fut-il un de ceux qu'elle voulut épouser, puisque son choix se porta sur deux personnes successivement, dont l'une fut Duroc.

Mais la pauvre fille dut se résigner à obéir à son terrible beau-père et surtout à sa douce et intrigante mère, qui, n'ayant pas d'enfant, voulait au moins donner des neveux à Bonaparte qui fussent de son sang à elle.

Hortense, qui était à cette époque une douce et timide jeune fille, sans grand cœur, épousa donc sans trop de résistance, à dix-sept ans, Louis Bonaparte, qui en avait vingt-quatre, homme bien de figure, ayant de l'esprit, des connaissances,

de la sensibilité, de véritables qualités sérieuses, mais caractère bizarre, jaloux, capricieux, rendu plus insupportable encore par des infirmités précoces, la moelle épinière attaquée, une sorte de paralysie des mains et des jambes, le tout provenant d'une maladie vénérienne mal soignée. C'est à ce demi-cadavre quinteux qu'elle fut attachée jeune et fraîche. Elle ne l'aima naturellement jamais, et quand d'autres amours s'emparèrent d'elle, elle le détesta et le traita même souvent avec une dureté qui révoltait ma mère, elle qui adorait tout ce qui avait plaies et bosses. Cependant, les premières années de mariage furent calmes, sinon heureuses. Tous deux aimaient l'occupation. Louis était très studieux; Hortense d'une nature artiste. Ils avaient deux enfants fort beaux et vivaient la plupart du temps à Compiègne, où le régiment de Louis tenait garnison. L'élévation au rang de prince et de roi rompit la vie de famille et la digue aux tentations et aux passions.

Ma mère n'a jamais remarqué cependant que la reine eût des intrigues avant la mort du prince royal de Hollande, arrivée en 1806. On a parlé de l'amiral Verhuel, qui, chambellan en Hollande, puis ambassadeur de Hollande à Paris, aurait été le père de Napoléon III. C'est une calomnie répandue dans le temps par les femmes de la famille Bonaparte. L'amiral Verhuel n'était pas dans le Midi quand le roi et la reine s'y retrouvèrent dans l'été de 1807 et que le prince Louis fut créé. S'il eut un autre père que son père, ce fut ou l'empereur même ou M. de Flahault, que la reine rencontra dans son voyage des Pyrénées. Mais l'austère madame de Broc l'accompagnait dans ce voyage. Put-elle tromper la surveillance obstinée, que cette digne femme, qui l'aimait comme une sœur sévère, exerçait autour d'elle? Malheureusement pour la reine, elle avait, quelque temps auparavant, attaché à sa personne, comme lectrice, une demoiselle Louise Cochelet, ancienne élève comme elle de madame Campan, créature pétrie de laideur et d'esprit, de charme et de perversité. Cette fille était gagnée par M. de Flahault, qui voulait être l'amant de la reine Hortense. Il en avait fini avec Caroline Murat, et était criblé de dettes...

. . . . . .

Des événements de 1814 et 1815 je me rappelle peu de choses. Une fois ma mère me mena dans une maison du faubourg Poissonnière ; il y avait un jardin ; au fond un pavillon où nous logions avec la reine et les princes. On me défendit d'appeler ceux-ci princes ou monseigneurs. La reine et ma mère avaient l'air fort triste ; ma mère pleurait souvent. Elle parlait des ennemis. Ce mot m'inspirait une grande terreur.

La reine était cachée pendant les premiers jours de l'entrée des alliés en 1814. Chez qui ? Je ne sais plus. Le prince Eugène la fit sortir de sa retraite. Nous rentrâmes au palais où logeait un général en chef russe. Les cours étaient pleines de cosaques bien effrayants. Il y en avait un cependant qui avait une longue barbe blanche. Il était, je crois, employé aux écuries. Tout au moins je l'en voyais sortir. Il ne m'épouvantait pas. Je lui avais sans doute plu, car chaque fois que je sortais, il courait après moi et me prenait dans ses bras. Ma mère n'osait rien dire, d'autant plus que je m'habituai bien vite à lui. Il avait de bons yeux sur lesquels je mettais mes mains, à la grande joie des autres cosaques à qui il ne permettait pas de me toucher. Mes rendez-vous avec le vieux barbu étaient assez fréquents. Ma mère sortait souvent, chargée des commissions de la reine, qui restait presque cachée, et elle ne m'eût pour rien au monde laissée seule au palais sans elle ; elle ne parlait que d'enfants volés.

Le bon cosaque, je l'aimais autant que le chien danois qui, avec les Russes, avait fait invasion dans le palais. Lui aussi m'aimait. Il sautait après moi quand le barbu me tenait dans ses bras. C'étaient quasiment trois cœurs qui s'aimaient. Rien ne m'eût pu faire croire que le cosaque et le chien étaient des ennemis.

En 1814, je vis l'empereur Alexandre à Saint-Leu. Il y vint voir la reine. Je ne sais comment, je me trouvai dans le vestibule au moment où il entra. Quelqu'un me fit cacher sous un escalier. Mais je m'échappai et je courus à l'empereur lui faire la révérence. Lui aussi me souleva de terre, et, comme

le vieux barbu, m'embrassa. J'étais prédestinée aux cosaques. Ce que je me rappelle d'Alexandre, c'est qu'il était très grand et qu'il avait les cheveux blonds frisés.

Après Saint-Leu, je revois en 1814, la Malmaison. L'impératrice Joséphine était malade. Ma mère, qui toute sa vie a été une maîtresse garde-malade, alla la soigner. Elle y passa deux ou trois nuits. D'après ce qu'elle m'a raconté, Joséphine fit preuve d'une grande douceur et patience. Elle se soumettait à tout. La veille de sa mort, on lui mit un nouveau vésicatoire. C'est ma mère qui dut le poser. Quand elle ouvrit la chemise pour découvrir la poitrine, elle fut frappée de la blancheur de la peau et de la conservation des formes. Or, comme toujours chez elle, la parole marchait de pair avec l'impression :

— Quelle belle poitrine ! s'écria-t-elle.

— Vous trouvez? murmura Joséphine, en lui souriant encore coquettement.

C'était le dernier hommage à sa beauté.

Ce fut ce soir ou cette nuit-là que, son fils étant venu avec elle, elle lui dit en désignant ma mère : « Eugène, je te recommande l'enfant de madame », mon frère, qui avait deux mois et devait être son filleul.

Ces deux circonstances peignent, il me semble, le caractère de Joséphine. Le lendemain matin, elle mourut. La reine Hortense, pâle, renversée en arrière, passa dans une galerie où j'étais avec beaucoup de monde. Le prince Eugène et ma mère la soutenaient. Tout le monde sanglotait. Je regardai stupéfaite, lorsque la nourrice du prince Louis, je crois, me dit : « Tu ne pleures pas, mais l'impératrice est morte. » Ce mot me fit tomber à genoux, comme j'avais l'habitude de le faire quand je demandais une grâce.

Je retournai encore une fois à la Malmaison. J'y vois l'empereur dans le jardin ; puis j'entends dire qu'il s'est enfermé dans la chambre où est morte Joséphine ; il y a peu de lumières ; tout cela semble bien triste, même les petits princes. Ma mère pleure à chaque instant. Ce souvenir-là est sombre comme l'était le moment. C'était après Waterloo, quand Napoléon revint à la Malmaison où la reine le reçut. C'est de là qu'il partit pour toujours.

A quelques jours de là, ma mère me réveille ; elle me lève ;

il fait nuit ; les bougies sont allumées ; elle m'habille ; il y a des malles dans la chambre ; mon père les ferme ; cette fois-ci ma mère ne pleure plus, elle sanglote.

Mon père me prend dans ses bras, m'embrasse bien des fois et me descend dans la cour. La reine est là avec les princes. Il y a trois voitures. Elle monte dans l'une avec ses deux fils ; dans la seconde montent M. de Marmol, le chambellan et un officier autrichien, M. de Wilna ; dans la troisième il y a ma mère, l'abbé, la nourrice du prince Louis et encore quelqu'un que j'oublie. Tout le monde se jette après les voitures pour serrer les mains qui sortent. Adieu, adieu ! et des cris ! La grande porte s'ouvre ; une escorte nous entoure ; nous partons pour l'exil au milieu de la nuit et de la pluie...

HORTENSE CORNU

LE PORTUGAL, GENTILHOMME COLONIAL

I

L'UN des plus petits pays d'Europe, et des plus anciens en sa structure et sa tradition ; l'un de ceux qui ont écrit le plus de pages éblouissantes dans l'histoire des découvertes — le Portugal a gardé une série de jalons sur la route des explorations. De son fantastique empire, il lui reste aussi, aux deux flancs de l'Afrique, de vastes domaines grâce auxquels l'empire colonial de la Lusitanie est le quatrième du monde en superficie.

Actuellement — et le fait n'a pas de précédent sous la République — le chef de l'État portugais s'est embarqué vers ces rivages ; le général Carmona, qui durant douze années a présidé aux destinées de son pays avec la sagesse et le bonheur que l'on sait, a voulu marquer ainsi officiellement l'étroite union entre la métropole et le patrimoine d'outre-mer : patrimoine sur lequel il n'est pas vain, croyons-nous, d'attirer les regards.

●

A revoir la formation de l'empire portugais à travers le temps et dès les origines, on en discerne mieux la nature.

Quinzième siècle : le péril arabe conjuré, le royaume de Grenade à l'agonie. Le bélier musulman a cessé de frapper à la porte occidentale du continent et maintenant ses coups,

ayant effondré les murs de Byzance, pilonnent les marches orientales de l'Europe et vont anéantir la Hongrie. Les routes séculaires de l'Asie se ferment.

Le génie des races ibériques flaire sur la mer la senteur du poivre et de la cannelle, et croit y voir luire des reflets de métal précieux. Mais l'Espagne n'est pas encore débarrassée des Maures. Penché au poste de vigie de l'Europe, libéré de l'Islam, insouciant de l'Espagne à qui il a donné, au siècle précédent, la sévère leçon d'Aljubarrota, le Portugal s'enivre du souffle de cet océan, de cette mer ténébreuse.

Les caravelles ont découvert Madère et les Açores, l'île du bois et l'archipel des autours. Elles atteignent l'archipel du Cap-Vert, longent les côtes du Sénégal où s'aventurèrent déjà les Dieppois et, dans l'antiquité, Hannon le Carthaginois.

Les explorateurs trouvent de petites îles montagneuses : Anno Bom, un premier de l'an, et São Thomé, au jour de la saint Thomas, et Sainte-Hélène un 18 août.

Ils continuent. L'air fraîchit. Les ouragans venus du pôle Sud, à travers deux mille lieues de mer, les assaillent au cap des Tempêtes. Ils passent, et poursuivent.

Avec une fortune singulière, les caravelles longent la côte orientale d'Afrique.

D'année en année, les Portugais s'établissent le long des continents, à Monbase, à Calicut, à Boa Bahia (Bombay), à Goa, Ceylan, Malacca, Macao ; et un François Xavier poussera sa prédication jusqu'au Japon. Le prodige est accompli : le petit pays, en terrasse sur l'Atlantique, a cerné l'Afrique et l'Asie d'un contour gigantesque, qui va de Lisbonne au Cap et de ce cap jusqu'aux confins japonais.

Si vaste aux mains d'un peuple de deux millions d'âmes, le premier empire portugais était fragile et fut éphémère. Au XVIe et au XVIIe siècles, la Hollande, vouée au négoce par ces Juifs imprudemment chassés de la Péninsule — avec on ne sait quels secrets de la route des Épices — chercha à son tour la porte des Indes, et la trouva. Le domaine découvert par Vasco de Gama, créé par les grands capitaines dont Albuquerque fut le plus glorieux, ce domaine s'effritait.

Le génie colonisateur portugais n'était pas épuisé. Rejetant, en 1640, le joug espagnol, il fit le Brésil, constituant

son deuxième empire, qu'il allait conserver jusqu'après la tourmente napoléonienne : terre devenue si profondément lusitanienne qu'elle faillit servir de refuge à la famille royale après le tremblement de terre de 1753, et qu'elle se donna pour empereurs les descendants des Bragance. Mais ce contrepoids colonial était trop lourd pour la métropole et le Brésil se sépara de Lisbonne.

Toute la seconde moitié du XIXe siècle fut alors pour le Portugal le temps de l'amertume et du découragement. On n'y parla plus que du passé, en gémissant sur le présent et sur l'avenir. Rares étaient ceux qui défendaient, avec une énergie désespérée, les restes substantiels des empires. Le traité de Berlin, partageant l'Afrique, confirma des droits portugais sur de vastes territoires aux deux flancs du continent noir.

L'héroïsme de Mousinho d'Albuquerque, sa foi, sa brillante campagne contre le Zoulou Gungunyana, ressuscitèrent des énergies et montrèrent au pays qu'il pouvait encore vaincre. Mais l'assassinat de Don Carlos, quinze ans plus tard, la chute de Don Manuel en 1910, les désordres qui suivirent la proclamation de la République, l'impuissance des démocrates à gouverner sainement ce pays, semblèrent les symptômes d'une dégénérescence définitive. En outre, fâcheux précédent, on avait vu, peu avant, l'Espagne perdre ses seules possessions extérieures de valeur : Cuba, Philippines. Entre l'Angleterre et l'Allemagne se négocia secrètement, en 1913, un projet de partage des colonies portugaises.

Vint la guerre. En vertu d'un traité séculaire, en vertu aussi d'une francophilie instinctive, le Portugal se rangea à nos côtés. Ensuite, la paix jeta aux nations des pâtures et des soucis assez substantiels. Le Portugal rassuré laissa dormir ses possessions : seuls quelques spécialistes s'occupaient de ce domaine, que la plupart négligeaient ou ignoraient, en faveur des jeux verbeux d'une politique passionnée.

●

L'histoire de la dictature a été écrite ici-même. Parmi ses mérites, se range en bonne place celui d'avoir réveillé dans

le peuple portugais la notion d'empire. L'Acte colonial, qui devait être plébiscité en 1934, en même temps que la « Constitution de l'État nouveau », proclama :

« Il est de l'essence organique de la nation portugaise de remplir son rôle historique de posséder et coloniser des domaines d'outre-mer et de civiliser les populations indigènes qu'ils renferment, ainsi que d'exercer l'influence morale qui lui revient en vertu du Patronage d'Orient (la fameuse bulle pontificale qui concédait au Portugal la moitié orientale du monde).

» Les domaines d'outre-mer du Portugal sont appelés colonies et forment l'empire colonial portugais.

» Les différentes parties de l'empire colonial portugais sont solidaires entre elles et avec la métropole. »

Deux empires portugais avaient disparu, l'un dans l'émiettement et l'autre dans une indépendance qui n'exclut pas la fidélité à la terre des origines ; des liens étroits attachent le Brésil au Portugal. Celui-ci, encouragé, pensa impérialement, en un sens. Il évoqua le pavillon national, sur toutes les mers, sur les Açores et Madère, devenues provinces de la métropole ; sur l'archipel volcanique et brûlé du Cap-Vert ; sur São Thomé, verger de cacao où se bâtirent au XIXe siècle de somptueuses fortunes ; sur Diu, Damão, Goa, aux Indes ; sur Macao et Timor.

Mais surtout, il se prit à aimer deux vastes terres : Angola, Mozambique.

Les Portugais ont découvert l'Angola il y a quatre cent cinquante ans ; ils y ont établi des forteresses, au cours du premier siècle d'occupation ; ils ne venaient guère y commercer : mais c'était une étape pour les navires sur la route des Épices.

A quoi servira ce rivage d'Angola — ou N'gola — quand le commerce avec les Indes sera presque tari ?...

Le Brésil est en formation. On y a trouvé des pierres précieuses, on exploite ses richesses agricoles. Mais il manque de main-d'œuvre. L'importation de « bois d'ébène » commence sur une grande échelle. Loanda devient le principal centre du trafic, et s'y enrichit. L'Angola n'est qu'un réservoir d'hommes ; on ne tente pas la colonisation en profon-

deur. Les chefs indigènes sont de simples fournisseurs de matériel humain. La métropole néglige cette possession et porte tout son effort sur le Brésil.

Cependant, il est constant que des individus aillent s'installer en Angola. Colons, éleveurs, planteurs, petits trafiquants et aussi officiers et missionnaires. Pour la plupart, des humbles. Les fonctionnaires de la Couronne ne s'aventurent guère plus loin que les alentours de Saint-Philippe-de-Benguela ou de Saint-Paul-de-Loanda, où ils se font bâtir de vastes palais selon le style noble de Lisbonne. Mais d'obscurs aventuriers s'en vont en profondeur et impriment très loin dans le pays le sceau lusitanien, deux siècles durant.

Il y a moins d'un demi-siècle, l'intérieur de l'Angola n'était pas encore pacifié ; il y a vingt-cinq ans, même, le voyage de Brandão de Mello, dans la Lunda, aux confins du Congo belge, vers le nord-est de l'Angola, revêtait le caractère d'une véritable expédition. Mais, au plus profond de la brousse, des mots portugais, des éléments de religion chrétienne et de civilisation européenne s'étaient lentement infiltrés. L'achèvement de la conquête pacifique fut un jeu : les bases en étaient plantées. Aussi bien les explorations de Livingstone, de Capello et Ivens et de Serpa Pinto avaient-elles démontré aux noirs, par d'éclatantes réussites, la supériorité européenne. Ils ne demandaient qu'à l'accepter définitivement.

Que se passait-il cependant à *contra-costa*, sur le rivage oriental du continent? Là aussi les Portugais avaient d'antiques établissements. Certains, comme Mombasa, où une splendide forteresse atteste le passé, étaient retombés aux mains des infidèles. Mais ils avaient gardé Sofalà, l'îlot de Mozambique, les postes de Tété, de Séna, de Chindé ; ils avaient un fortin dans la baie Delagoa — où l'on s'arrêtait en revenant de Goa — qui est aujourd'hui Lourenço-Marques. Ils avaient cherché l'or et l'argent de Monomotapa et, manquant à le trouver, s'étaient contentés de l'ivoire du Zambèze et trafiquaient du « bois d'ébène » du Mozambique, fort recherché dans les Iles.

Les deux colonies, et surtout l'Angola, faillirent mourir de l'abolition de la traite des esclaves. Mais le Mozambique bénéficia directement, et plus vite que l'Angola, du développe-

ment foudroyant de l'Afrique australe. L'or découvert au Witwatersrand en 1886, après les diamants du fleuve Orange et du Transvaal, amena un boom imprévu des ports d'Afrique orientale. Beira, débouché naturel de la Rhodésie ; Lourenço-Marques, porte du Transvaal sur l'océan Indien, devinrent des têtes de ligne ferroviaires, des lieux d'escale fréquentés et des centres d'exportation. Tandis que l'Afrique occidentale portugaise restait 100 p. 100 lusitanienne, l'Afrique orientale s'imprégnait, comme nous le verrons, de l'influence britannique et de l'atmosphère asiatique. Ainsi se constituaient, aux deux rives d'Afrique, deux colonies très distinctes, fondamentalement différentes, et d'un caractère si particulier qu'elles ne se laissent point oublier de qui les a vues.

II

Douze jours de traversée depuis Lisbonne, sur une des mers les moins fréquentées par les croisières — une des mers les plus douces aussi, que les Portugais appellent depuis longtemps *Mar dos Patos*, la mer des Canards. Le paquebot touche Funchal, néglige l'archipel du Cap-Vert — pierre ponce et laves ; il a rencontré le Tropique et glissé sur ses eaux étincelantes striées de fuites de poissons-volants et peuplées de la promenade nonchalante et diaprée des argonautes. Fatigué, il peine dans l'horrible moiteur orageuse qui pèse au large de Sierra-Leone. Dans le golfe de Guinée, il donne quelques heures à São Thomé, aiguë et coiffée de nuages, habillée de forêts luxuriantes depuis le rivage jusqu'au pied des ultimes escarpements rocheux et nus, sommets inaccessibles enlevés à 2 000 mètres au-dessus de l'océan embué de chaleur. Il franchit alors l'Équateur et laboure les flots fangeux souillés par le Congo jusqu'à cent kilomètres de son embouchure, où les Portugais furent les premiers à s'établir.

Le soleil et la lune montent au zénith. La Croix-du-Sud a paru. Et voici enfin Loanda. C'est la vieille capitale, non encore détrônée, d'un domaine grand presque deux fois et demie comme la France et quatorze fois comme le Por-

tugal. A 8° de latitude sud, près de la mer trop lisse, huileuse, lasse, l'atmosphère est toujours lourde. Longtemps les fièvres ont régné ici. Le très bel hôpital, qui domine la falaise et tourne ses fenêtres vers l'espoir des brises de mer, est un

témoignage de lutte énergique contre les maladies tropicales, mais non encore, de victoire.

Le paquebot ne peut venir accoster au pied des falaises rouges, et doit mouiller en rade franche. Une *gasolina*, c'est-à-dire une pétaradante chaloupe à moteur qui répand une odeur de naphte, sillonne les eaux clapotantes et vous amène

à terre ; ou bien c'est une puissante équipe de rameurs noirs, souquant en cadence, leurs muscles roulant sous la toile de leurs blouses de matelots.

Uniformes blancs, casques blancs ou khaki, feutres doubles à larges bords : il y a dans les choses, les êtres, les gestes, un air de colonie. Sur le quai, la foule des badauds est noire, chocolat, café au lait : le Portugais produit abondamment du métis. Des femmes, à la tête sculptée dans un bloc d'ébène, se drapent de voiles bleus qui les font pareilles aux vierges noires des vitraux médiévaux, lentes et nobles en leur démarche et leur port de tête.

L'Afrique, partout. Et pourtant, ces badigeons des maisons : vert pistache, bleu azur, corail, chamois, brique, magenta ; ces tours de fenêtres de granit ou de pierre blanchie à la chaux ; ces hautes portes étroites des magasins béants sur les trottoirs de mosaïque blanche et noire, ces fauteuils d'osier sous les arbres denses, tout semble familier à qui vient de la métropole. On retrouve le visage du Portugal d'été, la vie dans la rue, les fleurs tendues à bout de branche par les arbres, au-dessus de la crête des murs roses. Mais ici, ce sont des calices d'hibiscus et des grappes de jacaranda.

Éclatantes tonalités du monde africain. Les flamboyants de la grand'place sont des parasols d'un écarlate autoritaire doublé de vert onctueux ; les fleurs tombées dessinent un cercle rouge vif sur le sol rouge sombre. L'église au fronton rococo, couleur d'oignon mûr, semble extraite d'un vieux quartier de Coimbre ou d'Evora, avec le séminaire rouge violacé et la chapelle bleue ; au bout de la place s'allonge la façade vert olivâtre du palais du Gouvernement... Que l'on s'éloigne vers les alentours dénudés de la ville où se gonflent les troncs congestionnés des baobabs : et le pays resté brut proposera une pareille brutalité de couleurs, jaillissant à travers la sécheresse transparente de l'atmosphère.

Le Tropique austral.

C'est aussi dans cette zone éclatante et souvent redoutable du littoral, que l'Angola prodigue ses richesses, depuis les rives du Congo — ou du Zaïre, selon l'appellation portugaise, — jusqu'aux sables de Mossamédès.

•

Une dizaine de milliers de kilomètres parcourus en train ou en auto à travers l'Angola, du nord au sud et de l'ouest à l'est, me laissent le souvenir de deux pays distincts.

L'un, celui de la côte, celui des vallées du Cazengo, du Cuanza, du Lucala, est tropical et lourd. L'air y stagne, épais. Dans les fonds, l'atmosphère est humide. Un effarant jaillissement de végétation se presse alors sur la terre rouge et riche. La maladie du sommeil rôde, çà et là, combattue d'ailleurs avec une ardente ténacité.

Caféiers, palmiers à huile, cannes à sucre. Les plantations traditionnelles, les maisons coloniales au sein de domaines vastes et ordonnés, les équipes de travailleurs noirs silencieusement attelés à leur tâche, la machinerie des grandes entreprises : tracteurs, charrues polysocs, trains Decauville chargés de canne bruissante ou des rouges masses de fruits du palmiste, moulins, broyeurs, chaudières. Des noms me viennent à la mémoire, qui ne disent rien aux oreilles européennes et sont familiers aux colons d'Angola : Amboïm, Ambriz, Cassequel, Cazengo, Dala-Tando, Dondo, symboles de vieille colonisation et d'une exploitation classique des richesses tropicales.

Mais la bande côtière basse, chaude, et qui fut dangereuse au temps où l'on savait mal se protéger des maux africains, est aussi très étroite. S'éloignant du littoral, on rencontre vite le rebord de ce colossal plateau qu'est l'Afrique australe. La route, ou la voie ferrée, s'accroche à la montagne, s'enlève à 500, à 1 000, à 1 500 mètres d'altitude. Et aussitôt le visage du monde angolan se transforme jusqu'à n'être plus reconnaissable.

Aux palmes, aux retombées de lianes, aux végétations touffues, impénétrables, hantées de singes et d'oiseaux couleur de joaillerie, ou bien aux jungles épaisses, qui ont pour hôtes les dangereux petits buffles sauvages, succèdent de vastes étendues sèches, ouvertes, balayées d'air neuf, et vides jusqu'à la monotonie. Tantôt c'est la savane jaune, plus ou moins coupée de boqueteaux ; tantôt une « prairie » sans fin ; tantôt une interminable petite forêt rabougrie, qui

s'en va se prolonger à travers tout le Katanga. Pour distraire, on trouve çà et là d'étranges formations rocheuses : les fameuses pierres de Pungo N'dongo, au nord, où vint Livingstone et où vivait jadis une reine de peuplades noires ; les rochers de Cela ; de Calolo, où dès longtemps les Portugais avaient construit une forteresse, qui a l'air d'un fort en carton pour soldats de plomb ; les mornes de granit des alentours de Bailundo, tous assez semblables aux fameux *kopjes* sud-africains, blocs erratiques colossaux abandonnés par les glaciations de la préhistoire.

Un lacis de routes, représentant un puissant effort de colonisation accompli en un temps assez court, se ramifie à travers le pays. Il en est de toutes sortes : de magnifiques et d'exécrables. L'absence de pierres a rendu l'établissement de la chaussée presque irréalisable dans certaines régions, où elles ne sont que de sable damé, fluide comme celui de Fontainebleau. Des branches posées en travers de la route tentent une fixation précaire du sol. Ailleurs au contraire, la terre argileuse et riche en hématite se colmate et durcit assez bien pour former un revêtement lisse, ferme et résistant. Ce sont les extrêmes de ce réseau de pistes et de routes où, personnellement, j'ai toujours passé sans incidents graves, même au début de la saison des pluies. Mais comme celles-ci durent six mois, il arrive que vers la fin cèrtains tracés deviennent impraticables aux autos. Cependant l'ensemble routier s'améliore d'année en année, et atteint les zones les plus reculées du pays. L'usage de l'automobile et du téléphone, permettant une liaison rapide entre les postes disséminés sur le territoire, a transformé la condition des districts de l'intérieur.

La Lunda est un exemple typique de cette évolution. En 1910, c'était encore un pays quasi inaccessible, situé, comme il a été dit, dans l'angle nord-est de la colonie, aux confins du Congo belge, la frontière étant formée par le Kassaï, lui-même affluent du Congo.

Or, cette Lunda est traversée par un groupe de rivières, coulant dans des vallées profondes orientées parallèlement vers le nord. Les prospecteurs du Congo belge décelèrent des diamants dans la partie belge de ces rivières : s'il y avait des pierres en aval on devait en trouver aussi en amont, c'est-à-dire

dans la Lunda. Toute cette région qui formait jadis l'empire du Mwata Iamvo, roi des Balundas, était restée très sauvage. Il suffit de quelques années pour la pénétrer, la pacifier et la parsemer des installations de la Compagnie des Diamants d'Angola. Ainsi, tout au fond de la colonie, après 600 kilomètres de voie ferrée de Loanda jusqu'à Malange, et 1 000 kilomètres de route de Malange à Saurimo (Vila Henrique de Carvalho : tel est son nouveau nom) et à Dundo, on retrouve toutes les formes de la civilisation, depuis les frigidaires et la radio jusqu'aux magasins approvisionnés et aux terrains de tennis et de foot-ball.

Il ne faut pourtant pas s'y laisser tromper. Si l'Angola est aujourd'hui intégralement pacifié ; si l'on peut s'y promener en parfaite sécurité, avec un canif pour toute arme, sur l'étendue entière du territoire, cela ne signifie pas que la civilisation se soit répandue en ses formes matérielles. Les tribus indigènes n'ont guère modifié leurs croyances ni leur façon de vivre. Les administrateurs mènent une lutte longue, lente, dangereuse, contre les maladies et aussi contre les superstitions ; les sorciers sont encore presque partout les maîtres secrets de la brousse, soit qu'ils terrifient les indigènes et abusent de leur crédulité, soit aussi qu'ils détiennent vraiment les secrets d'une magie primitive et efficace, ou la connaissance des ressources toxiques de la forêt.

Ainsi, les différentes races qui peuplent l'Angola ont-elles conservé leur caractère. Autant l'indigène de la côte est standardisé selon les traits qui appartiennent à tous les nègres vivant au voisinage des européens, autant celui de la brousse, le Quiôco, le Songho, le Quillengues, le Ganda, le Balunda, garde sa personnalité ethnique. Certes, tout le long des routes on aperçoit des cases de *potopoto* qui ont subi l'influence européenne ; on voit des paquebots, des locomotives ou des défilés de troupes grossièrement peints à l'ocre et au noir de fumée sur les murs, par des artistes qui gardent un souvenir ébloui d'une visite aux merveilles du littoral : mais que l'on s'écarte à quelques kilomètres dans la brousse, et la vie noire reprend son authenticité inchangée.

La place me manque pour tracer ici, même schématiquement, le portrait des différentes races, si définies : des Songho,

sculpteurs raffinés, dont les massues anthropomorphes ont une pureté de lignes qui fait rêver de civilisations méditerranéennes ; des rudes Balundas, guerriers soumis d'hier, forgerons hors de pair, qui forgent et cisèlent des têtes de flèches aiguës comme des lancettes, et des haches ajourées qu'envieraient les plus habiles ferronniers ; des pasteurs nomades du plateau de Huila, aux traits fins, aux yeux pensifs et intelligents, au ton de bronze clair, où les femmes, aussi jolies que coquettes, se parent d'innombrables colliers d'écorce, s'écrasent la poitrine sous une lanière, et prisent comme des joyaux les larges et épaisses rondelles blanches découpées dans des coquillages de l'Atlantique...

Toutes ces peuplades, douces, soumises et pacifiques, méritent que ces ethnographes se penchent sur elles, puisqu'elles ont gardé les traits de leur personnalité, à travers les immenses étendues de leurs plateaux, de leurs savanes et de leurs brousses.

●

La voie de pénétration capitale en Angola est le chemin de fer de Benguela. Saint-Philippe-de-Benguela a été longtemps un des ports principaux de la côte angolane, le rival de Saint-Paul-de-Loanda. Puis il déclina : seules les plantations littorales y entretenaient une certaine activité. A la fin du siècle dernier, la découverte des immenses gisements de cuivre du Katanga donna l'idée d'établir une voie ferrée qui, partant de l'Océan, permettrait d'atteindre le sud du Congo belge sans faire l'immense détour de Beira ou du Cap. De l'Atlantique à Kambove, l'un des principaux centres de la « Ceinture de Cuivre » du Katanga, il y a 1 923 kilomètres de voie ferrée, contre 2 342 pour Beira et 3 835 pour le Cap.

Un des lieutenants de Cecil Rhodes, sir Robert Williams, mort voici quelques mois à peine, assuma la réalisation de l'entreprise. Il choisit pour tête de ligne non pas Benguela même, mais un port créé de toutes pièces : Lobito. Une baie profonde, protégée par une langue de sable de plusieurs kilomètres, lui fournit l'emplacement rêvé. Et la voie ferrée se construisit. Le début fut très rude : à 50 kilomètres de la côte, les constructeurs rencontrèrent les premières hauteurs ; il

fallut multiplier les ouvrages d'art : ponts, viaducs, tunnels, remblais, sur un parcours restreint. La dénivellation atteignait 600 mètres en 30 kilomètres, ce qui aujourd'hui encore oblige à utiliser deux locomotives pour hisser le convoi.

La guerre interrompit les travaux qui avaient été poussés en 1913 jusqu'à Chinguar, au kilomètre 519. Ils furent repris dix ans plus tard et, en juin 1929, on inaugurait au Luao, sur la frontière du Congo belge, le tronçon ferroviaire de 1 347 kilomètres qui prenait en travers toute la largeur de l'Angola.

Moins de deux ans après, les Belges terminaient la liaison entre le chemin de fer de Benguela et celui de Katanga. Et désormais l'on pouvait, débarquant à Lobito sur le rivage Atlantique, atteindre par voie ferrée le Congo belge, les Rhodésies, le Transvaal, Beira et Lourenço-Marques, Durban, le Cap. Grande œuvre qui a passé presque inaperçue parmi les soucis plus proches et plus directs qui nous harcèlent en Europe.

Cette ligne, à laquelle Belges et Anglais ont contribué, a profondément influé sur l'Angola. Les Portugais se flattent volontiers d'être — faute de capitaux — des colonisateurs de brousse, non de bourse. Ils voient la colonisation comme un peuplement. La tradition en est séculaire. Il y avait des agriculteurs lusitaniens sur les plateaux de Bailundo, quand Livingstone revint à la civilisation, ou du moins à ses extrêmes prolongements. Donc les Portugais pouvaient, dès avant l'établissement de la voie ferrée, aller s'établir sur les hauts plateaux, et y élever leur bétail ou cultiver leur maïs. Leur existence s'est tout de même trouvée transformée, du jour où ils ont été commodément reliés à la côte, et où ils ont pu venir charger le maïs, les animaux, les peaux, sur le train de Lobito.

Deux villes marquent la ligne ferroviaire, si différentes en leur conception : Lobito, et Huambo ou Nova Lisboa.

Lobito, au ras de la mer, sur la flèche basse, et autour de la baie ; étirée ; disparate ; environnée d'un néant de sables et d'aridité, cernée de montagnes proches ; faite de maisons modernes, construites à grands frais sur des terrains vendus hors de prix ; tête de ligne pour le Katanga, avec la venue périodique des vapeurs belges et portugais, l'hôtel des wagons-

lits où chaque chambre a sa moustiquaire, sa salle de bains, sa terrasse, sa vue sur la plage, où la salle à manger est ouverte à toutes les fraîcheurs marines; et où transparaît je ne sais quoi d'artificiel, de trop moderne, d'inattendu, comme si le contraste était trop fort entre la salle à manger aux nappes damassées et la brousse si proche.

Une société composite habite Lobito; de puissants intérêts sont représentés. Entreprises minières, compagnies de navigation, distributeurs d'essence, importateurs, exportateurs, Anglais, Allemands, Belges, Américains, de trop rares Français, et un fond de population portugaise, plus l'élément noir des métiers subalternes. Ce cosmopolitisme, la fréquence des passages de Belges, ou de Britanniques de Rhodésie, contribuent à faire vibrer Lobito d'une vie intéressante, et le mouvement des affaires transforme progressivement la cité.

Huambo, au contraire, est l'image d'une colonisation progressive, méthodique, certainement durable, et nationale par essence. Sur le même parallèle que Lobito, Huambo se trouve à peu près au tiers du chemin de fer de Benguela, par 1 700 mètres d'altitude. Son nom récent de Nova Lisboa est comme l'anticipation de son destin futur de capitale. Il est malaisé de détrôner la vieille Loanda, à laquelle tant de souvenirs s'attachent, et qui se trouve plus près de Lisbonne, sur le rivage atlantique. Mais tous les services administratifs qui ont pu être transportés sans dommage ont été installés à Huambo.

La ville est construite sur un plan rayonnant, et le premier qui la dessina lui vit un tel avenir qu'il traça en tous sens des avenues triomphales. Des eucalyptus l'ombragent. L'air y est sain, vif; les nuits, fraîches; les maladies tropicales, pour ainsi dire inconnues; le soleil est si clément que les enfants peuvent jouer en pleine lumière, au milieu du jour, sans même se protéger d'une coiffure. Ce sont de beaux petits êtres sains et vivaces, tonifiés par le climat de l'altitude. Des alignements de villas aux toits rouges, dans des jardins d'hibiscus, de flamboyants, de bougainvilliers, de crotons, font de la cité un lieu charmant et facile, et d'empreinte profondément portugaise.

A 200 kilomètres du sud-ouest, sur le plateau de Huila, à

Lubango, à Humpata, à Huila même, les Portugais ont aussi développé des centres d'élevage dans les mêmes conditions de salubrité.

Particuliers, missions religieuses, services agricoles du Gouvernement possèdent dans le Lubango des exploitations prospères. Les jardins sont fertiles en fruits et en fleurs d'Europe. Dans les pâturages montueux coupés de haies d'eucalyptus, du bétail de France de pure race a pu s'acclimater, croiser avec les reproducteurs lusitaniens ou indigènes et donner des produits robustes alliant les qualités des espèces.

D'autre part, le long de la voie ferrée, les plantations de maïs se sont multipliées, depuis que les facilités de transport permettent d'envoyer les récoltes à la côte sans frais de transports excessifs : le plateau de Bihé, autour de la station de Silva Porto, s'est montré particulièrement propice à la culture des céréales.

Les quelques noms cités symbolisent, par les réussites dont ils ont été le théâtre, les effets de la colonisation sporadique, individuelle. De grandes entreprises, armées de forts capitaux, ont exploité les gîtes diamantifères de la Lunda, ou les zones alluviales riches et chaudes de la côte ; ont construit Lobito et le chemin de fer de Benguela ; ont prospecté le cuivre du Bembé, au nord, et les éventuelles nappes de pétrole, dans toute la colonie. Mais l'exploitation agricole à l'européenne est le fait du petit colon portugais, à moyens modestes, qui a surtout besoin d'une aide technique, de conseils que les services agricoles — dont le centre est à Huambo — lui fournissent de plus en plus.

Ainsi a-t-on pu voir grandir en Angola, particulièrement sur les plateaux, à 1 200, à 1 500 mètres d'altitude et plus, trois ou quatre générations successives de colons.

La population blanche, d'après le dernier recensement (1934), dépasse 60 000 âmes, dont 14 500 dans le district de Huila (Lubango, Huila, Humpata, etc.) ; 10 000 dans celui de Mossamédès ; 9 000 dans celui de Benguela (Lobito) et autant dans celui de la capitale, Loanda. Parmi eux, on compte 25 000 femmes, et plus de 18 000 d'entre eux sont nés dans la colonie. Ce dernier chiffre marque à lui seul le caractère permanent de la colonisation.

En face de cette population blanche, on compte un peu plus de 3 millions d'indigènes et assimilés, soit environ 5 habitants pour 2 kilomètres carrés. Il reste d'immenses étendues à exploiter, où ne vivent actuellement que des peuplades clairsemées, qui se contentent de gratter le sol pour un peu de manioc et d'incendier les forêts et les savanes — en dépit de toutes les interdictions — pour traquer et abattre un peu du splendide gibier qui les peuple. Car, avec ses buffles, ses koudous, ses gazelles, ses bubales, ses fameuses antilopes sable (c'est-à-dire noires), ses lions, ses léopards, l'Angola reste un des plus beaux terrains de chasse de toute l'Afrique, un des plus riches en variétés, un des plus accessibles.

La colonisation, heureusement, n'est pas venue à bout de ces grandioses richesses d'un continent encore primitif.

●

La position économique de la colonie semble assez simple à définir. Un territoire vaste, partagé en deux zones très distinctes ; une forme compacte, facilitant la pénétration et l'administration ; 2 400 kilomètres de voie ferrée, 40 000 kilomètres de routes ou de pistes carrossables ; des ports échelonnés sur la côte. Une production variée : café, cacao, céréales, oléagineux, poisson sec et de conserve, sucre, sisal, ivoire, diamants. Un transit important pour le Congo belge. Donc beaucoup d'éléments d'exploitation, surtout avec l'appui de la consommation métropolitaine.

En contre-partie : une administration qui, de l'avis même du Gouvernement portugais, a été désastreuse jusqu'à la venue de la dictature ; une étendue trop vaste par rapport à la population et à l'activité commerciale ; un reliquat de dette s'élevant à 800 000 *contos* ou plus d'un milliard de francs actuels ; un entretien coûteux ; une longue crise au cours de laquelle les produits coloniaux n'ont plus trouvé de débouchés, du moins à des prix rémunérateurs ; de terribles ravages périodiquement commis par les acridiens... voici pour les difficultés.

Mais depuis 1935, les éléments favorables semblent l'emporter : la balance commerciale et le budget annoncent l'un et l'autre des chiffres positifs croissants ; les cotations des pro-

duits coloniaux ont une tendance à la hausse et la colonie se reprend à espérer en un avenir dont elle doutait parfois, tant l'épreuve a été longue.

La visite actuelle du président de la République ne sera pas sans accroître cet espoir, d'une sensation de confiance en l'aide de la métropole. Et j'ai assez souvent, au cours de séjours en Angola, entendu les doléances des colons enclins à se croire oubliés, pour penser que la consécration d'une visite officielle comme celle du général Carmona, a, aux yeux des Portugais d'Angola, une valeur de symbole fort précieux.

III

Plus allongé, plus étroit, moins étendu, avec une densité de population double, des terres plus riches et un *hinterland* étranger plus proche et plus développé, le Mozambique jouit dans l'ensemble d'une condition favorisée par rapport à l'Angola.

La partie la mieux mise en valeur et surtout la mieux placée économiquement et géographiquement, est la région méridionale, à l'extrême pointe de laquelle s'est édifiée la moderne capitale : Lourenço-Marques.

Les Portugais ne possèdent pas, dans tout l'empire colonial actuel, de réussite plus heureuse. Bâtie sur un plan carré, coupée de larges avenues plantées de flamboyants et d'arbres des Indes, égayée de jardins qui ceignent des villas pimpantes, active, bien tenue, riche, apparemment heureuse, Lourenço-Marques s'étend sans cesse, montant au flanc des collines où elle s'adosse — et où, voici quatre-vingts ans, on risquait de rencontrer des Zoulous insoumis ou des lions malévoles.

La basse ville, plus resserrée, est consacrée au commerce : c'est surtout le domaine des Indiens : chrétiens de Goa ; brahmanistes au front illustré du disque rouge de Civa, du rectangle blanc de Rama ou de la pastille jaune des Jaïns ; musulmans sectateurs de l'Aga Khan et coiffés du bonnet de velours violet plus ou moins pailleté. Les aspects mêmes du commerce, le nombre des magasins de luxe, les articles coûteux qui s'y vendent, l'importation en provenance d'Angleterre ou du

Transvaal et ce cachet lisse et net des produits britanniques ; les clubs ; tout trahit une façon de vivre large et confortable. Le rêve des femmes de fonctionnaires et de coloniaux est d'être en poste ici, tandis que beaucoup d'hommes portent à l'Angola un attachement plus profond pour ce qu'il garde de rustique, de mâle, de purement africain. Lourenço-Marques possède un très beau jardin zoologique et botanique, où languissent des lions alourdis de graisse : le parc de Loanda, de Lobito, de Mossamédès, c'est la brousse de tout l'Angola. Mais les traitements sont très supérieurs en Mozambique à ce qu'ils seraient en Angola, et aussi bien la vie que l'on mène du côté de l'océan Indien est-elle plus raffinée, plus aisée mais plus coûteuse que sur la rive atlantique.

Cité de luxe au bord de ses eaux tranquilles, Lourenço-Marques est une Nice ou un Monte-Carlo d'Afrique. En juillet, quand il fait froid sur le plateau de Johannesburg, les Sud-Africains demandent au Mozambique un soleil plus chaud ; en janvier, quand Johannesburg rôtit, la plage de Polana, à proche distance de Lourenço-Marques, grouille de baigneurs, et l'on ne trouve plus une chambre libre dans l'immense palace qui domine la falaise. Le bal de Noël et celui de la saint Sylvestre font alors salle comble ; et tous les bijoux du Transvaal sortis de leurs écrins scintillent dans la nuit tiède et tendre de l'été austral.

Ville complexe aussi, un peu frelatée, jeune et fleurie en ses parties les plus aisées, assez sordide en certains quartiers indigènes, fréquentée par une société voyante, instable, parfois inquiétante, comme toutes les villes de plaisir ; cosmopolite par usage et pleinement portugaise en son administration, en son essence ; cité de blancs où la majorité est « colorée » ; tête du chemin de fer du Transvaal (on accède à Johannesburg en une nuit) ; port magnifiquement outillé pour la manutention du charbon et du pétrole ; entrepôt à fruits, à oranges surtout, doté des plus beaux magasins frigorifiques du littoral ; un kiosque à musique entouré de cafés, les ateliers puissants des chemins de fer... oui, c'est un peu de tout cela, Lourenço-Marques : un décor de facilité fleurie masquant un effort continu et intelligent et traduisant un succès matériel. Parti de rien il y a quelques décades, Lourenço-Marques est

aujourd'hui l'un des ports les plus achalandés de l'Est-Africain, rivalisant avec Durban et Port Elisabeth.

Située beaucoup plus au nord, alourdie par un climat plus chaud, servant de débouché à des régions plus primitives, Beira n'a point les mêmes agréments. Elle a dû son développement à tout le trafic issu de la Rhodésie et même du Katanga, l'un et l'autre producteurs de cuivre. Ainsi l'équipement de son port où d'énormes travaux de dragage et de construction se poursuivent depuis des années, se compare-t-il avec celui de Lourenço-Marques : mais le site est médiocre, sablonneux et bas, empâté des alluvions du rio Busi et du rio Pungwé.

Par contre, l'arrière-pays offre immédiatement des ressources que n'a point la capitale, pour qui aime la vie proprement africaine. Quelques kilomètres d'auto vous rejettent en pleine brousse. Les vastes étendues appelées les *tandos* de Gorongoza m'ont présenté le fantastique spectacle d'une plaine unie comme la mer, si ferme et si égale que les autos s'y aventurent à travers les herbes, et dégagée à perte de vue, où une frise d'innombrables animaux sauvages cernaient *tout l'horizon*. Le ronflement du moteur les effrayait à peine : zèbres, waterbucks, springbocks, gnous, bubales si nombreux, que la chasse deviendrait un massacre pour le seul bénéfice des vautours et des hyènes.

Ailleurs, dans les creux humides, les crocodiles pareils à de vieux troncs noueux, sommeillent sur la vase chaude. Le Busi — et aussi bien le Zambèze qui vient finir à Chinde son cours immense — sont de vastes nappes torpides, à l'écoulement lent, où les échassiers et les palmipèdes peuplent les bancs de sable. On y navigue sous un soleil sans pitié, dans un insoutenable miroitement d'étain, sur des bateaux à aubes qui semblent extraits du *Tour du Monde* et des récits de Lejean, de Barton ou de Bruce.

Le nez mafflu, les yeux minuscules sous leur arcade en circonflexe, leurs drôles de petites oreilles pointées, les hippopotames émergent à peine des eaux limoneuses, prudents comme des sous-marins. Au coup de fusil, ils disparaissent avec une étonnante prestesse, sans que leur masse agile, ronde et lisse détermine de remous. Ils reparaîtront à 500 pas de là,

ayant nagé entre deux eaux : ou, si la balle les a atteints en un centre vital, ils coulent à pic et on ne les reverra que deux jours après, les pattes en l'air et le ventre ballonné, masse de viande promise aux ripailles noires.

●

Villes civilisées ; villes à frigidaires, à serviteurs vêtus de blanc, villes à bars, à ventilateurs, à cinémas, à tailleurs, à palaces, à garages, à bijoutiers ; brousse peuplée de fauves et balayée de souffles brûlants : extrêmes apparences de ce Mozambique où la colonisation portugaise s'accroche depuis quatre siècles. Et le spectacle authentique de cette colonisation, je ne l'ai pas tant trouvé dans des villes un peu cosmopolites où l'effort national s'est trouvé renforcé par des concours étrangers, que partout où la race a suivi son véritable génie, qui est celui de la terre. Le Portugal est un pays d'agriculteurs, et ses vrais colons sont les planteurs, ceux qui ont fait les plantations de Quelimane ou du Boror, où les cocoteraies, par millions, étendent leurs fûtaies silencieuses, nues et aériennes ; ceux qui ont aligné les sisals hérissés de piques, au versant des collines ; ceux qui ont, aux frontières du Nyassaland britannique, couvert les monts de théiers trapus et sphériques ; ceux qui dans les plaines alluviales ont tendu le bruissant tapis des cannes ; ceux qui, plus au nord encore, ont planté l'arachide et le café, et ceux qui ont multiplié les troupeaux, sur les rives plates des fleuves, dans ces vallées que bouleversait encore, il y a quarante ans, la guerre avec les Zoulous.

Mais, sur cette terre du Mozambique, qui compte 4 millions d'indigènes, pour une superficie d'un tiers inférieure à celle de l'Angola, la colonie a un caractère moins individuel. Le planteur a utilisé de grands moyens, de vastes concessions, emploie un personnel multiple, discipliné, dispose d'un outillage à fort rendement. Les cultures tropicales : sucre, coprah, arachides, huile de palme, coton, sisal, exigent d'ailleurs ces méthodes. Plus rares sont, sur la côte orientale d'Afrique, les exploitations de faible envergure, où excellent les colons portugais des plateaux d'Angola. Aussi, malgré la richesse

supérieure de cette colonie, le nombre des blancs est-il plus restreint : environ 25 000 individus, parmi lesquels la proportion est de 2 femmes pour 3 hommes. Sur cent européens, 87 sont Portugais, et 7 ou 8, Britanniques.

•

Plus guerriers, plus redoutables que ceux de la côte occidentale, les indigènes furent longtemps un obstacle à la colonisation portugaise ; le Portugal tenait quelques postes sur la côte ou dans des îlots du littoral, comme la vieille cité de Mozambique ; lors des expéditions lancées à l'intérieur, à la recherche chimérique de l'or du Monomotapa et de l'argent des mines de Chicota, d'autres fortins avaient été installés dans le pays, le long des rivières, comme, par exemple, à Séna, ou à Tété. Mais la pacification définitive ne se fit qu'au début du XXe siècle.

Pour la plupart, les indigènes d'Afrique orientale portugaise appartiennent à la race bantou, c'est-à-dire à une des plus belles, des plus braves et des plus intelligentes du continent. Venus à la civilisation, ces hommes forts et sains ont fait d'excellents ouvriers. Aujourd'hui, l'exploitation des mines transvaaliennes est presque entièrement assurée par la main-d'œuvre importée du Mozambique, sur contrat et pour une durée déterminée, à la fin de laquelle les indigènes doivent obligatoirement regagner leur pays et y touchent, par les soins du Gouvernement portugais, le pécule amassé durant leur temps de contrat.

Nombre d'autres sont employés tant dans les plantations du Mozambique, qu'à travers toutes les possessions de l'empire portugais. J'en ai connu qui étaient des domestiques d'un style impeccable, ou des gardiens d'enfants farouchement dévoués aux petits blancs, en Angola comme à São Thomé. Enfin, j'ai vu les fantassins *Landims*, c'est-à-dire zoulous, accomplir des exercices militaires dont un caporal prussien aurait apprécié le mécanisme.

Le plus curieux est l'assimilation qui a été faite des gens de couleur par les Portugais. Un jour que je m'étais arrêté dans un poste portugais je vis entrer, porteur d'un pli pour

l'officier chef de poste, un sous-officier noir. C'était un magnifique spécimen de la race, haut de six pieds, la peau comme de l'ébène poli, les traits fins, le corps athlétique.

— A quelle race appartient-il ? demandai-je au lieutenant.

— Interrogez-le, me répondit-il. Il parle portugais.

Je répétai ma question. L'homme se raidit au garde à vous :

— *Sou Portuguez* ! dit-il fièrement.

J'insistai : oui, il était citoyen portugais, naturellement ; il portait l'uniforme portugais ; cependant les Portugais ont la peau blanche, et lui...

— Je sais bien que je suis noir, répondit-il, inébranlable, et renouvelant à sa manière le mot de la reine de Saba : je suis noir, mais je suis Portugais.

La réplique était impromptue. On ne l'avait pas préparée pour l'édification de l'étranger. Elle me parut la tranquille affirmation d'un fait indiscutable ; et ce n'était ni la première, ni la dernière fois que j'entendais un pacifique descendant des guerriers zoulous proclamer ainsi sa nationalité d'adoption, avec une fierté obstinée.

●

Il est malaisé, en un si bref résumé, de donner mieux que quelques aperçus de l'effort colonial accompli par le Portugal au Mozambique, tant dans le sens de la réalisation matérielle, technique, que dans le domaine intellectuel et moral. Aussi pacifié que l'Angola, le Mozambique est, avons-nous dit, plus riche. Le développement de son réseau routier n'est que de 25 000 kilomètres, mais ce chiffre représente un tracé au moins aussi serré que celui de l'Afrique occidentale portugaise ; quant aux chemins de fer, plus nombreux de ce côté-ci du continent, ils totalisent plus de 2 000 kilomètres, et mènent vers certaines des régions les plus riches de toute l'Afrique.

Toutes ces conditions favorables, et une administration plus sage ont en définitive placé le Mozambique dans une situation infiniment moins difficile que l'Angola. La dette n'est que d'une vingtaine de millions d'écus contre les 900 millions de l'Angola, alors que par contre le budget du Mozambique

atteint 583 millions, contre 214 pour l'Angola. Chiffres qui résument à eux seuls l'activité et la prospérité de ce que le Portugal peut considérer comme sa plus belle possession.

IV

Totale, partielle, déguisée, la cession des colonies portugaises a souvent fait l'objet de rumeurs ou de télégrammes de presse ; l'éventualité était envisagée par des gens qui y voyaient un intérêt personnel ou qui désiraient créer une sensation. Un démenti absolu suivait invariablement la nouvelle.

Le sentiment portugais se traduit en ce moment de la façon la plus patente par la visite présidentielle. Le seul fait que cet homme âgé, vénéré et de santé délicate qu'est le général Carmona, entreprenne un voyage lourd de fatigues, annonce la solidité des liens qui unissent la métropole à ses colonies. Juridiquement, M. Salazar s'est déjà prononcé à plusieurs reprises de façon catégorique. Dans l'*Acte Colonial* qui est matière constitutionnelle, il a précisé minutieusement que l'État ne saurait rien aliéner des territoires et droits coloniaux ; il a limité les concessions de terrain ; il a interdit l'abandon de prérogatives d'administration et d'imposition. Et dans une autre déclaration, il a affirmé :

« Nous ne vendons pas, nous ne cédons pas, nous ne louons pas nos colonies, avec ou sans réserve d'une parcelle quelconque de la souveraineté nominale, pour la satisfaction de nos fiertés patriotiques. Nos lois constitutionnelles ne nous le permettent pas et, à défaut de ces textes, notre conscience nationale ne nous le permettrait pas non plus. »

Voici qui est net. C'est la consécration officielle, juridique, d'un état de faits. Le domaine lusitanien d'outre-mer est un prolongement du Portugal. J'y ai séjourné partout, depuis les îles du Cap-Vert jusqu'à la lointaine Macao. Dans toutes ces terres d'occupation si ancienne, la civilisation portugaise a profondément pénétré, et imprimé sa marque sur les indigènes, qui ne sont pas soumis, mais bien plutôt incorporés. La langue portugaise est partout répandue. Avantage ou inconvénient, les métis se comptent par centaines de milliers, en Afrique

comme en Asie, où Goanais et Macaïstes forment maintenant une race à part, mais attachée à des siècles de tradition lusitanienne.

Depuis des siècles en effet, quoique avec une activité variable, une œuvre de pacification, d'organisation et de pénétration s'est poursuivie. Comme beaucoup de puissances coloniales, le Portugal s'est d'abord consacré à une occupation ferme du littoral et à une exploitation commerciale des pays. La colonisation intérieure, qui pousse de si vivaces racines, est de date plus récente, en tant qu'œuvre de la collectivité portugaise. Mais elle est un fait accompli et l'ordre est assuré dans tout l'empire d'une façon indiscutable.

La force de la durée, la conscience d'un effort éprouvant, ont donné au pays, dès avant qu'il eût ce sens impérial qui est d'inspiration récente, une sorte d'attachement de cœur aux possessions d'outre-mer. Le gentilhomme de Lusitanie aime le domaine que ses ancêtres lui ont légué. Ce caractère sentimental de la colonisation rendrait odieuse au pays l'idée d'un abandon contraire à l'évidente destinée de la nation. La terre d'*alem-mar* est terre portugaise, dans le sens où les Antilles et la Réunion sont françaises.

Le matérialisme utilitaire du temps permet de discuter si l'ancienneté des titres coloniaux constitue un criterium suffisant, ou si au contraire il ne vaudrait pas mieux trouver une modalité de redistribution de territoires possédés par des nations insuffisamment pourvues de moyens matériels de mise en valeur.

Réduire le concept de la souveraineté nationale, dans des terres occupées depuis quatre cents ans et plus, à la notion de développement économique, ce serait ouvrir dans le monde la voie à toutes les revendications et donner prétexte aux exigences les plus incompatibles avec la paix du monde. Et ceci, d'autant plus qu'il s'agit de possessions où l'ordre règne, où la pacification est totale, où des routes atteignent les zones les plus reculées, où les finances sont sainement gérées, où l'administration accomplit méthodiquement son devoir, et surtout, où ont grandi des générations d'hommes aussi attachés à leur patrie qu'à la colonie.

S'il s'agit en vérité de ce développement économique dont

on fait aujourd'hui un si dangereux et décevant idéal, les colonies sont ouvertes aux initiatives étrangères. En Angola, le chemin de fer de Benguela ou les pêcheries de Mossamédès ; au Mozambique, la prospérité de certaines plantations à capitaux étrangers, l'aménagement de Beira, la construction du pont sur le Zambèze pour le chemin de fer du Nyassaland, cent exemples enfin, montrent que l'empire portugais accueille volontiers les concours, à condition que l'autorité nationale reste inconstestée.

En revanche, la formule de substitution à l'État, d'une autorité étrangère, fût-elle dans le domaine commercial, paraît périmée. Nous avons passé le temps des compagnies à charte comme celle du Mozambique. Et la cession pure et simple de territoires coloniaux ne semble absolument pas concevable.

En toutes ses parties — et la lointaine Timor est la seule possession que je ne connaisse pas — l'empire colonial portugais forme un tout cohérent, un domaine intégralement assimilé. Je suis heureux de pouvoir en apporter ici le témoignage, moins par reconnaissance de l'accueil si amical que j'y ai toujours trouvé, que par souci d'éclairer un peu la vérité, en une question mal connue de la plupart.

CHRISTIAN DE CATERS

• •

L'EMBRASEMENT[1]

Nous fîmes halte en plein champ avant d'entrer à Starokonstantynow et Kobierski dételа les chevaux de volée afin de ne pas attirer l'attention par la vue d'un attelage à quatre. Le soldat qui conduisait la charrette se chargea des deux chevaux dételés et partit le premier. La charrette avait tout à fait un « air de circonstance » et ne courait aucun risque. Avec les effets empilés au-dessus (une voiture d'enfant, un berceau, une petite baignoire) et le soldat menant en main deux chevaux harnachés, elle semblait venir tout droit d'un domaine mis à sac, et tous les « camarades » que nous rencontrions la regardaient avec satisfaction. Notre situation à nous était pire. Depuis notre entrée en ville jusqu'à la gare, c'est-à-dire pendant trois verstes environ, les cris et les insultes ne cessèrent pas. Les soldats qui passaient lançaient des morceaux de boue durcie contre les vitres de la voiture en hurlant : « Descendez, sales bourgeois ! » « C'est notre tour de monter en voiture ! » La tempête de neige faisait rage. En passant près de la caserne, qui était l'endroit le plus dangereux, je regardai avec désespoir mon pauvre petit Tad, alors âgé de quatre mois, et je me demandais ce qui lui arriverait si vraiment on nous obligeait à descendre ou si une des pierres brisait finalement les vitres. Kobierski faisait son possible pour aller plus vite, mais par endroit la route était si mauvaise qu'on ne pouvait avancer autrement qu'au pas. A ces

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1938.

moments-là, les soldats allaient aussi vite que nous, et ceux qui étaient à notre hauteur ne cessaient de crier les plus ignobles injures à notre adresse. L'aîné de mes fils, qui avait l'air d'un petit ange dans son manteau de fourrure blanche, leur faisait à travers la glace des signes avec sa petite main. J'aurais cru que la vue de cette innocence toucherait le cœur du bandit le plus endurci. Mais les chevaliers de la Grande Révolution ne voyaient derrière la vitre qu'un « enfant de bourgeois » qu'ils étaient prêts à jeter dans la neige et dont ils auraient fracassé la petite tête blonde sans le moindre scrupule.

Après avoir heureusement laissé derrière nous la gare et les casernes, nous nous arrêtâmes pour la seconde fois dans un endroit désert. Le partisan nous attendait là sous la rafale. On rattela prestement les chevaux de volée et nous nous remîmes en marche dans la tempête grandissante. Les immenses étendues étaient couvertes d'un linceul blanc qui fatiguait les yeux et trompait le regard par son uniformité. Un chardon avait l'air d'un arbre et une forêt d'une haie au bord d'un fossé. Les hommes étaient plus effrayants en ces temps-là que la tempête ou que le danger de s'égarer, aussi ne prîmes-nous que des chemins de traverses, où nous risquions pourtant de nous perdre, évitant les villages et les grandes routes.

Le crépuscule couvrait déjà la terre d'un épais voile blanc lorsque nous atteignîmes enfin la maison de mes beaux-parents. Kobierski enleva son bonnet devant le perron et dit, en faisant le signe de la croix :

— Remercions Dieu d'être arrivés, madame. Avec le temps qu'il fait, les enfants auraient pu y rester !

Je fis semblant de ne pas comprendre le blâme discret que contenait cette phrase et m'empressai de faire descendre les enfants qui tombaient de sommeil.

Antoniny était alors aussi calme que sous l'ancien régime. Le mouvement paysan, parti du Gouvernement de Kiew, n'avait pas encore atteint Antoniny, situé plus à l'ouest. Un peloton des troupes de Jaworski y était en garnison et trente artilleurs polonais venaient d'arriver à Krementschouk, sept verstes plus loin. Bien que sans armes et sans pièces

encore, c'était tout de même du renfort. Ces forces suffisaient amplement à maintenir l'ordre non seulement à Antoniny, mais aussi dans les environs, et je me réjouissais à l'idée que mes enfants seraient à l'abri dans un endroit calme et tranquille.

La tempête se calma durant la nuit et le jour d'hiver se leva scintillant et ensoleillé. Je me préparais au retour, et déjà les chevaux étaient avancés, lorsque nous vîmes arriver à cheval un de nos garçons d'écurie avec une lettre pour moi de la part de Stefan.

Cette lettre était rédigée de façon concise. Elle m'apprenait que la nuit, vers une heure, la maison avait été attaquée par quarante hommes environ. La lutte avait été courte. Bien que Stefan se trouvât seul avec Zelechowski et un soldat (deux partisans étaient à l'écurie et le quatrième m'avait escorté jusqu'à Antoniny), les bandits furent accueillis par un feu nourri qui les fit battre en retraite en moins d'un quart d'heure. Plusieurs furent blessés, ainsi qu'on le vit aux traces de sang dans la neige. Les dégâts se bornaient à des fenêtres cassées, surtout dans la chambre des enfants, où l'attaque avait commencée. Là non seulement les vitres des fenêtres étaient brisées, mais les traverses mêmes étaient fracassées par les balles et les coups de pierres.

Stefan demandait aussi qu'on envoyât encore quelques partisans, car, d'après les dernières nouvelles, les paysans devaient renouveler leur attaque avec l'aide des « chasseurs » de Skowrodki. Nous courûmes, mon beau-père et moi, chez le lieutenant Zorawski. Celui-ci ne voulut point entendre parler d'amoindrir encore son peloton, mais il s'entendit par téléphone avec le lieutenant qui commandait les artilleurs de Krementschouk pour qu'il envoyât vingt hommes à Nowosielitza.

Moins de deux heures après, les artilleurs arrivèrent à Antoniny pour prendre les armes et les munitions que leur fournirent les partisans. Mon cœur bondissait de joie à la vue de ce détachement et, sur la route de Nowosielitza, j'avais toutes les peines du monde à ne pas crier de bonheur. Vingt-cinq hommes dans notre forteresse ! Avec cela nous pouvions tenir un mois !

Nous nous arrêtâmes à Starokonstantynow pour acheter du lard et de la viande en grande quantité, car je savais déjà que pour bien se battre il faut bien manger. Aussi chargeâmes-nous si bien le traîneau qu'il ne restait presque plus de place pour nous.

Mon retour avec le traîneau rempli de provisions et, peu après, l'arrivée de mon escorte furent accueillis avec enthousiasme par Stefan et les partisans et avec fureur par les paysans. Ceci ne nous empêcha pas d'aller nous coucher heureux et satisfaits, non sans avoir préalablement rendu grâce à Dieu d'avoir permis la réussite de notre expédition.

Le lendemain matin, au moment où nous finissions de déjeuner, Sawicki vint nous annoncer que le Comité du village demandait à parler à Stefan. Celui-ci se rendit sur le perron.

Impatientée de ne pas le voir revenir, j'allai dans l'antichambre. Le bruit d'une discussion violente me parvint à travers les carreaux cassés. Les quelques mots que je saisis firent que je me précipitai dehors. Je vis une foule haineuse et sombre. Presque tout le village était là. J'aperçus entre les casquettes en peau de mouton la tête de mon mari. Il parlait calmement et avec hauteur. La foule était furieuse, mais, heureusement pour nous, elle n'était pas encore ivre. Sûre de sa force, elle venait arrêter Stefan pour avoir fait venir des soldats. L'un des paysans, un abominable mais rusé gredin, accusa Stefan d'avoir lui-même cassé les carreaux pour avoir ainsi le prétexte de faire venir une escorte armée. Stefan, qui savait que l'attaque avait été dirigée par le frère de cet homme, lui dit simplement :

— Regardez-moi dans les yeux, Jacob !

Mais un Ruthène ne regarde jamais droit dans les yeux, même quand il ne ment pas.

Je me retirai sans bruit et retournai dans l'antichambre. Les artilleurs s'y trouvaient déjà presque tous. J'exigeai qu'ils entourassent Stefan pour empêcher les paysans de l'approcher. Ils refusèrent nettement, en disant qu'ils se battraient bien contre des bandits, mais pas contre le Comité. Désespérée, je me précipitai à la recherche des partisans, que je trouvai à la cuisine en train de terminer leur déjeuner

en riant avec les filles de cuisine. Ils bondirent aux premiers mots que je leur dis.

— Nous allons arranger ça en deux temps, trois mouvements, grognait Zelechowski tout en courant.

Ayant posté ses hommes dans l'antichambre près de la porte, il se fraya un passage dans la foule à coups d'épaule et s'arrêta à côté de Stefan. Les paysans étaient tellement agités qu'ils ne firent pas attention à lui.

— Faut-il tirer? murmura le maréchal des logis en souriant à mon mari d'un air complice.

Celui-ci jeta un regard autour de lui. La foule était vingt fois plus nombreuse, mais elle n'était pas armée, et il vit que la lutte ne serait ni longue, ni difficile. Quelques salves suffiraient à coucher une partie de nos ennemis dans la neige et à faire fuir le reste en désordre. Et pourtant, Stefan ne prononça pas la parole qui pouvait le délivrer. Il connaissait depuis huit ans déjà tous ces hommes qui l'entouraient, grondant de colère. Combien de fois chacun d'eux n'était-il pas venu devant cette même porte demander un conseil ou implorer du secours ! Ah ! s'ils étaient venus la nuit et armés ! Mais en plein jour, de si près, ce serait une boucherie... et après tant d'années...

— On va tirer, hein? insista le sous-officier, qui ne comprenait pas la cause de ce silence.

— Non, nous ne tirerons pas, répondit cette fois Stefan. Zelechowski, veillez sur madame et sur la maison, je m'arrangerai seul.

— Comment, monsieur, vous allez leur permettre...

— Je ne crains pas leur jugement.

J'attendai le retour de Zelechowski en tremblant d'impatience.

— Monsieur m'a dit de ne pas tirer, m'annonça-t-il avec regret.

Je me précipitai vers Stefan comme une folle, mais il était déjà trop tard. Les paysans l'avaient entouré et l'entraînaient vers un traîneau qui attendait là. Ils avaient l'intention de le mener à la ville et de le remettre au Comité révolutionnaire. Sawicki, pâle comme un mort, lui apporta sa fourrure. Je voulus l'accompagner, mais on m'en empêcha.

Il fallait agir au plus vite. Totinkoff, un Tcherkess employé

à l'administration du domaine, très brave homme, qui nous était resté fidèle, s'approcha de moi et, sur son conseil, je décidai de me rendre à Starokonstantynow pour prévenir le commissaire et la milice de ce qui venait d'avoir lieu. Kobierski attela et nous partîmes en suivant une petite allée du parc pour ne pas nous montrer. Le Tcherkess vint avec moi pour servir de témoin. Le brave homme me tranquillisait sur le sort de Stefan, mais je vis combien il était inquiet lui-même. Je serrai les dents et ne parlai pas. En traversant le village, j'aperçus avec surprise les chevaux qui avaient emmené Stefan attachés devant l'école. Nous nous arrêtâmes un peu plus loin.

Le Tcherkess partit en reconnaissance. Les nouvelles qu'il rapporta étaient excellentes : les paysans qui escortaient Stefan avaient aperçu dans le parc des gens de Pohoryla en train de couper du bois. Échauffés par leur récente victoire, ils s'étaient jetés sur eux et il en était résulté une lutte qui durait encore. Le Comité lui-même était allé se battre, laissant Stefan dans le bâtiment de l'école sous la garde de Bakula, un des pires gredins du village.

Cet incident nous fit gagner un temps précieux. Nous repartîmes au grand trot pour la ville. Au commissariat, je trouvai plusieurs personnes de l'Intelligenzia qui toutes avaient encore comme moi l'illusion que les autorités prendraient leurs réclamations et leurs demandes en considération. En attendant mon tour, j'écrivis quelques mots que j'envoyai à Antoniny par un homme que me recommanda le directeur de la raffinerie de Starokonstantynow.

Le commissaire du district, ancien colonel de Cosaques, s'appelait Tolmazoff. C'était un homme de l'ancien régime, un grand amateur de chevaux et un terrible ivrogne, qui était généralement de l'avis de ceux qui lui payaient à boire. Mais lorsque je parvins jusqu'à lui, il n'était pas ivre et même assez bien disposé à notre égard. L'idée surtout que les pur-sang de Nowosielitza pourraient tomber aux mains des paysans l'inquiéta profondément, et il me donna les plus chaleureuses recommandations pour le « Rewkom[1] », logé au rez-de-chaussée de la même maison.

1. « Rewkom » : Comité révolutionnaire.

Je trouvai une pièce fort sale, mal aérée, au parquet couvert de crachats et cinq gaillards en « papakha[1] », affalés sur des chaises, occupés à grignoter des graines de tournesol. Je m'arrêtai devant eux et je sentis avec dégoût leurs regards de brutes qui m'examinaient de la tête aux pieds. Tout dans ma « bourgeoise » personne devait les indisposer contre moi et je pensais avec effroi que, dans un instant peut-être, c'étaient eux qui allaient décider du sort de Stefan.

Je m'adressai à eux comme aux représentants véritables de la Justice. Je leur dis que je les considérais comme l'unique gouvernement légal et que je me mettais sous leur protection. En leur répétant les détails de l'incident, j'insistai sur la certitude que j'avais de trouver en eux la seule autorité et la seule puissance capable d'arranger l'affaire. Je restai longtemps devant ces gredins en attendant ce qu'il leur plairait de me répondre.

Trois d'entre eux grignotaient leurs « siemiatchki[2] » sans discontinuer et bâillaient ostensiblement ; le quatrième, au maintien apathique, semblait ne pas même m'entendre. Mon discours était en somme adressé au dernier d'entre eux, dont l'étroit visage n'était pas antipathique. Celui-là était un vrai fanatique, qui croyait peut-être vraiment, comme je venais de le dire, qu'ils étaient les représentants de l'ordre et de la Vérité. Après de longs chuchotements avec ses camarades, il me remit un ordre écrit pour le Comité du village et, comme Stefan n'arrivait toujours pas, il enjoignit à son compagnon, l'homme à la figure apathique, de m'accompagner et de « liquider le conflit entre le noble Szczucki et les villageois de Nowosielitza ». Je le remerciai avec ferveur et me remis en route avec mon bolchévik. Mon compagnon gardait un silence obstiné et, même maintenant, je me demande ce qu'il pensait. A peine venions-nous de quitter la ville que je vis un traîneau venir à notre rencontre et, dans ce traîneau, j'aperçus à ma grande joie Stefan libre et en bonne santé.

Nous eûmes la courtoisie de ramener le bolchévik au « Rewkom », après quoi Stefan me raconta la suite de son aventure.

Nos paysans, qui, le matin, avaient quitté leurs chaumières

1. « Papakha » : haut bonnet de fourrure, porté par les soldats russes.
2. « Siemiatchki » : graines de tournesol.

dans l'intention « d'en finir avec le seigneur », avaient eu le temps de se calmer et de dépenser une bonne partie de leur énergie pendant la bataille acharnée qu'ils livrèrent deux heures durant aux paysans de Pohoryla. Les Ruthènes sont paresseux de leur naturel et la lutte qu'ils avaient soutenue leur ôta l'envie de se livrer à d'autres excès. Ils n'abandonnèrent point, il est vrai, l'intention de livrer Stefan au Comité révolutionnaire, mais ils s'aperçurent de certaines difficultés administratives dont ils ne s'étaient point doutés tout d'abord. Le secrétaire du Comité, un paysan instruit et bon, opposé au projet d'arrêter Stefan, refusa catégoriquement de prêter son concours. Le Comité, composé de paysans ne sachant ni lire, ni écrire, se trouva dans l'impossibilité de rédiger lui-même l'ordre indispensable en pareille occurrence. Les paysans, accoutumés à la bureaucratie russe, se sentirent brusquement impuissants sans papiers et leur enthousiasme tomba. Finalement, ils proposèrent à Stefan de retourner chez lui sans leur garder rancune de ce qui était arrivé :

— Nous vous avons gâté la moitié de la journée, dirent-ils, mais aussi vos nouveaux soldats ont fait si peur au village que nous n'avons pas dormi de toute la nuit ! Comme ça on est quitte !

Nous passâmes encore quelques heures à Starokonstantynow en tâchant de découvrir un endroit où nous pourrions, pour plus de sûreté, transporter quelques effets. Nous trouvâmes ce que nous cherchions chez le vieux Ojsdacher, l'un des juifs les plus riches de l'endroit, qui consentit à nous louer son « salon ». C'était une assez belle et grande pièce, mais très froide. Tous ceux qui rencontraient Stefan n'en croyaient pas leurs yeux et le regardaient comme un revenant, car la nouvelle de son arrestation était déjà publique et l'on savait comment ces sortes d'incidents se terminaient d'ordinaire.

Nous rentrâmes à la nuit. Tout était tranquille. Épouvantés, les artilleurs erraient à travers le château comme des âmes en peine et suppliaient qu'on les renvoyât au plus vite à Krementschouk.

Nous étions si fatigués, moralement et physiquement, que nous remîmes la décision au lendemain et que nous allâmes nous coucher au plus vite, ayant, au préalable, soigneusement barricadé toutes les issues.

◘

Le lendemain matin, nous apprîmes que l'attaque de Skowrodki venait de commencer. J'ai dit plus haut que ce village était un repaire de mauvais sujets. Mon père fut toujours d'une bonté admirable pour les paysans, mais cela n'améliora pas la situation, au contraire. Aussi la destruction qui commençait fut-elle l'une des plus brutales et des plus bestialement destructives des environs. Comme toujours, ce furent les soldats qui attaquèrent les premiers, excités par les paysannes qui convoitaient les objets et ustensiles domestiques du château.

Je ne décrirai pas ici les détails de la lutte désespérée qui suivit et dura depuis le matin jusqu'à la fin de l'après-midi, ni les efforts surhumains de mes parents qui reculèrent de pièce en pièce en élevant de nouvelles barricades de meubles, ni le fracas des portes enfoncées par la foule grondante, ni finalement l'héroïsme des deux officiers qui, au risque de leur vie, s'efforçaient de retenir leurs hommes fous de rage. Vers le soir, mes parents purent heureusement s'échapper de la chambre jusqu'à laquelle ils avaient reculé et dont la porte cédait déjà sous la poussée de la foule. Grâce aux ténèbres grandissantes, ils passèrent inaperçus. Après leur départ, on mit le feu à la maison. En partant, ils virent disparaître leur fortune, tous leurs souvenirs et le résultat du travail de leur vie entière. De la ferme, il ne restait que les murs ; les superbes machines agricoles de mon père étaient mises en miettes et jetées au feu ; on égorgeait au milieu de la cour tous les veaux, les porcs et les vaches. On força même la porte qui menait à la chapelle et des mains sacrilèges emportèrent l'humble trésor : quelques surplis, un ou deux calices. Les bannières aux tons fanés furent déchirées pour en faire des tabliers et on arracha de son cadre doré la douce image de la Vierge. La nuit était tout à fait tombée que la foule triomphante hurlait encore de joie.

Ce jour-là, le bruit que firent les bottes puantes des soldats et des paysans en écrasant tout ce qui me rattachait encore aux jours déjà lointains de mon enfance retentit cruellement

dans mon cœur. Les vieux et lourds meubles dantzikois, au milieu desquels j'avais grandi et dont mes mains d'enfant avaient poli les coins, furent brisés à la hache ; un soldat ivre se vautra sur le lit de ma mère, tandis que des enfants malpropres déchiraient de vieux daguerréotypes, d'anciennes lettres, tous nos souvenirs. Les immenses armoires, source inépuisée de curiosités, quantité d'objets dont chacun avait une histoire, les livres collectionnés avec soin, tout cela fut perdu irréparablement, bien pis : profané par des brutes odieuses.

La foule révolutionnaire ne s'en tint pas là. Il est vrai que la destruction de Skowrodki avait pris plus de temps qu'on ne pensait, mais celle de Nowosielitza n'en demeurait pas moins au programme de la journée. D'ailleurs, le riche butin qu'on avait saisi à Skowrodki avait encore aiguisé les appétits ; quant à l'obscurité, ce n'était pas un obstacle insurmontable : en mettant le feu, on y verrait clair. Un bataillon se forma ; on prépara les mitrailleuses et les grenades.

Nous savions tout cela. Les paysans avaient leur police et leurs espions, mais nous avions les nôtres. A midi déjà, on nous informa que les chasseurs à pied et les paysans de Skowrodki, ainsi que ceux de Krouhliki et les nôtres s'apprêtaient à attaquer Nowosielitza dès qu'ils auraient achevé le sac de Skowrodki. A part cela, un soldat vint vers les six heures du soir prévenir nos domestiques de quitter le château avec leurs effets, « car, dit-il, ils seront ici dans un instant ».

Notre plan était le suivant : nous avions décidé de nous défendre jusqu'au bout et, dans le cas où l'on ferait sauter à la dynamite la porte de fer, nous devions profiter du désordre pour nous frayer, les armes à la main, un passage à travers la foule et reculer jusqu'aux écuries. Nous renvoyâmes tous les domestiques, sauf Sawicki, qui demeura sourd à toutes nos représentations et resta avec nous. J'avoue que je ne sais où se trouvaient alors et ce que pouvaient penser les artilleurs ; ils avaient dû se terrer dans quelque cachette, car on n'en voyait aucun. Dans le hall, une petite lampe à pétrole brûlait en fumant terriblement sur le manteau de la cheminée. Le vent, qui sifflait à travers les carreaux cassés,

agitait cette flamme de telle sorte que l'on n'y voyait presque pas. Les partisans s'étaient groupés non loin de ce faible cercle de lumière, dans l'ombre de la cheminée ; ils tenaient leurs fusils chargés à la main. L'attaque que nous attendions ne devait ressembler en rien à un siège en règle ou à une action militaire exécutée suivant un plan préparé d'avance. Les paysans attaquaient invariablement la porte principale, fonçant contre elle comme un bélier jusqu'à ce qu'elle cédât. Ils n'employaient jamais d'autre système, c'est pourquoi nous étions tous réunis autour de l'entrée.

Après avoir examiné une dernière fois avec les soldats les détails de notre plan de défense, nous passâmes dans le petit salon adjacent, dont les volets étaient soigneusement fermés. Une lampe éclairait cette pièce où se trouvaient des meubles confortables et où régnait encore une atmosphère de calme et d'élégance. Il fallait être prêt à toute éventualité, aussi avions-nous revêtu nos manteaux de fourrure et des bottes de feutre ; nos armes à la portée de la main, nous attendions en silence. La vieille pendule faisait entendre son tic-tac et je pensais : « Encore une seconde... encore une... Ah ! si nous pouvions en vivre une de plus... » Nos esprits et nos corps se réjouissaient de chaque instant de répit. Je me repaissais avidemment de la vue de ces murs tendus de soie gris pâle aux bouquets de roses, dont la couleur était une fête pour les yeux, et, plongée dans la contemplation de cette harmonie, je m'efforçais de repousser toute autre idée. Il m'importait peu que dans un instant peut-être nous fussions obligés de nous précipiter dans une lutte sans merci et d'errer ensuite dans la nuit glacée... Il m'importait peu qu'au matin il ne restât plus rien de ce qui nous entourait... L'instant que nous vivions, malgré sa fragilité, n'en conservait pas moins tout son prix.

Tout à coup le silence fut rompu par un bruit encore lointain. La figure de Zelechowski parut dans la porte :

— Il y a de la cavalerie qui vient. Je grimpe là-haut pour voir.

Nous nous serrâmes l'un contre l'autre, car la dernière seconde était arrivée.

La porte grinça de nouveau et Sawicki entra, l'air solennel.

Il s'arrêta et, se redressant, annonça d'une voix blanche :

— Ils sont là, monsieur.

Jamais je n'oublierai le son de cette voix. Elle avait quelque chose de mort, d'inhumain. On eût dit que la phrase qu'il venait de prononcer restait suspendue dans l'air, résonnant encore à nos oreilles.

Nous fûmes sur pied à l'instant et éteignîmes précipitamment la lampe. Après une dernière étreinte et un rapide signe de croix, nous allâmes dans le hall. On entendait de l'autre côté de la grande porte le piétinement des chevaux et un bruit d'armes. Pas un cri.

— Les paysans ne sont pas là, il n'y a que la troupe, murmura Zelechowski.

— Ne tirez pas le premier. Laissez-les commencer, lui dit Stefan.

Quelqu'un frappa un grand coup de crosse qui fit trembler la porte. Nous attendions les premiers coups de feu...

Tout à coup, le silence angoissant fut déchiré par un grincement inattendu. C'était la barre de fer de la porte d'entrée qui tombait tandis que le vantail cédait avec fracas [1].

Un frisson nous parcourut. Nous étions trahis. Avec le calme du désespoir, nous avançâmes, prêts à tirer.

Une bande d'hommes armés s'engouffra dans la porte avec un cliquetis de sabre, puis s'arrêtas. Nous fîmes de même, incertains... Tout cela avait l'air d'un rêve... c'était tellement différent de ce que nous attendions...

Brusquement, nous vîmes émerger de l'ombre, à deux pas de nous, une petite silhouette trapue, vêtue d'une veste à la hussarde, et nous entendîmes une voix jeune et un peu moqueuse qui disait :

— Eh bien ! on nous reçoit aimablement...

Au même instant, quelqu'un derrière nous s'écria :

— Ce sont les nôtres... ce sont les nôtres... voilà l'aspirant !

A ce cri, on vit réapparaître les artilleurs, jusque-là invisibles, pendant que Sawicki, dont les mains tremblaient, s'efforçait en vain d'allumer la grande lampe.

1. On apprit plus tard que la porte avait été ouverte par l'un des artilleurs qui, le premier, avait reconnu les arrivants.

— Je m'appelle Tanski... à votre service, continua la petite personne avec dignité, tandis que les partisans poussaient des « hourras » frénétiques.

Tout cela dura en réalité beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Oui, c'étaient bien les Polonais. La lettre que j'avais écrite au commissariat n'était parvenue que le lendemain à Antoniny, où venait d'arriver un nouveau peloton des troupes de Jaworski, sous le commandement de l'aspirant Tanski. Ce brave, apprenant ce qui se passait, remonta à cheval et se dirigea incontinent sur Nowosielitza, faisant ce jour-là plus de quatre-vingts verstes.

Quelle belle et joyeuse soirée ce fut pour nous! Nous priâmes Dieu de nous envoyer les Ukrainiens. Après les heures d'angoisse que nous avions vécues, nous aspirions aux joies d'un succès certain.

Hélas! la renommée aux cent bouches avait vite fait d'informer le village qu'un « régiment entier » venait d'arriver. Le bataillon des chasseurs à pied, ainsi que les paysans qui l'accompagnaient, informé à temps, changea de direction, tout en assurant, à qui voulait l'entendre, que jamais il n'avait eu l'intention d'attaquer Nowosielitza et que, s'il plaisait aux « partisans » d'y rester, ils étaient absolument libres d'agir à leur guise.

Le lendemain matin, après une bonne nuit, nous réunîmes un véritable conseil de guerre. Nous décidâmes, pour commencer, de renvoyer à Krementschouk les artilleurs et ensuite de profiter de l'augmentation de nos forces pour transporter à Starokonstantynow les objets les plus précieux. Jusque-là nous n'avions pu nous risquer à faire cela, car, dans tous les domaines, les paysans s'étaient opposés à ce que l'on emportât quoi que ce fût et nous ne voulions pas exposer nos gens à être battus, et nous, à une défaite certaine. A part cela, il y avait encore une question à résoudre, et c'était la plus grave : que devions-nous faire par la suite, quel devait être notre but?

Depuis la destruction de Skowrodki et le départ des Kopec pour Starokonstantynow, Nowosielitza était le dernier château encore debout dans le district. Les fermes du domaine étaient en cendres, le caissier s'était transporté avec ses livres

dans le salon que nous avions loué en ville, et seul tenait encore, à deux verstes du château, le vieux garde Liberadzki, chasseur remarquable et excellent tireur.

Toutes les nuits, il devait se défendre à coups de fusil contre les bandes qui passaient, mais il ne bougeait pas de chez lui. Sa femme et sa fille « s'énervaient tout à fait inutilement à cause des coups de feu », disait-il. A part cela, il était tout à fait heureux, je crois. Nous lui proposâmes de se transporter au château, mais il refusa en disant qu'on lui volerait ses pommes de terre.

Telle était la situation. Au milieu des ruines et de la dévastation générale, le château de Nowosielitza, avec son haras, le trésor du domaine, se dressait encore, isolé, fier et menaçant. Mais combien de temps résisterait-il aux événements et aux hommes? Comment faire pour trouver du fourrage lorsque les provisions rassemblées dans le manège viendraient à manquer? Combien de temps encore faudrait-il lutter et se défendre? La situation politique changerait-elle?

En optimistes que nous étions, persuadés d'un prompt revirement politique, nous rêvions de rester à notre poste aussi longtemps que possible. Nous n'eûmes pas grand'peine à faire partager cette opinion à Tanski. L'idée d'une défense presque impossible dans cet endroit isolé plut à ce jeune homme qui aimait la guerre et ignorait le danger. L'exécution de ce projet ne dépendait pas de lui, mais de son chef d'escadron. C'était lui qui devait décider de notre sort.

La journée s'écoula tranquillement, mais le soir, dès le retour des patrouilles qui venaient d'inspecter le parc, et avant le lever de la lune, nous entendîmes tirer un coup de fusil, puis plusieurs autres. Le château ne demeura pas silencieux. On commença à tirer de part et d'autre, mais sans résultat, car les coups partaient de fort loin et passaient généralement trop haut. Les agresseurs n'avaient évidemment pas l'intention d'attaquer, mais voulaient seulement nous inquiéter et peut-être provoquer une sortie.

Nous avions l'impression qu'une voix menaçante criait : « Nous pensons à vous, nous ne vous oublions pas », tandis que le vieux château répondait : « Moi aussi je n'oublie pas et je veille. »

Cette conversation dura, avec quelques interruptions, presque toute la nuit. Zelechowski, impatienté, alla plusieurs fois sur la terrasse et; se faisant un porte-voix avec ses deux mains, hurla en ruthène :

— Allons, petits pères, un peu plus près, venez qu'on s'amuse !

Mais naturellement ses appels furent vains.

Avant l'aube, la fusillade cessa.

Le lendemain matin, Sawicki nous annonça d'une voix très émue :

— Monsieur, Liberadzki a été attaqué cette nuit... Il a tué quatre de ces bandits, mais lui-même a disparu... La maison est vide. Dans l'antichambre, il n'y a que les cadavres...

Nous sursautâmes.

— Qui vous l'a dit?

— Nazar est venu avant l'aube pour savoir si Liberadzki n'était pas ici.

Nous fîmes toute la journée de prudentes démarches pour tâcher d'avoir des nouvelles de Liberadzki, mais en vain. Vers le soir, nous le vîmes arriver aussi calme que d'habitude. Nous nous précipitâmes vers lui pour avoir des nouvelles.

— Oh ! il n'y a pas grand'chose à raconter. Dans la soirée, ils ont attaqué les juifs qui habitent à côté ; ils étaient dix, peut-être onze. Les juifs se sont mis à crier et leur ont tout donné : l'argent, les manteaux. Quand j'ai compris qu'ils malmenaient les juifs, j'ai expédié les deux femmes au grenier et je me suis assis dans un coin avec ma carabine et mon revolver. J'ai pris un matelas pour me barricader. J'ai dit à mon chien : « Couché », vous vous rappelez mon chien d'arrêt, monsieur? Il s'est couché par terre à côté de moi. J'ai jeté un oreiller contre la lampe pour l'éteindre. Quand ils étaient déjà dans l'antichambre et que j'ai entendu qu'ils disaient à Nazar : « Allons, conduis-nous ! », j'ai eu l'impression que j'étais mal placé. Avant qu'ils soient entrés, j'ai sauté par la fenêtre, qui était derrière moi. Une fois dehors, je regarde. Entre un gaillard en « chinell », la cara-

bine tout armée sous le bras, une lampe à la main... l'imbécile ! Mon chien lui saute dessus. Il lui envoie une balle entre les deux yeux ; la pauvre bête n'a eu que le temps de pousser un cri en tombant. Alors moi, derrière ma fenêtre, je me suis dit : « Puisque tu as tué mon chien que j'aimais comme mon enfant, tu crèveras toi-même comme ce chien. » Je l'ai mis en joue. Il est tombé comme une masse ; j'avais bien visé, il n'a pas dû même se rendre compte de ce qui lui arrivait. Alors, ceux qui étaient derrière lui ont couru dehors pour cerner la maison et m'empêcher de fuir. Je me suis caché dans le recoin que fait le perron, et j'ai attendu. Mais je vous avoue, monsieur, que j'avais perdu la tête : je ne savais plus si j'avais jeté la douille après avoir tiré. Alors j'abandonne ma carabine, je prends mon revolver et je fais feu sur eux quand ils approchent de moi. Le premier est tombé tout de suite, le second a fait peut-être encore deux pas, quant au troisième, il est allé tomber sur la route. Les autres, en voyant ça, ont pris leurs jambes à leur cou. Moi, je rattrape ma carabine et je les poursuis en tirant, et vous savez comme elle tire, acheva le vieux chasseur avec admiration.

— Vous en avez blessé d'autres ?

— Je ne puis rien dire de certain, répondit-il, il y a beaucoup de sang, mais la distance était grande et il faisait noir... Aucun n'y est resté (il soupira avec regret), sauf les quatre premiers. Cette nuit, je conduirai les femmes à Starokonstantynow et moi je resterai ici à me cacher, en changeant tous les soirs d'abri, car je sais déjà que le « Rewkom » me cherche pour me faire passer en jugement. Mais ils ne me verront pas de sitôt !...

— Venez donc habiter chez nous, c'est ce qu'il y a de mieux...

— Je vous remercie bien, monsieur et madame, mais je n'aime pas rester enfermé comme ça. C'est dans la forêt que je suis le plus tranquille. Ils ne m'y trouveront pas.

Deux jours après cet événement, nous partîmes pour Antoniny, avec Tanski, dans un traîneau attelé à quatre chevaux. Nous traversâmes le village d'un air fier et plein de défi, mais on fit semblant de ne pas nous remarquer. Zelechowski

avait pris le commandement du château pendant la journée que devait durer notre absence. A Antoniny, une cruelle déception nous attendait, car le remplaçant de Jaworski, qui était encore à Ploskirow, ne consentit point à laisser le peloton à Nowosielitza et recommanda même à Tanski d'être de retour avec ses hommes, au plus tard, dans un délai d'une semaine. Nous eûmes la plus grande peine à obtenir de lui encore deux jours de sursis.

Ainsi donc, dans neuf jours, le 15 décembre, nous allions être forcés de quitter Nowosielitza, de déserter notre poste, de capituler avant d'avoir livré la lutte décisive, de laisser périr tout ce qui nous était cher ; nous allions être obligés d'abandonner à un sort incertain les gens qui nous avaient loyalement et fidèlement servis. Tout en admettant les raisons qui ne permettaient pas de diviser les forces d'Antoniny, ce fut le cœur plein d'amertume et de chagrin que nous reprîmes le chemin de la maison, de cette maison qui devait cesser d'être la nôtre.

La belle journée ensoleillée touchait à son déclin. Autour de nous, tout était blanc, immaculé. En descendant la côte, dans la direction de Werchniaki, nous remarquâmes un mouvement inusité dans la cour de la ferme auprès de laquelle nous devions passer. Des files ininterrompues d'hommes et de femmes, semblables de loin à des fourmis, parcouraient la route qui reliait le village au château et à ses dépendances. Chacune de ces fourmis traînait ou poussait devant elle quelque chose. C'étaient des chevaux, des vaches et des charrettes que l'on emmenait. Ces petits personnages se battaient entre eux et leur nombre semblait augmenter à chaque instant.

La nature de cette assemblée ne pouvait nous laisser de doutes. Werchniaki célébrait la fête de la Liberté, autrement dit, les villageois pillaient le château. La route ne permettait pas d'éviter ou de contourner cette fourmilière.

— A toute allure, Jean, et ne laissez arrêter les chevaux sous aucun prétexte, dit Stefan en me mettant dans la main un chargeur de revolver supplémentaire.

J'assistai à cette scène avec indifférence, si je puis dire, impersonnellement, comme un lointain spectateur. Mon esprit

seul travaillait avec précipitation : où et quand avais-je déjà vécu tout cela?

La ferme approchait, grandissait. On entendait déjà distinctement le bruit bien connu de la foule en délire. Nous glissions sur la route à un trot de plus en plus accéléré. Les chevaux étaient excellents. Les deux fous à la robe d'or, Sroul et Wariat, qui, au retour d'une promenade de soixante-cinq verstes, s'emportaient à la vue d'un moulin à vent, avaient été remplacés ce jour-là par la blanche Otrada, douce, mais rapide, et la frivole et chatouilleuse Peggy. Derrière elles, venaient Zelazny et Zydowka, tous deux infatigables et prêts à tout.

Nous entrâmes dans la foule encore peu compacte à cet endroit. Les cris de : « Arrêtez, arrêtez ! » éclatèrent immédiatement, tandis que des dizaines de mains se tendaient vers Kobierski. « Arrête, arrête, ou nous te tuerons !... », lui criait-on. Pour toute réponse, le vieil homme se redressa de toute sa taille et, excitant de la voix ses chevaux lancés déjà à toute allure, il saisit son long fouet et se mit à tailler dans la foule comme avec un sabre. Stefan et Tanski, le doigt sur la détente, attendaient le moment décisif. Un mur humain se dressait devant nous. Nous fonçâmes dedans. Deux hommes se pendirent aux naseaux de chacun des chevaux. Les bêtes se cabrèrent et piétinèrent les agresseurs. D'autres hommes se précipitèrent ; les braves animaux s'en débarrassèrent de même. Au même instant, Stefan et Tanski firent feu dans la foule et éclaircirent les rangs autour de nous. Le fouet de Kobierski s'était transformé dans sa poigne de fer en un véritable instrument de combat qui coupait les figures et les mains sans miséricorde. Les chevaux ne ralentirent pas un instant. Déjà la foule était moins dense. Un soldat pendait encore au mors de Zelazny, s'y cramponnant opiniâtrement. Stefan lui envoya sa dernière balle. L'homme roula... nous étions libres. Les hurlements et les vociférations dont nos ennemis couvraient leur défaite résonnaient de plus en plus faiblement à nos oreilles. Nos chevaux, affolés, s'étaient emportés. Pour leur laisser le temps de se calmer, nous prîmes un chemin plus long, à travers les champs, qui semblaient mauves dans le crépuscule, puis, glissant silen-

cieusement à travers le parc, nous fîmes halte devant la grande porte du château.

Nous trouvâmes tout en ordre. De toute la journée, personne ne s'était montré dans les environs.

Je me souviens que, ce jour-là, j'étais tellement exténuée par les émotions de la journée que j'allai me coucher immédiatement après le dîner, en me réjouissant des dix heures de sommeil que j'avais devant moi. Je fus heureuse de me trouver au lit, ayant entassé sur moi toutes les couvertures et les fourrures que nous avions sous la main. La température de notre chambre dépassait à peine zéro, à cause du voisinage de la salle de bains et de la chambre des enfants, dont les fenêtres avaient été défoncées. Le froid entrait par les portes disjointes. J'ignore depuis combien de temps je dormais lorsque je fus éveillée par une brusque secousse. Stefan, vêtu d'un manteau de fourrure et tenant son fusil sous le bras, me secouait le bras en criant des mots que je n'entendais pas, car un fracas épouvantable faisait trembler le château. On distinguait, à travers ce tumulte, un bruit de vitres brisées.

— Lève-toi ! criait Stefan, lève-toi immédiatement... On ne sait pas ce qui va arriver... On est en train de se battre...

— Visez bien, mes gars, et ne gaspillez pas les munitions, hurlait Tanski dans la pièce voisine.

Mon mari quitta la pièce en me laissant une bougie allumée. Dieu ! qu'il m'en coûtait de quitter la chaleur de mon lit !

Avant que je me fusse décidée à le faire, les coups de feu s'espacèrent. « Dieu merci, pensai-je, c'est la fin » et je me rendormis. Cinq minutes après, Stefan me réveilla encore plus brusquement. Les éclats de vitre pleuvaient comme de la grêle et le bruit était encore plus fort qu'auparavant, s'il est possible. J'ai eu souvent depuis l'occasion d'entendre de près des tirs d'artillerie, des explosions de bombes, mais rien ne saurait être comparé au fracas des salves dans cette vieille demeure. Les trois grandes salles, complètement vides, qui se trouvaient au premier étage, formaient une admirable caisse de résonance et les voûtes du rez-de-chaussée répétaient chaque coup de feu un nombre incalculable de fois. Je commençai à m'habiller avec le plus vif mécontentement et j'eus bientôt revêtu mes fourrures et mes bottes.

Bien que je fusse prête, et le revolver à la main, je tombais de sommeil. Par une ironie du sort, la lutte se calma réellement cette fois et cessa tout à fait au bout d'un quart d'heure. Sans attendre qu'on me le permît, je me recouchai. En m'endormant, j'entendis encore la voix de Tanski qui disait à mon mari :

— Je peux vous assurer que ces manants ne se montreront plus jusqu'à notre départ... nous allons pouvoir dormir tout notre saoul.

Le petit aspirant avait raison. Personne ne troubla la paix des nuits suivantes. Ceci ne signifie pourtant pas que la dernière semaine de notre séjour à Nowosielitza ait été monotone et dépourvue d'émotions. Au contraire. Je pourrais écrire un chapitre entier sur les différents incidents dont nous fûmes témoins : l'attaque fulgurante de Tanski contre les soldats et les paysans qui volaient du poisson dans les réserves d'hiver, la fuite désordonnée des voleurs, l'épouvante des femmes qui se cachèrent jusqu'au cou dans les trous creusés dans la glace pour pêcher et qui refusaient d'en sortir, malgré la liberté qu'on leur promettait ; le désarmement d'un groupe de paysans qui abattaient des arbres dans le parc et que l'on força, malgré leur fureur, à porter dans notre bûcher le bois déjà coupé ; les incroyables expéditions à la ville, sous escorte, d'où l'on rapportait des provisions... et tant d'autres faits déjà oubliés. Durant les derniers trois jours, personne ne se montra. Pour la forme, les patrouilles parcouraient le parc que tout le monde évitait d'approcher.

Par contre, les serviteurs, les gens des fermes, les gardes se suivaient en file ininterrompue. Comptes, adieux, explications sur notre départ ne cessaient pas. Le plus pénible, le plus douloureux fut d'assister au désespoir de ces gens dont le « château » avait toujours été l'appui moral et matériel ; ce fut l'obligation d'abandonner à un sort inconnu et certainement lamentable tous ces pauvres gens ; ce fut de ne pouvoir répondre à leurs incessantes questions : « Et nous, monsieur ?... qu'allons-nous devenir... que devons-nous faire ? » Tout ce que nous pouvions faire pour eux — c'est-à-dire payer en avance leurs gages tant en argent qu'en nature, les approvisionner en bois et en paille — qu'était-ce en

comparaison de l'écroulement de leurs croyances, de leur abattement moral, des dangers auxquels ils allaient être exposés?

Le 14 décembre, comme il avait été entendu, nous vîmes arriver vingt hommes du 2e régiment de lanciers, qui se formait à Antoniny, et plusieurs charrettes pour transporter nos bagages.

Les lanciers devaient nous aider à emmener les chevaux de sang. Le 15 au matin, lorsque tout fut prêt, le château fit quérir le « Comité », qui se présenta en hâte accompagné du village presque entier. On leur montra ce qui restait et on leur fit signer une liste de ces objets. Ils firent ce qu'on demandait, mais de mauvaise grâce, avec un regard méfiant et renfermé.

Alors seulement Stefan abattit son jeu et déclara qu'il emmenait à Antoniny, en plus des objets déjà emballés, le haras, toutes les voitures, les harnais et la forge. Les paysans demeurèrent immobiles, frappés de stupéfaction. Les gens du village connaissaient de longue date notre projet de départ et supposaient que nous emporterions les meubles les plus précieux. Mais l'idée ne leur était jamais venue que nous aurions la témérité de vouloir emmener les chevaux. Ils restaient là comme frappés par la foudre et contenant à peine leur fureur. Ils considéraient que nous leur causions un tort incalculable. Alors que chaque village s'était déjà enrichi des dépouilles de son château, le village de Nowosielitza, dont tout le monde avait envié le sort, ne récolterait rien que quelques meubles bons tout au plus à mettre en pièces dans les moments de gaîté? Le trésor, que les paysans étaient habitués depuis longtemps déjà à considérer comme leur bien, allait leur échapper — et pourquoi? Pour tomber aux mains des paysans de Zaslaw ou des bolchéviks de Starokonstantynow! Et c'était le « seigneur », qui avait vécu tant d'années au milieu d'eux, qui commettait cette injustice! Mieux vaudrait laisser cela aux siens que de mener les chevaux à une perte certaine. Les paysans ne devaient jamais oublier cet affront. La fureur et le désespoir inondèrent leurs âmes ignorantes et ils restaient là, respirant bruyamment et jetant des regards de fauves. Plusieurs jeunes gens coururent à Skowrodki et

à Pohoryla chercher les soldats pour nous couper la route. Les autres restèrent silencieux et tremblants de colère impuissante.

Tanski donna le signal du départ sans s'occuper de leur présence. Tout avait été au préalable organisé et préparé de telle façon qu'à un signal convenu, au grand ébahissement des paysans, les traîneaux, déjà chargés, avancèrent, venant de tous les coins de la cour, des écuries et des communs. Les lanciers sortirent à cheval de l'écurie principale, chacun d'eux conduisant deux poulinières. Derrière eux venait la vague bariolée des poulains. On se mit à former la caravane.

Les images les plus variées défilent devant mes yeux remplis de larmes : le parc couvert de givre..., le troupeau joyeux des jeunes chevaux..., la longue file des juments tendant avec inquiétude leurs belles têtes et dressant leurs oreilles pointues..., le groupe compact des soldats..., la tache sombre que fait la foule des paysans..., Sawicki immobile dans la porte comme la personnification même du désespoir..., le vieux Szepelski écroulé sur une caisse vide et sanglotant comme un enfant abandonné..., le petit Tanski, monté sur un immense cheval, menaçant les paysans de venir dévaster le village si l'on touchait au château..., le président du Comité, sans casquette, recevant humblement des mains de Stefan les clefs du château..., les chiens jappant tristement, incertains s'ils doivent se réjouir du voyage ou hurler de chagrin...

Le clairon sonne.

Nous nous ébranlons lentement.

— Dieu vous garde ! Nous reviendrons bientôt.

— Que Dieu miséricordieux vous entende !... Revenez... le plus tôt possible... sans cela nous périrons..., sanglote Sawicki debout sur le perron, sans s'inquiéter de ce que le village tout entier voit ses larmes.

Nous sommes partis.

Encore un signe de croix, un dernier regard enveloppant tout ce que nous quittons comme pour en fixer le souvenir... Voilà que tout a disparu au tournant de la route... pour toujours...

Un morceau de notre existence est resté derrière nous...

Une fois que nous fûmes en pleins champs, le jeune aspirant reforma la caravane. D'abord venait l'avant-garde composée de cinq partisans ; ensuite les juments, menées par les lanciers et, derrière elles, les poulains en bande joyeuse, ravis par le voyage, attentivement surveillés par des soldats. Après le haras venait la longue file des traîneaux, grands, petits, moyens, les voitures, les « bryczki » et six énormes traîneaux de paysans chargés de bagages et de vêtements.

Tanski et nous, suivions, fermant la marche avec le reste des partisans. La route que nous allions prendre avait été depuis plusieurs jours l'objet de longues discussions. Pour arriver à Antoniny, il fallait passer par Kuzmin ou par Starokonstantynow.

Ces deux localités étaient occupées par un assez grand nombre de troupes bolchévistes, et il s'agissait de les éviter à tout prix. Après de prudentes investigations, nous décidâmes de tourner à gauche dès que nous aurions dépassé Pohoryla et d'aller, à travers champs, passer la rivière Slutsch à Hrehorowka, puis, en évitant toujours les grandes routes, d'avancer dans la direction de Tcherniatyn.

La population et les soldats de Pohoryla, informés de notre passage, étaient venus sur la route pour nous voir et formaient une barrière vivante le long des fossés. Ils nous contemplaient sans rien dire en grinçant des dents. Malgré leur supériorité numérique et la difficulté qu'il y avait à défendre un aussi long convoi, personne n'osa attaquer les « terribles partisans ». Le crissement des patins sur la neige et le bruit que faisaient les chevaux rompaient seuls le silence.

Immédiatement après le moulin à vent qui se dressait en haut de la colline, nous prîmes à travers champs, glissant au milieu d'une immensité absolument déserte. Et pourtant, un mois plus tôt, cette étendue n'était pas inhabitée : deux grandes fermes s'y élevaient.

Avant Hrehorowka, Tanski envoya des éclaireurs pour voir s'il n'y avait pas de bolchéviks dans le village.

— Si on vous demande où vous allez, dites-leur : « Rejoindre

Kornilow sur le Don ! », cria-t-il comme ils s'éloignaient.

Ils s'élancèrent, enchantés de la plaisanterie, et revinrent bientôt en disant que la route était libre. Une foule de paysans et de paysannes nous regardait passer avec une stupéfaction mêlée de fureur.

Nous fûmes aussi heureux en passant près de la gare, où fourmillaient les bolchéviks. On remarqua tout de suite notre caravane et la multitude grise de « camarades » couvrit les parois et les toits des wagons, comme des mouches sur un rayon de miel. Ils réunirent leur soviet, ils gesticulaient et les cris de « Arrêtez les bourgeois ! » parvenaient jusqu'à nos oreilles. Mais avant que les « camarades » se fussent décidés à agir, nous disparûmes derrière une colline.

Les partisans rachetèrent la précipitation, fort contraire à leurs habitudes, qu'ils avaient mise à s'éloigner de la gare, en attaquant un transport de foin, destiné aux bolchéviks, que nous rencontrâmes un peu plus loin. En un clin d'œil, les charrettes se trouvèrent sens dessus dessous, dans la neige, tandis que les « camarades », impuissants, s'agitaient autour de nous, lançant les pires malédictions.

Nous étant réhabilités de la sorte à nos propres yeux, nous continuâmes, par Rosolowtze, qui allait bientôt se rendre célèbre, Maniowtze et Mazepintze, vers Antoniny. A partir de là, la route était sûre. Nous étions dans le rayon d'action de Jaworski, aussi le respect de l'ordre et le calme régnaient-ils.

Le ciel rosissait déjà au couchant lorsque nous atteignîmes enfin Antoniny. Les lanciers et les partisans entonnèrent ensemble : « La Pologne n'a pas péri[1]... » avec tant de force que les poulains en furent tout effrayés. Après avoir passé les piliers du portail ornés du blason azur des Potocki, le convoi se disloqua. Le haras fut conduit aux écuries, les bagages aux magasins et les soldats s'en allèrent, en chantant, rejoindre leur escadron. Une heure plus tard, ayant placé et logé tout le monde, nous nous trouvâmes dans la maison de mes beaux-parents, déchargés de toute responsabilité, sauvés.

Et c'est alors seulement, lorsque nous eûmes pris congé des cochers et des hommes d'écurie, qui tous pleuraient,

1. Hymne national polonais. (Note du traducteur.)

que nous nous sentîmes vraiment tristes et misérables. Durant la lutte, dans l'action et le danger, nous ne pensions pas à notre détresse. Mais, la fièvre tombée, la vérité nous apparut si amère et si douloureuse que, nous appuyant l'un contre l'autre, nous pleurâmes longtemps comme deux enfants perdus. La maison de nos parents était accueillante, claire, on nous y entourait d'affection, et pourtant, nous aurions tout quitté afin de retourner là-bas, dans la vieille et lugubre demeure où le vent sifflait à travers les vitres cassées, afin d'avoir l'illusion que nous nous défendions, que nous luttions, que nous étions encore « quelqu'un » et non de pauvres exilés, chassés loin de chez eux, errants à travers le monde[1].

SOPHIE KOSSAK

(Traduit du polonais par A.-M. BOHOMOLEC)

---

1. En cet instant l'auteur ne croyait pas si bien dire. La réalité dépassa bientôt les pires craintes. Sophie Kossak assista à des scènes atroces, à une longue suite de pillages et de tueries organisés par les bolchéviks — et il ne resta rien des richesses de Nowosielitza. Peut-être lira-t-on un jour le récit de ces tragiques épisodes.

L'OCÉANOGRAPHIE

Définir l'océanographie est une tâche bien difficile. Toute définition l'enserre en effet dans un cadre artificiel trop étroit qui ne tarde pas, au premier examen, à craquer de toutes parts. Comment s'en étonner si l'on veut bien se rappeler quel immense domaine est le sien : les océans et les mers !

C'est là, s'accorde-t-on généralement à penser, qu'il faut chercher l'origine de la vie sur notre planète. Actuellement encore, bien rares sont les divisions du règne animal qui ne possèdent pas de nombreux représentants dans le monde marin et, pour la plupart des espèces terrestres, il nous apparaît que la vie deviendrait impossible si les océans disparaissaient tout à coup de notre globe. Ils couvrent en effet près des trois quarts de la surface de notre planète et sont en perpétuel échange avec l'atmosphère terrestre dont l'étude n'en peut être radicalement séparée. Leurs profondeurs abyssales sont supérieures à la hauteur des montagnes les plus élevées et l'homme, qui se déplace avec aisance dans les airs, n'effleure encore que leur surface muette. Si, comme l'écrit Termier, une science nous plaît « sans doute parce qu'elle nous dit, mais plus encore parce qu'elle refuse de nous dire », l'océanographie ne doit-elle pas être la plus attractive des sciences ?

Et cependant, malgré l'étendue de son domaine et l'intérêt

très général qu'elle suscite, nous la chercherions en vain dans la liste de nos enseignements officiels. En France, l'océanographie est considérée trop souvent comme une science de luxe, comme une science qu'il convient de réserver à la générosité de quelque mécène, générosité qu'on a le droit de juger problématique et qu'on peut toujours craindre fugace. Pendant plus d'un quart de siècle, ces craintes furent vaines et c'est pourquoi la fin du XIXe et l'aurore du XXe représentent l'âge d'or de l'océanographie française. Il restera, en effet, marqué d'un caillou blanc, le début de ce XXe siècle au cours duquel s'épanouit l'activité d'un grand océanographe qui eut à la fois le pouvoir et la volonté d'être le mécène de la science pauvre qu'il avait adoptée.

Dès son adolescence, le prince Albert Ier de Monaco connut les longues croisières et prit goût à la vie rude et noble du marin. C'est en touriste qu'il sillonna d'abord les mers sur un joli voilier de deux cents tonneaux, *l'Hirondelle*, mais bientôt son esprit curieux voulut goûter d'autres joies que l'aventure et, dès 1885, il apporta sur son yacht les premiers aménagements qui devaient permettre d'entreprendre des recherches hydrographiques et biologiques. Ce fut là le départ d'une magnifique carrière scientifique qui se déroula sur des navires océanographiques de plus en plus perfectionnés (*Princesse Alice-Ier*, *Princesse Alice-II*, *Hirondelle-II*) et qui, à elle seule, suffirait à sauver à jamais de l'oubli la mémoire du prince océanographe. Mais le prince Albert Ier ne s'est pas contenté de mener sur ses navires la vie aventureuse de marin et d'océanographe que lui dictaient son caractère viril et son esprit avide de connaître. Pour conserver, grouper, étudier tous les documents recueillis au cours de lointaines campagnes, le prince, sur le roc monégasque, fit édifier un admirable musée, actuellement encore dirigé par l'un de ses premiers et plus chers collaborateurs, le docteur Richard. A Paris, le prince Albert fonda l'Institut océanographique et trois autres de ses collaborateurs, Berget, Joubin et Portier, y furent chargés d'enseigner l'océanographie et de diriger les recherches dans les laboratoires d'océanographie physique, d'océanographie biologique et de physiologie des êtres marins qui leur furent respectivement confiés.

Si, comme l'écrit Michelet, c'est Richard Russel [1] qui « inventa la mer », c'est le prince Albert Ier de Monaco qui créa l'océanographie. Non pas qu'avant lui des océanographes n'aient existé, mais l'océanographie, science complète, autonome, avec ses propres moyens de recherches et d'enseignements, c'est le prince Albert qui, le premier, l'a fait cristalliser. Comment concevoir que cette science qui attaque des problèmes d'une telle envergure et d'un intérêt si général ait dû attendre d'une initiative privée, des maîtres, un enseignement, des laboratoires? Les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman* avaient pourtant suscité l'intérêt des savants et touché même le grand public. Mais les océans, pour les scientifiques, c'était un peu comme le séjour enchanteur et lointain, comme ces îles fortunées où les poètes allaient chercher l'inspiration, les pensées et les rythmes nouveaux. Sur les rives marines, sur les mers elles-mêmes, des savants de disciplines variées s'en étaient allés déjà, draguant des bêtes, des faits, des idées neuves. Des physiciens, des chimistes, des géologues, des zoologistes, des biologistes, des représentants de toutes sciences s'étaient tournés curieusement vers l'Océan, parce qu'il n'est pas une science qui puisse faire abstraction des trois quarts du globe. Mais ces chercheurs avaient le plus souvent fait de l'océanographie en purs physiciens, en purs chimistes, parfois même, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Ils avaient extrait des océans des notions capitales qui, introduites dans leurs disciplines, avaient insufflé à celles-ci vie et jeunesse nouvelles. Mais le profit avait été souvent beaucoup plus pour ces sciences diverses que pour l'océanographie elle-même et c'est pourquoi il est nécessaire que des physiciens, des biologistes étudient l'océan non seulement en physiciens ou en biologistes, mais aussi en océanographes, avec le souci d'intégrer leurs résultats dans cette science synthétique : l'océanographie.

Tourné vers le passé, il me semble utile de donner tout d'abord quelques exemples de ce bénéfice qu'ont retiré fréquemment, que retireront toujours de l'océanographie des sciences très diverses. Et l'on peut se demander si le poulpe

1. Richard Russel. A dissertation on the use of sea water in the dese ases of the glands. London, 1760.

qui accueille le travailleur franchissant le seuil de l'Institut océanographique n'est pas un véritable symbole. Poulpe tentaculaire en effet que l'océanographie : il n'est pas de science, à quelque moment de son évolution, qui ne soit ébranlée par un bras de cette science révolutionnaire. Révolutionnaire? En voici la preuve. Paul Portier ayant recueilli en croisière, puis ayant cultivé des bactéries liquéfiant la gélose et venant l'annoncer aux bactériologistes, c'était une véritable sédition. « Des milliers de cultures, lui dit-on, étaient faites sans répit dans les divers laboratoires d'Europe, et jamais on n'avait rencontré un seul microorganisme liquéfiant la gélose [1]. » Le fait parut invraisemblable aux bactériologistes les plus compétents de l'époque qui considérèrent ce résultat comme hérétique. Les bactéries liquéfiant la gélose sont aujourd'hui bien connues ; c'est l'océanographie qui, la première, ébranla ce dogme bactériologique.

Mais on peut vraiment qualifier de révolution opérée dans la pathologie la découverte en 1901, par Portier et Richet, de l'anaphylaxie.

Quand on navigue dans les parages des Açores, des Canaries, des îles du Cap-Vert, on voit fréquemment, flottant à la surface de la mer, des ballonnets ovales, carénés, aux couleurs très vives et merveilleuses où dominent le rose et le violet. Chacun de ces ballonnets est un véritable flotteur qui transporte en haute mer, au gré des vagues, toute une colonie d'individus spécialisés, les uns nourriciers, les autres reproducteurs, et aussi de longs tentacules qui peuvent, chez certains animaux de grande taille, atteindre vingt mètres de long. Ces colonies flottantes, ce sont les Physalies. Leurs fins tentacules portent des nématocystes, cellules tout à fait particulières qui peuvent injecter à un ennemi éventuel un liquide très toxique qu'elles élaborent. A ces tentacules, on a donné depuis longtemps le nom de filaments pêcheurs : on sait, en effet, qu'ils sont capables d'immobiliser brusquement, dès qu'ils les touchent, des bêtes volumineuses (des poissons par exemple) qui sont alors la proie des Physalies qui les digèrent. En 1901, au cours d'une croisière dirigée par le prince de Monaco dans ces

1. Paul Portier. Notice sur les titres et travaux scientifiques, Paris. Maretheux et Pactat, 1936.

parages des Canaries et des îles du Cap-Vert, Charles Richet et Paul Portier étudièrent la toxine secrétée par ces Physalies. Du fait que cette toxine injectée à un animal (pigeon, grenouille) lui confère un état d'insensibilité totale, le plonge dans une véritable hypnose, le nom d'hypnotoxine lui fut donné. Mais l'observation de beaucoup la plus importante fut la suivante : Portier et Richet cherchèrent en effet à immuniser des animaux contre cette toxine [1], ce qu'on devait obtenir — le fait était classique — en injectant des doses de poison d'abord très faibles, puis progressivement croissantes. Or, des animaux ayant reçu une dose minime de cette toxine, non seulement ne furent pas immunisés, mais furent sensibilisés. Prenons par exemple un chien et injectons-lui une dose de toxine assez faible pour ne produire que des accidents peu graves et passagers, laissons-le une vingtaine de jours sans injection et injectons-lui une seconde dose de la même toxine qui n'aurait que peu ou pas d'effet sur un animal neuf. Le chien présente immédiatement des accidents très graves, tombe sur le flanc, perd toute sensibilité : une demi-heure après, il est mort. C'est l'expérience du chien Neptune, expérience relatée dans tous ses détails par les auteurs [2], expérience cruciale qui établissait incontestablement un phénomène entièrement nouveau que Portier et Richet nommèrent anaphylaxie [3], pour bien l'opposer au phénomène classique : la prophylaxie. Il est impossible ici sans sortir du cadre tracé de montrer les conséquences médicales de cette découverte qui furent immenses et sanctionnées par le prix Nobel de médecine en 1913. Il s'agissait là d'une véritable révolution médicale, d'une révolution bienfaisante, et c'est l'océanographie — ne l'oublions pas — qui en avait fait jaillir l'étincelle.

Si toutes les sciences n'ont pas reçu de l'océanographie d'impulsions aussi vigoureuses et manifestes, toutes montrent cependant quelques pages des plus belles et des plus originales de leur histoire encore tout imprégnées de l'odeur de la mer.

1. Pour cette seconde série d'expériences, ce fut principalement de l'hypnotoxine d'Actinie qui fut utilisée, hypnotoxine d'ailleurs tout à fait comparable à celle des Physalies.

2. Charles Richet et Paul Portier. Résultats des campagnes scientifiques accomplies sur son yacht par Albert Ier, prince souverain de Monaco, fasc. XCV.

3. « Augmentation de la sensibilité de l'organisme à l'égard d'une substance déterminée par l'introduction préalable d'une dose de cette même substance ». (Lar. méd.)

Dans sa leçon inaugurale [1], le professeur Fage insistait notamment sur les rapports étroits qui unissent la géologie et l'océanographie. Il y a bien longtemps, en effet, que les navigateurs scientifiques ont cherché à connaître la nature des fonds sous-marins et que les dragues, les chaluts ont rapporté des fragments de roche dont l'étude fut confiée à des géologues. C'est ainsi que, dès 1870, David Forbes publiait les résultats d'examens de roches qui avaient été draguées dans l'Atlantique nord par le *Porcupine*. Plus récemment, le *Pourquoi-Pas*, sur les conseils des professeurs Lacroix et Lemoine et sous la direction de Charcot, entreprit, à l'aide de dragues spéciales, particulièrement robustes, de véritables campagnes de dragages géologiques extrêmement féconds. L'emploi, par les hydrographes, du sondage au son et à l'ultra-son a également apporté aux géologues, sur la structure du relief sous-marin, des données de première importance. C'est ainsi que Rallier du Baty et Le Danois [2] ont pu rétablir

1. Fage L. Leçon d'ouverture du cours d'océanographie biologique, *Bulletin de l'Institut océanographique*, n° 698, 1936.

2. De cet auteur, il faut citer la théorie des transgressions marines qui connaît une diffusion inhabituelle du fait qu'on a établi une liaison entre cette théorie et la non existence du Gulf-Stream. En réalité, il n'a jamais été dans l'intention de Le Danois de nier l'existence du courant de Floride qui est à l'origine du Gulf-Stream. Sortant du golfe du Mexique, passant entre la Floride et Cuba, ce courant contourne l'archipel des Bahamas par le nord, mais, pour Le Danois, il s'étale ensuite en un large éventail dont les branches se limitent entre le sud du banc de Terre-Neuve et le nord de la mer des Sargasses. En résumé, alors que, selon l'opinion classique, le Gulf-Stream parvenait sur les côtes européennes, pour Le Danois, il n'atteindrait même pas les Açores.

Cependant, la conception du Gulf-Stream en tant que courant d'eau chaude venant baigner les côtes occidentales d'Europe avait permis d'expliquer toute une série de phénomènes (transports d'épaves, conditions climatériques) qui nécessitaient alors une interprétation nouvelle. Celle que propose Le Danois repose sur la théorie des transgressions océaniques. Cet océanographe, étudiant plus spécialement l'Atlantique nord, divise les eaux atlantiques en eaux d'origine polaire ou continentales (eaux lourdes) et en eaux d'origine tropicale (eaux légères). Ces masses énormes d'eau, de salinité et de température différentes, ne se mélangeraient pas, mais rythmiquement, périodiquement, les eaux tropicales s'avanceraient vers nos côtes, empiétant sur les eaux d'origine polaire ou sur les eaux continentales. et c'est ce mouvement périodique, mais d'amplitude variable, que Le Danois appelle une transgression. A la grande extension vers nos côtes des eaux d'origine tropicale (été océanique) ferait suite une remise en place des eaux polaires ou continentales (hiver océanique). L'Atlantique nord, tel un véritable cœur, présenterait sa systole et sa diastole annuelles. Celles-ci se produiraient avec des intensités très variables selon les années, intensités dont la périodicité serait la même que celle de la constellation des nœuds apsides de la lune et de la variation en latitude des taches solaires. Ainsi, une fois de plus, c'est par leur coopération que deux sciences, l'astronomie et l'océanographie, peuvent proposer, pour l'explication de phénomènes physiques, climatiques et biologiques, une théorie nouvelle.

les anciennes limites du rivage de la Manche occidentale.

Il serait possible de montrer encore dans des sciences très diverses l'heureuse intervention de l'océanographie. Je me contenterai de rappeler ici que tout récemment, dans une remarquable conférence sur le Bosphore [1], le professeur Rouch donnait un exemple frappant de ce que l'océanographie peut apporter à la science militaire. Il montrait qu'une meilleure connaissance des courants de ce détroit aurait pu changer l'issue d'un des plus grands combats navals de la grande guerre : celui des Dardanelles. En raison de la force de ces courants sous-marins, c'est exclusivement dans une région très limitée que pouvaient être mouillées les mines et les navires alliés auraient donc pu facilement les éviter.

A la suite de ces quelques exemples qui donnent seulement une faible idée de ce que toutes les disciplines doivent à l'océanographie, il reste à souhaiter que chacune de ces sciences antiques et consacrées restitue demain à la jeune océanographie ce que l'océan lui a apporté depuis bien longtemps déjà d'originale nouveauté. On peut le prévoir. Le travail scientifique est devenu de plus en plus le travail d'équipe et de plus en plus les découvertes importantes tendent à être le fait, non plus seulement d'un esprit original isolé, mais d'une école, ou de plusieurs écoles qui se rencontrent parfois au carrefour [2]. Seuls, les vastes instituts, les laboratoires puissamment outillés et profitant d'une aide financière considérable peuvent faire progresser les grandes questions à l'ordre du jour. Je crois que, le plus souvent, le rôle modeste de l'océanographe encore à peu près isolé est de promener ces lumières neuves dans l'océan ; c'est, épaulé sur les données nouvelles, de chercher à expliquer des faits jusqu'ici mystérieux, c'est de s'efforcer de faire vivre l'océanographie au même rythme que les autres sciences. Au cours de cette navigation aux côtés des autres sciences, nul doute que l'océanographe ne drague dans le monde vivant, chimique ou physique de la mer, des faits qui corrigent, qui orientent la marche

1. *Bulletin de la Société d'océanographie de France*, 15 avril 1938.

2. Un des plus beaux exemples de cette convergence est la découverte presque simultanée de la nature et du rôle des flavines par cinq groupes de chercheurs dont chacun étudiait ces substances sous un angle différent.

en avant des sciences flambeaux. Et demain — soyons pleins d'espoir — quand des équipes d'océanographes puissamment aidés et spécialisés pourront lutter à armes égales avec leurs collègues terrestres, l'océan sera le creuset des grandes découvertes, comme il fut le berceau de la vie aux premiers âges de notre planète.

Mais peut-être est-il temps d'envisager les moyens de travail dont doit disposer l'océanographe, non pas pour collaborer à armes égales avec les autres sciences, mais pour effectuer un minimum d'océanographie. Ces moyens comportent, avant toutes choses, un navire. Une telle affirmation peut paraître puérile. Il n'est cependant pas inopportun de l'exprimer à une époque où l'on paraît attendre des océanographes qu'ils fassent de l'océanographie sans navire. Depuis la tragique disparition du vieux *Pourquoi-Pas*, la France ne possède plus que deux navires océanographiques : l'un, le *De Lanessan*, travaille exclusivement au service de l'Indochine, dans le Pacifique ; l'autre, le *Président Théodore Tissier*, navire de l'Office scientifique et technique des Pêches maritimes, fut conçu surtout en vue de recherches d'océanographie pratique, mais son outillage, son grand rayon d'action devraient en faire un excellent instrument pour toute l'océanographie. Malheureusement, depuis 1936, ce dernier navire n'a fait aucune campagne, et nos difficultés financières actuelles ne permettent guère d'espérer prochainement des crédits finançant de nouvelles croisières[1].

Quelques laboratoires de zoologie marine possèdent des bateaux de faible tonnage, dont on ne doit pas sous-estimer les services. En particulier, ils ont permis et permettent encore de pousser très à fond certaines recherches d'océanographie physique, mais leur rayon d'action restreint ne permet d'effectuer que des recherches de biologie marine côtière. Et c'est pourquoi, voulant connaître la faune du grand large, l'origine ou la destinée des courants étudiés près de nos côtes, les océanographes réclament un navire actif, tous avec la même

1. Pendant l'impression de cet article, nous apprenons qu'un accord est intervenu tout récemment avec la Marine militaire, accord aux termes duquel celle-ci armera le *Président Théodore Tissier* qui travaillera alternativement pour le Service hydrographique de la Marine et pour l'Office des Pêches.

énergie, si leurs aspirations ne sont pas toutes identiques. Les diverses tendances de l'océanographie sont, en effet, loin d'être aussi exigeantes quant à la spécialisation de ce navire.

La géographie des océans peut se contenter d'un quelconque bâtiment tenant bien la mer. L'hydrographie exige un appareillage déjà un peu plus complexe, mais encore assez facilement adaptable à un navire initialement prévu pour un autre usage. Les sondages ne se font plus directement, comme autrefois, par l'envoi d'un plomb de sonde à l'extrémité d'un câble qu'on laisse se dérouler jusqu'au moment où le poids touche le fond. Un perfectionnement considérable a été apporté par les méthodes de sondage indirect qui sont les méthodes Marti (sondage par le son) et Langevin-Florisson (à l'ultra-son). Par ces techniques nouvelles, on dirige vers le fond de la mer, non plus un plomb qui descend à une vitesse moyenne de l'ordre de deux mètres par seconde, mais une vibration qui se déplace à quelques mille cinq cents mètres par seconde. De plus, il n'est pas nécessaire de faire stopper le navire pour sonder et, grâce à des appareils enregistreurs ingénieux dus également à l'ingénieur Marti, le profil du fond sous-marin s'inscrit pendant que le navire fait route. On voit le gain de temps considérable réalisé par ces nouveaux procédés ; il faut savoir aussi que les données qu'ils apportent sont beaucoup plus précises que les chiffres antérieurement recueillis.

Mais l'océanographe biologiste ne peut s'en tenir à la connaissance du relief sous-marin et la satisfaction de sa curiosité exige un navire beaucoup plus spécialisé. Il veut connaître aussi la nature de ces fonds sous-marins, la température et la composition chimique de l'eau de mer aux diverses profondeurs, la direction et la vitesse des courants, la pénétration de telle ou telle radiation lumineuse, la composition de la faune à tous les étages des eaux marines. Et là, si bien domptées que soient actuellement les ondes, elles ne suffisent plus. Il faut le plus souvent faire stopper le navire ou tout au moins ralentir sa marche pour immerger des appareils variés : bouteilles Nansen, doubles thermomètres pour les prises d'eau et de température, enregistreur de courant Idrac, luxmètre nous renseignant sur l'intensité lumineuse à des profondeurs variées, collecteurs du type Petersen, dragues Rallier du Baty

pour la prise d'échantillons de fond, filets de plancton de types variés, chaluts et filets divers pour la pêche des grosses espèces.

Enfin, non contents de ce que les filets aveugles draguent dans les profondeurs, que d'océanographes voudraient disposer d'une bathysphère et, à l'exemple de Beebe, et peut-être demain du professeur Piccard, descendre eux-mêmes dans les profondeurs sous-marines! En ce qui concerne les observations sur le comportement des animaux dans leur milieu même, sur la production de lumière par leurs organes photogènes, sur la transparence de l'eau à diverses profondeurs, on doit en effet beaucoup attendre d'un tel appareil qui a déjà conduit, dans ce sens, à des résultats fort intéressants[1].

A bord même du navire, il est indispensable qu'un laboratoire soit à la disposition des océanographes. L'examen et le tri rapide du plancton, l'immersion des échantillons dans des liquides fixateurs ne peuvent souffrir aucun retard. Cette préparation des collections, dont l'étude, au retour, sera confiée à des spécialistes, nécessite un nombre considérable de bocaux et des armoires équipées de manière à protéger la verrerie des dangers du roulis ou du tangage. Mais ce navire ne doit pas être considéré seulement comme un collecteur d'échantillons, comme une sorte d'approvisionneur de nos laboratoires ou de nos musées nationaux. Il lui faut aussi une installation assez stable et assez vaste pour permettre au biologiste d'observer le comportement des espèces qui viennent d'être émergées et dont l'examen à l'état vivant ne peut être pratiqué dans les laboratoires côtiers.

Le physiologiste demandera plus encore, puisqu'en sus des animaux vivants à bord, des appareils destinés à élucider le fonctionnement des mécanismes physiologiques lui seront nécessaires. Devant de telles exigences, on dit souvent qu'il n'est guère possible de poursuivre, sur un navire, des recherches sur la physiologie des êtres marins. Ces recherches sont certainement les plus difficiles, mais elles ne sont pas absolument impossibles; nous en avons, depuis le début de ce siècle, des preuves déjà multiples : rappelons là encore les beaux travaux de Portier et de Richet à bord de la *Princesse Alice* sur des aspects très variés de la physiologie des animaux

1. William Beebe. *En plongée par* 900 *mètres de fond*, Grasset.

marins, citons aussi les recherches de Dakin sur le milieu intérieur des poissons, effectuées à bord du *Poseidon*, et, enfin, les récentes études de Spärk à bord du *Dana* sur le métabolisme respiratoire des leptocéphales et de quelques animaux pélagiques. Il serait donc souhaitable qu'un navire océanographique comportât un laboratoire assez vaste, mais il faudrait aussi que celui-ci pût compter sur une stabilité relative qui lui permît de travailler. Cette stabilité relative n'est pas moins précieuse pour le biologiste qui veut regarder vivre au microscope ou à la loupe binoculaire des organismes planctoniques que pour le physiologiste qui désire effectuer une mesure d'excitabilité ou quelque autre travail délicat.

Enfin, il serait souhaitable que le rayon d'action de ce bâtiment, ses réserves de combustible et de vivres lui permettent, non pas d'aller très loin très vite, mais de s'arrêter en cours de route, de rester en un point donné tout le temps nécessaire pour effectuer les mesures utiles, pour capturer ou observer des êtres marins particulièrement intéressants.

Malheureusement, ce navire que souhaite et qu'appelle de ses vœux tout océanographe n'est encore qu'un bateau construit par l'imagination.

Ignore-t-on cependant qu'un bâtiment océanographique n'est pas seulement un instrument scientifique de premier ordre, utile à toutes les disciplines, mais qu'il est aussi, pour une nation, un instrument de propagande internationale et pacifique qu'on a tort de sous-estimer ? Les croisières répétées de Charcot vers le nord ont fait beaucoup pour le prestige de la France dans ces régions. Et s'il m'est permis d'évoquer dans cet article un souvenir personnel, que ce soit celui d'une escale du navire *Président Théodore Tissier*, en juin 1936, dans la merveilleuse petite île de la Palma, aux Canaries. Dans cette admirable rade de Santa-Cruz de La Palma, admirable non seulement du point de vue naturel mais du point de vue stratégique, je ne me rappelle pas sans émotion cette soirée où furent reçues à bord les notabilités insulaires. La soirée était de celles qu'on ne voit que dans ces « îles Fortunées [1] ». Celle-ci, immense volcan éteint, est particulièrement curieuse par sa végétation qui comprend des espèces

1. Nom que donnaient les Anciens aux îles constituant l'archipel des Canaries.

représentatives des climats les plus variés depuis le palmier, le bananier, l'ananas d'Amérique, jusqu'aux pommiers de nos prairies et aux conifères de nos montagnes. Une douce brise, caressant les pentes escarpées de la Caldera, apportait jusqu'au navire l'original parfum de ce mélange d'essences végétales les plus diverses. Du port, les rires et les chants joyeux des jeunes Canariens arrivaient par bouffées jusqu'à la coque, grimpaient l'échelle de coupée, s'engouffraient dans le carré comme des risées de bonne humeur. Tout incitait à l'optimisme, et cependant, le représentant de ces hommes parfaitement heureux tenait un langage attristant, mais vraiment prophétique. Il me disait combien, par l'esprit et par le cœur, son peuple était près du nôtre, combien nous éveillions de sympathies là-bas, mais, disait-il aussi, « on ne vous voit jamais, et vous êtes les seuls à ne pas paraître sur notre île. Revenez et prévenez de votre arrivée, nous organiserons des fêtes populaires où vous paraîtrez, où vous vous mêlerez au peuple, à ce peuple qui aime confusément et instinctivement la France, mais qui voudrait voir, parfois, des Français ». Et il mettait en parallèle notre inertie totale et l'intense propagande poursuivie depuis des années par d'autres nations dont il voyait avec une admirable lucidité les buts aujourd'hui clairement démasqués.

Instrument de recherches, non seulement indispensable à l'océanographie, mais utile aussi à toutes les sciences, admirable instrument de propagande scientifique, pacifique et national, tel se présente un navire océanographique. Notre situation à cet égard, nous l'avons vu plus haut, n'est digne ni de la France et de son magnifique empire colonial, ni des maîtres français de l'océanographie, ni des jeunes qui ne demandent qu'à mettre leur énergie au service de cette science. Attendant un navire, ils sont là, fixés au rivage, comme des oiseaux de mer dont on aurait rogné les ailes. Ils rêvent des mers lointaines, des fonds inconnus où l'on mouillera la drague pour la première fois, ignorant tout du bios qu'elle rapportera sur le pont. Ils rêvent des jeux d'exocets étincelants, projetés vibrants et cuirassés d'argent sous le soleil tropical, des geysers ambulants décelant un troupeau de cétacés, des tortues de mer dormant à la surface des eaux

calmes comme autant de cèpes géants émergés d'une forêt sous-marine. Ils rêvent enfin de connaître la vie océanique vierge, alors que cette vie côtière qu'ils étudient n'est maintenant en bien des points qu'une vie marine corrigée, limitée, amoindrie par l'homme et son industrie.

Mais ces rêveries, ces aspirations ne doivent pas rester une manifestation romantique : par une volonté énergique et commune de tous, elles peuvent, elles doivent devenir une réalité prochaine.

MAURICE FONTAINE

GASTON LE PROVOST DE LAUNAY

L'ÉLECTION du président du Conseil municipal n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il n'est pas vrai que la majorité nationale s'étant réservé tous les sièges de présidents, les distribue à chacun selon son rang — au tour de bête comme l'on dit. — D'une façon générale on peut admettre que les élus nationaux qui se sentent capables de tenir cet emploi éminemment représentatif s'en voient investis par la confiance de leurs collègues, si ceux-ci estiment également qu'ils sont capables de le tenir. Mais il peut arriver qu'un homme, par ailleurs capable, décline cet honneur de représenter la ville de Paris, soit qu'il se sente fatigué, ou qu'il soit absorbé par d'autres occupations, ou que sa santé ne lui permette pas de vivre toute une année dans les réceptions et les banquets. Il peut arriver aussi qu'un homme qu'on croyait étranger à cette compétition, pose tout à coup sa candidature. Ce fut le cas de M. Le Provost de Launay, qui, n'ayant jamais sollicité aucune fonction dans le bureau, n'ayant jamais été ni secrétaire, ni vice-président, ayant laissé élire présidents, sans protester ni sans se manifester, des collègues plus jeunes que lui, a tout a coup déclaré qu'il désirait être président.

Dans ce cas, quelles sont les raisons qui dictent le choix de la majorité? Le Provost de Launay avait, l'an dernier, un concurrent redoutable dans la personne de René Faillot. Assurément, les relations de Gaston de Launay, son habitude

du monde, la sûreté de son tact, en eussent fait un président précieux pour l'Exposition. A vrai dire, il eût été encore meilleur président, s'il avait été question d'une exposition normale, et non pas, comme le disait M. Léon Blum, d'une manifestation de Front populaire : on sait du reste ce que fut cette manifestation, et les collègues de Launay furent bien avisés de ne pas l'envoyer dans cette galère. D'ailleurs, René Faillot avait pour lui des chances sérieuses ; il avait pris rang, d'abord en s'effaçant une première fois devant Jean Chiappe, en obtenant ensuite, en face de Raymond Laurent, un chiffre imposant de suffrages, et la candidature de Launay, un peu imprévue, sur laquelle les faiseurs de pronostics ne comptaient plus, dérangeait les combinaisons, et gênait des engagements pris ; sans doute, il ne faut pas trop strictement interpréter les engagements : des candidats se manifestent, échouent, prennent date, comme on dit, et reviennent l'année suivante; l'engagement pris à leur égard n'est assurément pas sans valeur, mais cette valeur n'est pas absolue. Pour René Faillot, elle était sérieuse et, cependant, ce n'est que d'une ou deux voix qu'il distança en 1937 Le Provost de Launay. Dans ces conditions, l'élection de celui-ci était assurée cette année.

*
* *

Cette fonction de président, que le nouvel élu est merveilleusement apte à remplir, à tel point qu'il a bénéficié de suffrages que lui eussent volontiers refusé des hommes qui le trouvent un peu « à droite » mais qui ont fait confiance à sa « technique », et qui ont placé avant tout, et ils ont bien fait, l'intérêt de Paris, et l'éclat de sa représentation devant le monde, — cette fonction, dis-je, est double. Elle consiste, d'une part, à diriger les travaux de l'Assemblée, et, d'autre part, à recevoir les hôtes de marque qui visitent Paris, et à leur rendre leur visite à l'étranger. Or cette partie représentative de la fonction est devenue la plus importante de toutes. Un homme d'une valeur exceptionnelle, comme M. François Latour, a pu, voici quelques années, au cours de sa présidence, tenir la balance égale entre sa fonction administrative, qu'il remplissait remarquablement, et sa fonction de représentation, qu'il

avait réduite autant que possible, évitant de multiplier les réceptions, les inaugurations, les discours, les manifestations secondaires ; en fait, cette initiative ne pouvait se poursuivre, et c'est l'attribution représentative qui est l'attribution essentielle du président, et c'est pour cette raison que les membres de la droite sont particulièrement aptes à cette fonction. Même s'ils n'avaient pas, par leur éducation et leur passé, une habitude du monde, un sens des usages que d'autres peuvent avoir acquis, le centre plus étendu de leurs relations, et même de leurs relations de famille, les avantage considérablement. Pour eux, l'organisation d'une réception n'est pas affaire exceptionnelle et temporaire, c'est la continuation normale de la vie mondaine habituelle, et évidemment, dans le choix des invitations, dans la répartition des convives, dans la conversation avec tel ou tel hôte de marque, ou telle ou telle personnalité, ils évoluent avec une sûreté, un sens des nuances, à laquelle aucune science acquise ne suppléera. Il est permis de dire que les conseillers de droite, élus présidents, ont beaucoup fait pour le prestige de la ville de Paris. Aussi bien la part leur a été faite très largement, ce qui témoigne chez les conseillers municipaux d'un sens raisonné des véritables intérêts de Paris. Si la ville de Paris est une grande dame, dont l'accueil doit être incomparable, ce fut un événement heureux que la grande présidence de M. d'Andigné, qui, à cette époque où les conditions de représentation n'étaient pas ce qu'elles sont devenues, avait accepté d'entamer sa fortune pour soutenir le rang de Paris, de M. de Castellane, qui était vraiment le président-type, avec toutes les qualités éminentes et les dons naturels répandus en lui à profusion, de Fontenay et de tant d'autres, jusqu'à M. le Provost de Launay. L'élection de ce dernier, je l'ai dit, n'était pas douteuse, mais il est certain que la venue prochaine des souverains anglais a rallié à son choix des hommes qui, en d'autres circonstances, eussent pu être plus hésitants.

Gaston Le Provost de Launay a dit lui-même dans son discours inaugural : « Homme de parti, je l'ai été, par tradition de famille et par tempérament. » Il appartenait, en effet, par tradition de famille, au parti bonapartiste. Par désignation de la Providence, aussi, peut-être, car, comment ce descendant

de gentilshommes bretons, — dont le domaine patriarcal est dans le canton de Tréguier, — est-il né à La Rochelle? Famille de préfet de l'Empire, dont l'un, demeuré en fonction sous Louis-Philippe, fut chargé, par une ironie curieuse du sort, d'arrêter à Boulogne le conspirateur Louis-Napoléon, les Launay habitèrent donc les provinces de France les plus diverses, et c'est ainsi que le futur sénateur des Côtes-du-Nord était né à Libourne, et que le président, son neveu, est né à La Rochelle, patrie de sa mère. C'est là que je l'ai connu, dans cet hôtel de la rue Dauphine, qui fut la maison natale de l'amiral Duperré, et qui fut, au crépuscule charmant de l'ancien régime, le théâtre d'une si touchante idylle entre la sœur du futur amiral et un jeune officier du génie qui s'appelait Choderlos de Laclos. Est-il indifférent que Launay, breton d'origine, soit charentais par sa mère? Les Charentes furent terres d'élection de l'Empire : c'est un pays démocratique, égalitaire et national où l'on n'a pas oublié la prospérité inouïe du règne de Napoléon III, et qui, conformément à sa tradition, est passé sans transition du bonapartisme de gauche au radicalisme jacobin. Gaston de Launay n'a pas suivi cette tradition. Mais est-ce faire une hypothèse excessive que de supposer qu'il en est imprégné quelque peu, et que son sens national n'est aucunement solidaire de routines respectables, mais surannées? Toujours est-il que, sorti de Saint-Cyr, officier de cavalerie, il démissionna au bout de quelques années et se maria en Touraine. Il était militant du parti plébiscitaire, et c'est ainsi qu'il connut Taittinger, et l'emmena dans la Charente-Inférieure, en 1914, où tous deux, candidats, étaient battus dans les deux circonscriptions de Saintes, mais devaient trouver leur revanche en 1919 : la guerre avait ranimé le souffle national dans les Charentes, la division des radicaux et des socialistes avait fait le reste, et la liste dite de droite avait eu la majorité ; elle la perdit en 1924 lorsque le cartel rapprochant les tronçons épars des partis de gauche les unifia dans une formule anticléricale et laïque qui est aussi une formule des Charentais. A ce moment, Taittinger fut élu député de Paris, Gaston de Launay remplaça au Conseil municipal, dans le quartier des Champs-Élysées, Michel Missoffe, devenu député, et son quartier lui est resté fidèle, en dépit

de quelques difficultés électorales. Pourquoi n'y pas faire allusion? Certains estimeront qu'il est des choses qu'il faut oublier? Tel n'est pas notre avis : ce portrait de Gaston de Launay ne serait pas complet s'il omettait ce trait de son caractère qui est l'initiative, même hardie, et la persévérance dans une position prise, contre l'avis même de ses amis : il est, en effet, le moins opportuniste des hommes, et il sait se battre pour ses idées et ses amis. Il a été candidat en 1928 contre M. de Lasteyrie dans le XVIe, car il pensait remplir un devoir de famille et venger la querelle d'un parent, fonctionnaire éminent, pour lequel Lasteyrie, ministre, avait été, paraît-il, injuste. Lasteyrie fut réélu, une partie des amis de Launay, qui avaient désapprouvé cette initiative, lui en voulut. La Fédération républicaine, qui n'avait aucune raison de le ménager, puisqu'il n'était pas alors des siens, lui opposa, l'année suivante, aux Champs-Élysées, un candidat qui le mit en ballottage. Launay fut réélu et tout s'apaisa. Il est heureux que tout soit apaisé, et il n'a pas de rancune contre la Fédération républicaine, puisqu'il lui a donné son adhésion, mais je le connais assez pour être assuré qu'il ne regrette rien, et c'est ce qui complète ce portrait. Se souvient-on aussi de cela? Quand le duc de Guise voulut faire un manifeste, il y a de cela quelques années, et écrivit une lettre à Launay, lettre qui fut publiée comme la réponse, dans *l'Action Française*. Ce jour-là encore, Launay fut discuté, dans les couloirs. Certains estimèrent qu'il s'était compromis : je haussais les épaules quand on me faisait part de ces considérations. Gaston de Launay n'a jamais peur de se compromettre : en fait, il ne se compromet jamais. Seuls se compromettent, d'ailleurs, ceux qui cherchent à ne mécontenter personne, et qui finissent par se brouiller avec tout le monde.

*
* *

A la vérité, le conseiller des Champs-Élysées était peu ou mal connu, jusqu'à ces dernières années, dans les couloirs de l'Hôtel de Ville. On savait qu'il était un collègue aimable et courtois, et qu'il appartenait à la deuxième commission, où il était rapporteur de la Garde républicaine. Peu assidu

aux parlottes des groupes, il n'avait jamais ambitionné, je l'ai rappelé, aucun mandat particulier ni aucune fonction dans le bureau. En séance, il se manifestait par des interruptions amusantes parfois, toujours de bon sens, péremptoires et lapidaires, qui clouaient le bec à l'orateur d'extrême gauche, mais ne lui laissaient pas de blessures inguérissables, car elles étaient faites avec bonne humeur, avec fermeté, avec sérieux, mais toujours avec le sourire. Une ou deux interpellations sur des problèmes d'actualité, et c'était tout. Il fallait connaître Launay en dehors du Conseil pour savoir combien il était au courant des choses de la politique, causant de tout, informé de tout, en relation avec les milieux les plus divers, documenté complètement et sûrement. De cela, on commençait à l'Hôtel de Ville à se douter, et cela grandit son prestige qu'il devait jusqu'alors à des qualités surtout extérieures. Que de fois, par exemple, m'a-t-il interrogé sur des points où il pensait que je devais être renseigné, et avec quelle clairvoyance judicieuse il critiquait mes informations ! Que de personnages intéressants et curieux j'ai rencontrés à sa table, et que je ne nommerai pas, parce qu'il ne m'en a pas prié, mais qui m'avaient fixé depuis longtemps sur l'intérêt de ses relations multiples ! Et puisque j'ai parlé de son accueil, qu'il soit permis à l'ami d'évoquer le plaisir délicat de ces réceptions choisies où les gens du monde, les camarades d'enfance, les relations sont heureusement mêlés, avec un sens très délicat des nuances, réceptions où la plus jeune des filles du nouveau président, la comtesse de Sieys, tient avec une charmante et amicale aisance la place de madame de Launay, dont la disparition prématurée a, hélas ! endeuillé ce foyer.

Au cours des derniers mois, le conseiller des Champs-Élysées a pris une initiative qui a été, elle aussi, contradictoirement interprétée. On sait qu'aux Ambassadeurs, une conférence avait été donnée sur les Juifs, organisée par M. David. Launay déclara que cette conférence, qu'il désapprouvait, n'aurait pas de suite dans son quartier. Malgré les protestations, il tient ferme et la conférence fut sans lendemain. Antisémite, donc ? Nullement, et avec quelle verve il explique qu'il agissait dans l'intérêt même des Juifs, qui se montraient,

d'après lui, un peu trop voyants, un peu trop remuants depuis l'accession au pouvoir de leur célèbre coreligionnaire et qui n'avaient pas trop intérêt à faire parler d'eux avec excès. Cette initiative, la lettre à *l'Action française*, les imbéciles allaient racontant que tout cela lui nuirait, et d'un air apitoyé ils déploraient que Launay ne fût pas plus circonspect, plus prudent, plus neutre, plus insignifiant, pour tout dire. Il faut s'y résigner ; il ne l'est pas. Sous l'homme du monde parfait et charmant, apparaît une forte et courageuse personnalité, et c'est ce qui fait sans doute que Gaston de Launay, qui a peut-être des adversaires, n'a cependant que des amis. Son élection fut, on le sait, triomphale, et saluée unanimement. Son discours, qui est un vibrant appel à l'union, dénué de toute naïveté, en dépit des interprétations tendancieuses ou perfides de certains, fut lu avec intérêt par l'élite et par la masse, et apprécié avec une unanimité bien rare.

Réjouissons-nous : Paris est bien représenté, et — au moment où il en a peut-être le plus grand besoin — d'une façon vraiment digne de lui.

PIERRE DE PRESSAC

BRUGES ET SES MAISONS-DIEU

« Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité et les fleuves ne la submergeront point. »

(Cantique des Cantiques.)

C'est à Bruges, un soir, dans un quartier désert et, chose étrange, sans beauté. Les petites maisons à pignon, toutes pareilles, du même crépi clair vêtues, répètent au long de la chaussée leur litanie de pierre et, sur le secret de leur vie, les volets verts, un à un, se sont refermés.

Une seule fenêtre luit encore dans la nuit et projette sur le trottoir le va-et-vient d'un reflet d'or. Elle sertit un rectangle d'ombre au bord duquel, à travers l'eau glauque des carreaux, un profil de vieille femme se découpe en clair. Tête carrée, larges épaules, cheveux rêches et sans couleur ; un bonnet de mousseline les enserre de ses tuyautages minutieux, et les barbes, nouées sous le menton, posent sur la vieille poitrine un papillon blanc dont les ailes palpitent avec chaque battement du cœur ; des lunettes chevauchent un nez camus ; les yeux restent baissés sur le travail des mains.

Le beau travail ! les vénérables mains ! sur le coussin de molesquine, ridées, crevassées, faites semble-t-il pour les plus rudes travaux, pourtant pleines d'alacrité, parmi les fuseaux légers, elles vont, rapides et sûres, les vieilles mains laborieuses ; leurs doigts noueux, sans repos, avec une agilité folle, orchestrent la danse échevelée des navettes ; ils tiennent, guident, entrecroisent les fils des minuscules marionnettes qui sautent, tournent et bondissent, et, de leur sarabande éperdue, la dentelle naît, le beau lacis fragile et pur. Sous le toucher savant, alerte, les arabesques s'engendrent, se lient, se délient

se séparent et se renouent, givre léger, précieux filet, tissé, dirait-on, pour pêcher les songes.

Une humble lampe éclaire le féerique labeur et, comme sa flamme est trop ténue pour avoir raison de l'ombre, entre la lampe et le coussin, la dentellière a posé une carafe pleine. Passant par le cristal et l'eau, l'intensité de la flamme se trouve multipliée ; elle entoure d'une auréole les méandres mystérieux, leur blanc labyrinthe et, de cette floraison enchantée, fait un petit paysage de neige enfermé dans un disque d'or.

La femme a senti ma présence ; elle a tourné vers moi un regard bleu pâle, elle m'a souri et, haussant gaiement les épaules sous le châle de laine noire : « Il faut bien travailler, n'est-ce pas ? » a-t-elle murmuré d'un air plein d'expérience, et elle s'est remise à ses fuseaux.

Je restais là, rêvant devant ce tableau plein de calme et de sagesse, les yeux errant sur ses entours quand, sur le mur, entre deux fenêtres, m'apparurent de grandes lettres peintes en noir et je déchiffrai : « Sucx - 1450 ». Peut-être ce mot bizarre n'aurait-il pas suffi à retenir mon attention si, avançant dans l'impasse où j'étais engagée, je n'avais discerné sur le mur d'en face des caractères semblables et cette autre inscription : « Gloribus - 1633 » ; je revins sur mes pas, tournai dans la rue de la Bouverie, examinant les maisons prochaines ; les mêmes caractères sybillins s'y retrouvaient ; d'un côté : « Van Campen - 1436 » ; de l'autre : « Van Peenen - 1600 ».

De plus en plus intriguée, je résolus d'aller aux renseignements et, dès le lendemain, m'en allai consulter les uns et les autres. Partout je fus reçue avec cette bonne grâce, cette cordialité flamande pleines de confiance et d'expansion ; des portes s'ouvrirent, des cartonniers s'entrebâillèrent, des archives me livrèrent leurs secrets. Et j'appris ainsi une merveilleuse histoire, celle d'un miracle de charité surgi à Bruges aux environs du XIVe siècle — miracle qui n'a pas eu de fin, car l'œuvre qu'il a inventée vit toujours ; elle s'appelle en flamand les « Godshuisen », en français les « Maisons-Dieu ».

C'est une histoire qu'on aimerait écrire en lettres gothiques, sur un vélin blond et onctueux ; au long du texte, dans les marges damasquinées d'or pointillé et quadrillé, encadrés dans

des médaillons, sur un semis de fleurs pressées, on peindrait avec les plus tendres couleurs ces humbles logis.

Ils y apparaîtraient avec leurs caractères divers, les uns pauvres et vétustes, meurtris par les ans, toiture affaissée, pignon de travers, tapis en des ruelles désertes, baignés de silence ; les autres, mieux situés et mieux entretenus, leur entrée souvent ennoblie d'une porte Renaissance au linteau de pierre et ayant gaillardement traversé les siècles ; d'autres encore, complètement reconstruits, mis au goût du jour, pimpants et fleuris.

Et nous les verrions aligner au long des rues leurs façades couleur de crème, ou, posés au bord des canaux où se mirent les maisons au double visage ; nous verrions aussi les enclos, leurs gazons brillants, les vieux assis sur le pas des portes ; et, derrière tous les carreaux, les vieilles toujours laborieuses, mener la danse endiablée de leurs fuseaux chargés de lin..., et des pigeons posés sur les toits..., et des cygnes lents glissant sur les eaux..., et à l'horizon la tour du beffroi avec sa couronne et les belles flèches filant leur prière...

Et ce seraient « Les Belles Heures de la Charité flamande ».

Plus simplement nous nous offrons à vous conter leur histoire et à vous en montrer quelques uns, nés à des époques différentes.

Les Maisons-Dieu ou Godshuisen sont des maisons de retraite destinées à des gens âgés et sans ressources ; mais, bien différentes de nos modernes hospices qui parquent la vieillesse indigente dans des casernes rébarbatives, locaux sans âme où, à toutes les disgrâces du déclin, s'ajoute l'horreur de vivre et mourir en troupeau, elles offrent à ceux qu'elles recueillent la douceur du foyer, la liberté et cette juste mesure de solitude nécessaire à la fatigue et plus encore à la souffrance et que, seule, a pu doser la plus tendre miséricorde. Ainsi l'idée qui présida à leur fondation correspond à deux traits bien caractéristiques de l'âme flamande : la charité — qui les a conçus ; l'amour du « chez-soi » qui en a inspiré la forme et les usages.

Elle se composent de quelques maisonnettes avec une cour et souvent une chapelle commune, disposées soit en bordure

de la rue, soit autour d'un enclos ; ces maisonnettes abritent une personne ou deux suivant qu'elles sont destinées à des vieilles filles, à des veuves ou à des ménages. Les plus petits de ces hospices reçoivent deux ou trois pensionnaires ; les plus importants une trentaine au plus. La plupart n'offrent aux regards du passant qu'un long mur sans autres fenêtres que celles, minuscules, qui trouent de noir les petits pignons ; il est dans la plus pure tradition des Godshuisen de n'avoir d'autre ouverture que sur leur préau ; ceux qui y viennent pour vivre en paix les derniers jours de leur âge ne sauraient faire plus sagement que de tourner le dos au monde et, lorsqu'ils n'ont plus sous les yeux que l'herbe verte de leur enclos et les fleurs qu'ils y entretiennent, on aime à croire que leur âme s'achemine tout naturellement vers ces « chambres intérieures » où la prière et la méditation élargissent l'horizon jusqu'à l'infini.

Ainsi chacun achève de vivre dans « sa maison » et, il faudrait n'avoir jamais rêvé devant un tableau flamand pour ne pas sentir tout ce que ce mot représente pour un habitant de ces contrées. Rappelez-vous ces évocations minutieuses, les meubles polis, les cuivres brillants, les faïences aux belles courbes, le feu dans l'âtre, l'eau pure des carreaux, les fleurs en pots sur le rebord des fenêtres. On devine quel profond amour entretient la santé des choses et leur beauté ; quelle main attentive les défend contre le travail sournois de la vie quotidienne qui use et qui abîme les objets et les êtres.

Dans nos visites aux Maisons-Dieu, nous retrouverons les bonnes ménagères toujours soucieuses de netteté et de propreté, astiquant, fourbissant, avec un zèle d'autant plus grand que tout ce qui les entoure est leur propriété.

Tous les logis sont construits sur un modèle presque identique : au rez-de-chaussée, une chambre assez vaste où trônent le lit et le poêle, pièces maîtresses de l'ameublement ; un réduit à côté sert de réserve ; un escalier de bois, formant alcôve, mène à une soupente. L'enclos est divisé en bandes de terrain égales au nombre des maisons ; ainsi chaque pensionnaire a son jardin qu'il peut cultiver à son gré ; un puits émerge au-dessus du gazon ; une chapelle tout auprès invite à la prière.

La discipline est assurée par le doyen ou la doyenne de chaque hospice ; chaque hospitalisé reçoit une pension sur laquelle une part infime est retenue pour le loyer ; elle diffère suivant les fondations et, si modeste soit-elle, assure en partie le pain quotidien ; chacun peut l'augmenter du fruit de son travail et rares sont ceux qui ne reçoivent aucun secours de quelque parent.

Admirons en passant cette part si sagement réservée au travail et comme elle sauvegarde la dignité de l'homme. Les fondateurs des Maisons-Dieu étaient des sages et des psychologues ; ils savaient l'influence dissolvante de l'inaction, les troubles effets de l'oisiveté ; il est bon pour tout être d'avoir à compter sur lui-même, de garder le sentiment — ou même l'illusion — qu'il est encore utile et capable d'assurer en partie son indépendance au lieu d'être complètement à la charge de la société.

Admirons aussi la délicatesse de cœur de ces mêmes fondateurs qui ont permis aux vieux ménages de finir leur vie ensemble. Imagine-t-on la détresse des pauvres vieux, mûrs pour l'hospice, quand il leur faut se séparer au soir d'une longue vie commune, à l'heure même où la faiblesse, les infirmités, la misère physique et morale, rendent plus nécessaires que jamais la présence auprès de soi d'une affection dévouée et fidèle ?

Cette formule si humaine de la charité est née à Bruges qui semble en avoir gardé le monopole. Nous aurons à revenir sur ses diverses modalités. Deux lignes cueillies au hasard d'un document en indiquent la genèse : « ...l'augmentation de la population, disent-elles, se constate par la fondation, au XIVe siècle, de plusieurs petits hospices... »

Nous ne pouvons songer à retracer ici l'histoire de Bruges, histoire éblouissante qui, dès le XIIIe siècle, faisait de cette Venise des brumes presque l'égale en puissance et en beauté de sa sœur de l'Adriatique. Nous en ébaucherons ailleurs les grandes lignes, toile de fond palpitante et diaprée sur laquelle, peu à peu, apparaîtront les Maisons-Dieu.

Heureusement située au carrefour des routes qui menaient du nord à l'orient, de l'Angleterre à l'Europe, centre des bateliers, rendez-vous des caravanes, Bruges était par excellence le débouché des marchandises que l'Italie et l'Europe centrale envoyaient dans les Pays-Bas. Dès le XIIIe siècle, cinquante-quatre corporations y rivalisaient de zèle ; l'importance des métiers s'y manifestait en toute circonstance et trois hanses puissantes y tenaient leurs comptoirs, celle de Londres, la hanse française et la hanse teutonique. Le génie expansif et industrieux des Brugeois et leur cordialité pour les étrangers contribuaient à ce rayonnement autant que leur situation géographique exceptionnelle, leurs institutions libérales, les facilités offertes pour acquérir le droit de bourgeoisie, la rapidité de leur justice commerciale et l'organisation fortement codifiée de leur droit maritime. Dans le même temps les monuments se multipliaient, les églises, les couvents, les hôpitaux, et ces hospices pour voyageurs pauvres, qui, situés près des diverses portes de la ville, témoignent de ce que pouvait être alors l'affluence des étrangers.

Debout sur la ville, droit comme un sceptre, le beffroi puissant regardait à ses pieds battre les flots de la cité, son ardente vie municipale. Il secouait l'air de ses tocsins et de ses carillons alternés ; il regardait aller et venir les foules bariolées et cosmopolites que le trafic amenait de trente contrées étrangères ; il voyait se dérouler tantôt les fêtes, les tournois, les « Joyeuses Entrées », tantôt les émeutes et les exécutions ; il voyait aussi passer les dynasties, ces comtes de Flandre batailleurs et entreprenants, les Baudoins Bras de Fer, les Thierry d'Alsace, les Louis de Maële et ces prestigieux ducs de Bourgogne qui devaient répandre sur leur règne un éclat sans pareil.

Arrêtons un instant nos regards sur cette Bruges du XIVe siècle ; on dirait une tapisserie flamande de l'époque ; seigneurs et dames y chevauchent en grand apparat ; sur des prairies constellées de fleurs, les belles laissent glisser le brocart de leurs traînes ; des hérauts d'armes sonnent dans de longues trompettes ; des clochers et des tours surmontent les murailles ; des cours d'eau serpentent portant des barques et des cygnes ; des oiseaux sont perchés sur toutes les branches.

Mais il arrive qu'à l'envers des plus belles tapisseries, un vers sournois travaille dans les replis des laines ; implacablement, il poursuit son œuvre ; quelques fils ça et là se rompent, des traits s'effacent, des couleurs pâlissent et un jour vient où l'œuvre entière se trouve compromise.

C'est ainsi qu'un matin de l'an 1561, une nouvelle parvint à Bruges : le pilote de Blankenberghe annonçait que trois vaisseaux espagnols étaient trop grands pour entrer dans la Suène...

Implacablement, le sable avait accompli son œuvre ; l'heure de la décadence venait de sonner.

Cette décadence fut rapide. L'ensablement de la Suène en fut la cause primordiale ; d'autres causes aussi intervinrent, d'ordre financier, puis d'ordre économique : la découverte de l'Amérique avait apporté un changement profond dans les relations internationales et Bruges, obstinément attachée aux formules du XIIIe siècle n'avait pas su s'adapter aux conditions nouvelles ; causes enfin d'ordre intérieur : des troubles sanglants avaient éclaté sous la régence de Maximilien d'Autriche ; le règne éphémère et charmant de Marie de Bourgogne avait été pour Bruges le dernier sourire du bonheur. Après sa mort, la situation ne cessa d'empirer et. bientôt, elle aboutit à des troubles politico-religieux qui, entretenus par les menées des Gueux, ne furent plus qu'une longue suite de crimes, de pillages et de sacrilèges. Les églises et les couvents furent saccagés ; les châteaux incendiés. Les derniers étrangers s'enfuirent ; la ville devint un désert ; le commerce se fixa définitivement à Anvers. Ce fut le dernier coup porté à la prospérité de Bruges.

La décadence amena avec elle la misère. « La cessation du commerce, la famine, la peste avaient mis — nous dit Duclos, — des milliers de travailleurs dans l'impossibilité de gagner leur pain... » De 1469 à 1544 le nombre des pauvres inscrits aux Tables du Saint-Esprit avait passé de trois cent seize à sept mille six cent quatre-vingt-seize. L'ère du paupérisme s'ouvrait.

Sur les quais des ports désertés où, si longtemps, on avait vu chatoyer les turbans des Orientaux, les casques et les plumes, les soieries et les ors, on ne vit plus que faces blêmes et haillons ; dans les rues où, jadis, éclataient les chants des

ménestrels, la crécelle des lépreux faisait fuir les passants. Alors le vieux beffroi doucement, sonna l'heure de la charité.

Ceux qui, à travers la débâcle, avaient pu sauver une partie de leur bien, se penchèrent sur ceux qui avaient tout perdu ; tout particulièrement, ils s'inquiétèrent de ceux à qui leur âge rendait le travail impossible ; ils s'ingénièrent à leur assurer, non seulement la sécurité, mais aussi la douceur de leurs derniers ans. Ils firent construire pour eux des petites maisons ; on les agrémenta d'un jardin ; on les disposa autour d'une chapelle. Les pauvres vieux, comblés de prévenances oublièrent qu'ils étaient des « pauvres » ; et au soir de leur journée, s'ils sentaient monter dans leur cœur le besoin de remercier Dieu pour tant de grâces répandues sur leur vie finissante, l'oratoire était là, au milieu du préau. Souvent, fixée au mur, une plaque, gravée de caractères d'or, y perpétuait les intentions des donateurs et leurs désirs. Ceux-ci portaient généralement sur des considérations d'ordre spirituel. Sans illusions sur le cœur humain et ses possibilités de gratitude, les fondateurs recommandaient aux pensionnaires de prier pour eux et demandaient que des messes fussent dites à des dates déterminées pour le salut de leur âme. Ainsi naquirent les « Petits-Hospices » et, comme il est dit que toute charité vient de Dieu et vers Lui remonte, on les a appelés les « Maisons-Dieu ».

« Sept furent fondées au XIVe siècle — nous dit Duclos — dix au XVe, sept au XVIe, dix-sept au XVIIe ; il n'y en avait plus que quinze en 1746 ; il y en avait vingt et un en 1894, plusieurs fondations étant reconstituées et d'autres ayant été réunies... » Plusieurs de ces maisons avaient été créées par les « Corporations de Métiers » pour leurs vieillards ou pour les victimes du travail ; elles étaient placées, comme la corporation elle-même, sous la surveillance du magistrat — ou bourgmestre. Les autres Maisons-Dieu dépendaient généralement des « Tables du Saint-Esprit » attachées à chaque paroisse et desservies par les « Maîtres des Pauvres » qui géraient les biens des indigents et en assuraient la distribution. Lors de la grande révolution qui bouleversa tant d'institutions bienfaisantes, les Tables du Saint-Esprit furent supprimées ;

leurs biens et l'administration des secours passèrent aux bureaux de bienfaisance qui furent également chargés de la gestion des Maisons-Dieu. Disons-le tout de suite, les intentions des fondateurs ont été respectées dans toute la mesure du possible. Quant aux sommes laissées par eux, il va de soi qu'elles ont fondu au rythme des dévaluations successives de la monnaie. Mais les dotations faites en terres ont subsisté et souvent augmenté de valeur et les petites sommes allouées jadis aux pensionnaires ont été remplacées par la pension de vieillesse instituée par la loi du 10 mai 1900.

A ceux qui s'imaginent que les « Œuvres sociales » sont une initiative de notre temps, nous recommandons de lire l'histoire des Maisons-Dieu et les statuts de chaque fondation. Comme ces maisons sont aujourd'hui au nombre de quarante-cinq, nous ne pouvons songer à les passer en revue dans le cadre d'un article. Nous voudrions pourtant en évoquer une ou deux, assez représentatives, l'une d'un type ancien, l'autre d'une « reconstitution » récente. Voyons celle-ci d'abord.

Au 27 de la Ramstraat, elle se signale par une inscription gravée dans la pierre « Stichting Alexander de Croeser de Ruysscher - 1912 ». C'est un Godshuis modèle. Fidèles à la conception-type dont nous avons parlé plus haut, les fondateurs ont voulu que toutes les maisons aient leur façade tournée vers la cour ; aucune fenêtre sur la rue ne rompt la nudité du haut mur crépi et, sitôt la porte franchie, quel tableau ravissant ! Blancs et rouges, couverts de verdure, on dirait des cottages anglais ; frais, vernissés, ils sont quatorze qui forment un grand quadrilatère autour d'un enclos verdoyant ; le gazon dru et luisant est coupé de sentiers carrelés de rouge ; un puits est au milieu et une femme, tirant de l'eau, perpétue le geste héréditaire. Les petites maisons, couleur de grenade, sont habitées par quatorze ménages ; elles reluisent de propreté et rien n'est plus gai que les croisillons verts des fenêtres derrière lesquels des rideaux de blanche mousseline entrecroisent leurs ailes aux plissés savants. Chaque logis est pourvu d'une minuscule cour intérieure ; ainsi l'on peut vaquer à ses occupations à l'abri des regards et étendre le linge sans déparer la bonne tenue du jardin. Celui-ci est fleuri comme une prairie de Memling et il règne dans ce petit domaine une tran-

quillité, une poésie qui semblent, elles aussi, venues d'un autre temps. Une claire chapelle se dresse à l'entrée ; à droite de l'autel une plaque gravée rappelle le nom du donateur et nous propose avec ses armes et sa devise cette haute leçon : « Mesure dure ». Alexandre de Croeser fut le dernier représentant du nom, mais ce nom reste attaché à un asile de paix. A cela près qu'il reçoit des gens mariés, il ressemble à un béguinage ; il en a la disposition extérieure, même proportion des maisons, mêmes tapis d'herbe fleurie, même atmosphère de quiétude...

Nous avons vu bien d'autres Godshuisen, de très vieux et très vénérables dont les archives nous ont ravi, et quelques-uns qui, comme celui-ci, ont bénéficié de ressources modernes et de conceptions pleines de goût ; nous n'en avons pas vu de plus parfait.

Il en est un tout près de là qui, par contre, n'a pas changé depuis sa fondation. Il est tout petit, perdu en son humilité, mais charmant lui aussi, cet Hospice O.L.V. Bijstand de 1711, situé dans la rue du Val-des-Roses. Vu du dehors, il n'aurait l'air de rien, n'était l'élégance de sa porte d'entrée encadrée de pierre ; sur le linteau, une vierge est debout entre deux colonnes ; une tête d'ange lui sert de socle. Seul, le sourire de Marie éclaire la nudité du mur et la pauvreté des entours. Au fond de sa ruelle misérable, le Bijstand est comme un bouton de rose dont les délicates beautés sont toutes repliées sur elles-mêmes. Entrez, et respirez-en la douceur. Ici, ce ne sont plus les cottages anglais du Croeser, mais de vraies maisonnettes brugeoises, pignons pointus, croisillons verts, seuil toujours bien lavé et cet air de réserve et de dignité qu'on voit au visage des femmes en Flandre ; quatre maisonnettes qui se font vis-à-vis. Celles du fond sont séparées — ou réunies — par un joli oratoire... Attardons-nous en cet enclos.

Bruges est la ville des enclos. Étroits ou vastes, dépouillés ou fleuris, ils sont les vestibules d'un monde de silence et de paix, les tapis de prière jetés au seuil de la vie intérieure. Celui-ci est un enchantement ; dans son cadre de pierre, il a la fraîcheur d'une aquarelle. Des allées de gravier le sertissent, des bordures de fleurs cernent le gazon ; les ors

des soucis se mêlent à la pourpre des verveines ; les œillets embaument ; les pensées sombres ou pâles écarquillent leurs yeux noirs. Et, jour après jour, les vieilles, elles aussi, avec leurs longs rubans, sur les coussins de molesquine, font éclore une étonnante floraison...

. . . . . .

Les « Petits-Hospices » ne sont pas relégués dans les quartiers pauvres ; ils sont parsemés dans toute la ville. Au long des canaux, auprès des vieilles portes, dans les plus sordides venelles ou dans les quartiers neufs, aux alentours de Saint-Sauveur, de Saint-Gilles ou de la Madeleine, partout nous avons retrouvé les inscriptions mystérieuses, les hautes lettres noires qui, sur les murs de tant de maisons, écrivent la plus douce histoire...

Voisinant avec les fondations privées nous avons vu les Maisons-Dieu des Gildes ; près de la porte de la Bouverie, celles des charpentiers, des menuisiers, des tonneliers, ailleurs celle des bateliers et celle des poissonniers, et bien d'autres ; et nous avons touché du doigt combien les anciennes corporations non seulement encadraient et soutenaient leurs membres dans l'exercice de leur métier, mais aussi comme elles les protégeaient à l'heure de la retraite. Aujourd'hui, les Gildes ne sont plus qu'un souvenir — un grand souvenir — mais leur bienfait se perpétue dans les petites maisons blasonnées où, par leurs soins, les vieux ménages se succèdent depuis des siècles. J'ai vu les gens aller et venir dans leurs chambres propres et claires, dans les vastes jardins où les carrés de légumes alternent avec les bandes de fleurs. J'ai vu les hommes bêcher la terre et les femmes filer le lin. J'ai vu la paix des visages et goûté la sérénité de ce déclin où la charité a laissé au travail la part indispensable à l'équilibre de la vie et à sa dignité.

Ah ! qu'il y a loin des pensionnaires des Maisons-Dieu à « l'assisté social » que nous avons vu naître, conscient de ses droits et dispensé de toute reconnaissance envers un État anonyme, voué au rôle de débiteur-né !

Petites Maisons-Dieu où des vieilles tissent des fleurs et des prières avec des âmes patientes, soumises à leur destin, que

d'enseignements elles portent en elles ! Songeons à tout ce qu'elles représentent ; à cette alliance constante de la raison et du sentiment, d'une prévoyance si compréhensive des besoins de l'homme et de sa dignité avec une charité si conforme à l'esprit divin ; à cette compassion, surnaturelle en son essence et si humaine dans ses formes, dont l'œuvre, à cause de cette modestie même, peut-être, a traversé le temps plus sûrement que d'autres qui semblaient plus fortes et plus durables. « Mesure dure », lisions-nous tout à l'heure.

Pourquoi faut-il hélas ! qu'on ait aboli ces échanges séculaires qui, du cœur des riches au cœur des pauvres, tissaient un va-et-vient continu de sollicitudes ; où les uns imploraient un abri, ou les autres mendiaient des prières ; ces liens si naturels qui, sans amertume, liaient les uns aux autres ceux qui donnaient et ceux qui recevaient ; qui imposaient à tous des vertus presqu'égales quoique différentes et qui, toutes, se rencontraient dans l'accomplissement du même précepte : « Ce que je vous demande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ».

MARIE-LOUYSE DES GARETS

LE MUSÉE DE L'HOMME

La colline de Passy et, plus précisément, le Palais de Chaillot, qui désormais la couronne, ont été, il y a peu de semaines, le théâtre d'un événement bien parisien. Les savants venus assister à l'inauguration du Musée de l'Homme, et apporter leur bénédiction à une science encore jeune et aux importants bâtiments qui l'abritent, ont eu la surprise, et sans doute l'agrément, de se trouver perdus dans une foule immense et de côtoyer nombre de représentants du Tout-Paris, dont les journalistes, les chansonniers et les autres spécialistes de l'actualité n'ont pas manqué de signaler l'empressement. Le Musée de l'Homme a ainsi connu quelques heures d'une réelle célébrité. Mais les Français éprouvent à la fois trop de respect, et trod d'indifférence, à l'égard de leurs hommes de science pour que l'on puisse espérer voir l'Ethnologie conserver longtemps cette situation de vedette : puissent ces quelques pages retenir l'attention sur elle et faire connaître le bon, le durable et l'important travail qui va se poursuivre au Palais de Chaillot.

Le Musée de l'Homme n'est autre, on le sait, que le vieux Musée d'Ethnographie du Trocadéro, rajeuni, agrandi, transformé. Déjà, depuis quelques années, sorti sous l'impulsion de Paul Rivet d'une navrante léthargie, il avait retrouvé une jeunesse nouvelle et les lecteurs de cette Revue se souviennent certainement de l'étude nourrie et pleine de sympathie

que lui a consacrée M. Jean Babelon en septembre 1935. Mais sa demeure laissait à désirer. En détruisant un de nos plus détestables souvenirs d'enfance, les démolisseurs du Trocadéro ont libéré un splendide emplacement et le grand Palais neuf voué à la Science, et en partie construit pour elle, abrite des services non seulement amplifiés, mais complètement réorganisés. Le Musée d'Ethnographie est donc devenu le Musée de l'Homme. Le changement de titre est significatif en ce qu'il consacre l'avènement d'une science de synthèse lente à venir au monde, morcelée qu'elle était dans une série de disciplines, s'ignorant plus ou moins les unes les autres. Celles-ci, l'anthropologie, la préhistoire, l'ethnographie, la sociologie, la linguistique, nées pour la plupart en dehors des cadres officiels, sous l'impulsion d'initiatives individuelles souvent admirables mais peu cohérentes, développées sans idées directrices, avaient trouvé abri dans des laboratoires disparates, dépourvus de suffisantes ressources. Ainsi, à Paris, le Laboratoire d'Anthropologie du Muséum, l'Institut d'Ethnologie rattaché à la Sorbonne, l'Institut de Paléontologie humaine, fondation privée, l'École d'Anthropologie, créée par Broca, le Musée du Trocadéro dispersaient leurs efforts. Il fallait de toute nécessité remédier à un état de choses aussi déplorablement anarchique. La création du Musée de l'Homme, en centralisant les recherches et les ressources, permet d'étudier parallèlement et solidairement les races, les mœurs, les civilisations, les langues, par des méthodes convergentes et avec la collaboration d'un personnel spécialement formé en vue du travail ethnologique. L'aile droite du Palais de Chaillot abrite donc non seulement un Musée d'Ethnologie, mais un puissant centre d'éducation, d'enseignement, de documentation et de recherche. Aux galeries d'exposition destinées au public, s'ajoutent d'abord de vastes réserves ouvertes aux spécialistes et renfermant la majeure partie des collections. Dans deux salles admirablement équipées auront lieu, d'une part, des conférences accessibles à tous et, d'autre part, des cours plus techniques préparatoires au Certificat d'études supérieures d'Ethnologie, diplôme recherché par les étudiants de la Faculté des Sciences, mais aussi par des « littéraires », tels que les candidats à l'agrégation de philosophie. Une

bibliothèque est prête à contenir deux cent mille volumes ; elle est complétée par une phonotèque et par une iconothèque. Des laboratoires de désinfection, de conservation et de restauration traitent les pièces venues de toutes les contrées du globe. Chaque département, enfin, comprend des salles de travail pour les chercheurs spécialisés.

Si la jouissance qu'on éprouve à visiter une collection de tableaux ou d'œuvres d'art est difficilement exprimable, celle que dispensent les claires vitrines de notre Musée et les étonnants objets qu'elles contiennent ne se laisse guère plus facilement traduire par des mots. Il est du moins aisé de reconnaître la double volonté des organisateurs de plaire par une présentation agréable et d'instruire par une documentation ingénieuse et abondante, exacte, mais accessible à tous. Partout domine le souci, non de fournir des séries complètes, mais d'entourer l'objet-type de tout ce qui peut contribuer à l'expliquer et à le situer.

Dès l'abord, le visiteur se trouve en présence d'un panneau où, en lettres capitales, s'inscrit la déclaration suivante :

« L'Ethnologie est la science de l'Homme. Elle étudie tous les aspects de sa vie et de son activité — les races, les différents types physiques de l'humanité préhistorique et actuelle — les langues dont l'évolution et les rapports éclairent l'histoire des peuples sans annales écrites — les techniques et les inventions par lesquelles l'Homme assure son existence — l'organisation sociale et les modes de vie traditionnels des peuples — les religions disparues ou vivantes encore. »

Informé des limites du vaste champ qu'il est invité à explorer, le visiteur voit s'ouvrir devant lui de longues et claires galeries qui, sur deux étages, occupent toute l'aile du Palais et où tous les objets sont sous vitrine. De hautes fenêtres dispensent généreusement la lumière : elles encadrent, en outre, sous l'égide de la Tour Eiffel, un des plus séduisants paysages parisiens qui soient.

Dans l'ordre prévu pour une visite systématique, une première galerie est consacrée à l'Anthropologie proprement dite, à l'étude physique de l'espèce humaine et de ses races. Ici, l'effort accompli pour dégager les faits essentiels, sans fatiguer par une documentation trop étendue, rendra un parti-

culier service aux profanes. Non seulement les spécimens les plus caractéristiques ont seuls été retenus, mais les notices, à la fois succinctes et substantielles qui les accompagnent, mettent clairement en valeur les principaux caractères anatomiques sur lesquels se fonde la classification scientifique des types humains : la forme du crâne et du nez, les détails de l'œil, le calibre et la nuance des cheveux, etc. Comparativement aux pièces normales, sont présentées quelques anomalies ou déformations significatives. Ainsi, voisinent un squelette de géant et un squelette de nain, un nouveau-né normal et un hydrocéphale, des crânes intacts et d'autres artificiellement modelés ; plus loin, sont exposés des pieds comprimés à la mode de la Chine et des têtes minimisées suivant le curieux procédé des Indiens Jivaros. Les amateurs de phrénologie pourront voir, sinon palper, le crâne de Descartes, ceux de Jourdan, de Saint-Simon et de Cartouche et dégager de leur confrontation toutes les conclusions qui leur plairont.

Il ne serait pas conforme aux tendances de la science moderne de limiter, au seul domaine de l'Anatomie, les comparaisons d'une population à une autre. On sait maintenant que les hommes des diverses races diffèrent par toutes sortes de particularités fonctionnelles, telles que l'acuité des organes des sens, la force des muscles, les réactions du sang même ; et ces différences retentissent jusque dans leur résistance relative aux diverses maladies. Certes, il peut paraître impossible de montrer aux visiteurs comment et dans quelle mesure l'Indien bolivien a l'œil plus perçant, le Japonais les contractions musculaires plus faibles que notre Français moyen ; d'excellents diagrammes, de très lisibles cartes illustrent cependant de façon satisfaisante ces particularités de physiologie comparée si peu connues encore et si passionnantes, qui étendent et enrichissent notablement la notion classique de la race.

Connaître l'Homme en tant que machine vivante ne dispense pas, bien au contraire, de situer l'espèce humaine dans le monde animé. Des pièces anatomiques choisies montrent l'Homme aux côtés de ses proches, les grands Singes anthropoïdes, Chimpanzés et Gibbons, Gorilles et Orangs-Outangs. Entre lui et eux, des différences existent certes, mais les ressemblances sont frappantes. Le cerveau d'un chimpanzé

possède, à quelques détails près, les mêmes circonvolutions que celui de l'Homme et semblablement disposées. A un œil imparfaitement exercé les éléments homologues du squelette paraissent identiques : une des épreuves du Certificat d'études supérieures d'Ethnologie, qui consiste dans la discrimination d'os humains et d'os de chimpanzé, embarrasse en général beaucoup les étudiants, tant les similitudes sont marquées.

La galerie suivante est tout naturellement consacrée à la Préhistoire, science favorite de ceux que préoccupent l'origine de notre espèce et le mode de vie de nos ancêtres. Toutes les pièces importantes de la Paléontologie humaine sont là, représentées soit par des moulages, soit par les ossements authentiques eux-mêmes, tels que le célèbre crâne de la Chapelle-aux-Saints, pour la première fois exposé au public. A chacun de ces précieux débris correspondent des cartes, des schémas qui le situent et aident à l'interpréter. En quelques vitrines se trouve ainsi condensée l'évolution de l'espèce humaine : le visiteur voit, en un raccourci saisissant, l'humanité se dégager progressivement de l'animalité, les caractères simiens s'atténuer peu à peu, l'Homme apparaître. Il n'est pas nécessaire de remonter aux fossiles les plus anciens, aux hommes-singes, Pithécanthrope ou Sinanthrope, pour que cette grande aventure paraisse telle : déjà la comparaison entre les Néanderthaliens, de petite taille et courbés en avant, au front bas, aux arcades sourcilières énormes, à la physionomie bestiale et expressive, et les hommes de Cro-Magnon, leurs successeurs, nos ancêtres directs, ne manque pas d'être émouvante et ne peut laisser indifférent un visiteur réfléchi.

Quittant nos aïeux, et franchissant le seuil de l'Ethnographie, nous pénétrons maintenant dans le domaine le plus étendu et, sans contredit, le plus attrayant du Musée : les collections d'objets caractéristiques des civilisations les plus diverses de l'ancien et du nouveau monde occupent plus des quatre cinquièmes des galeries. L'ordre adopté est strictement géographique, obéissant en cela aux nécessités de la recherche elle-même : pour des raisons pratiques aussi bien que théoriques, l'ethnologue, en effet, est amené à se consacrer à un groupement humain défini dont il explore tous les

aspects. Une telle spécialisation géographique, si elle entraîne quelques inconvénients, n'en est pas moins devenue pratiquement obligatoire. Aussi, à l'image de notre Terre, le Musée est-il divisé en continents. Le visiteur parcourt successivement l'Afrique noire, puis l'Afrique blanche — l'Europe (ici à peine effleurée, un autre Musée lui étant réservé ailleurs) — les terres arctiques, l'Asie, l'Océanie, l'Amérique enfin. A l'entrée de chaque salle, une grande carte d'ensemble situe les principaux territoires, puis, près de chaque vitrine, des croquis, des exposés clairs et concis informent le visiteur de la répartition exacte, des caractères essentiels et du genre de vie des populations étudiées. Sur le passant, même frivole, cette visite ne peut manquer d'exercer un vif attrait. Si la poésie a déserté bien des domaines de ce monde, on la retrouve encore souvent (qui l'eût cru ?) dans la solution que des populations misérables ou illettrées ont apportée aux problèmes élémentaires de la nourriture ou du vêtement. Bien entendu, les ethnographes se gardent de rechercher les objets en fonction de leur beauté ou de la richesse des matériaux qui les constituent. Pour eux, en effet, ce ne sont pas les qualités esthétiques qui comptent le plus, mais bien la valeur documentaire. L'objet le plus insignifiant, le plus banal en apparence, s'il est caractéristique d'une forme de civilisation, sera retenu de préférence aux plus précieux ; plus il sera répandu, vulgaire, plus solidement il étaiera de fructueuses comparaisons, alors que la pièce de luxe, réservée à une minorité, est bien moins digne d'attention. Une civilisation se juge avant tout par les instruments d'usage courant et, comme l'a écrit P. Rivet, « pour l'Ethnologue la maison du pauvre est aussi, sinon plus, intéressante à étudier que le palais du riche ».

Il n'en reste pas moins que par leur variété, par leur originalité, par l'ingénieuse utilisation qu'ils représentent de matériaux souvent pauvres et rares, les objets exposés au Palais de Chaillot ont une saveur et un attrait incomparables. Énumérer ici même les seules pièces capitales est matériellement impossible et, d'ailleurs, les plus modestes produits de l'industrie humaine ne sont pas moins évocateurs que les autres. Diadèmes de plumes en honneur dans certaines tribus de l'Amérique du Sud, bottes en cuir colorié des élégantes

Esquimaudes, « imperméables » en intestin de phoque portés par leur époux, coiffures en peau de canard ou de renard blanc, faites, est-il dit, « à l'imitation des casquettes européennes » et dont la confortable élégance porterait à envier les populations arctiques, mât-totem en bois sculpté de la Colombie britannique, tête de pierre colossale rapportée par Loti de l'île de Pâques, masques de danse de l'Afrique noire, fétiches emplumés, pétris du sang des victimes, que de prétextes aux plus merveilleux dépaysements, quelles sources de fécondes rêveries !

On ne saurait parcourir le Musée sans admirer, en même temps que les collections, la façon dont elles sont présentées dans des cages de verre accessibles de tous côtés, à la fois hermétiques et aérées, pourvues d'excellents dispositifs d'éclairage : tout visiteur peut, en poussant un bouton discret, illuminer « pour trois minutes » les pièces qui l'intéressent. Soulignons aussi le fait que l'exposition est vivante, renouvelable, les objets en réserve étant à tour de rôle sortis des magasins pour être montrés au public, qu'en outre, elle se trouvera périodiquement complétée par des présentations temporaires exceptionnelles, telles que celles des collections (admirables) récemment rapportées des îles du Pacifique par la *Korrigane*.

A l'éloge des objets exposés et de leur présentation, il ne serait pas déplacé d'ajouter celui du soin avec lequel ils ont été recueillis, désinfectés, fichés, de la rigueur qui a présidé à leur identification, à leur enregistrement et à leur étude.

Mais il n'est pas d'œuvre humaine qui ne soit susceptible de perfectionnement et, même après une promenade enthousiaste, il n'est pas de visiteur qui n'ait un vœu à formuler. Le nôtre, qui ne laissera sans doute pas de surprendre, est que les locaux mis à la disposition du Musée de l'Homme soient, sans tarder, augmentés. Cette aile droite du Palais, d'apparence grandiose, s'avère cependant insuffisante. Déjà, dans les galeries publiques, la place est mesurée et bien des séries d'un considérable intérêt ne pourraient que difficilement y être exposées. Mais c'est dans le domaine réservé à la recherche et à l'enseignement que l'exiguïté se révèle et inquiète : dans le département anthropologique, par exemple,

les assistants n'ont pu avoir de cabinets indépendants et doivent faire salle commune avec tous les autres travailleurs de leur spécialité ; si le nombre des étudiants vient à augmenter quelque peu, la salle destinée aux travaux pratiques et aux examens sera vite plus que comble.

Quoi qu'il en soit, aucun autre pays, on peut l'affirmer en conclusion, ne possède à l'heure actuelle une institution consacrée aux sciences humaines, un centre de recherches désintéressées autant que d'éducation populaire comparable au Musée de l'Homme. Visitons-le le plus souvent possible. Le voyage ethnographique auquel il nous convie est d'autant plus aisément réalisable par tous que les galeries sont ouvertes le soir, aux heures où les travailleurs intellectuels ou manuels sont libérés de leur besogne professionnelle.

La réorganisation du Musée de l'Homme, si satisfaisante déjà pour l'Ethnologie française et pour le public cultivé, de plus en plus avide de puiser à des sources scientifiques la réponse à un grand nombre de problèmes que l'actualité pose de façon brûlante, s'achève, en outre, à une heure particulièrement opportune. A un moment où, dans certains des plus puissants États du monde, la mystique ethnique atteint son apogée, et où la race, devenue idole, écrase l'individu et domine toutes les valeurs spirituelles et morales, le Musée de l'Homme est là pour montrer à tous que l'apparente diversité des êtres humains recouvre une unité profonde; que toute culture originale a sa valeur et ses mérites; que les formes de vie et de civilisation les plus modestes ne sont pas pour cela les moins respectables; qu'il n'est pas de race, enfin, qui puisse légitimement s'arroger le droit de mépriser les autres.

J. MILLOT

L'HISTOIRE

Les conditions de travail au XVIe siècle. — Qui a voulu le mariage de Marie-Louise? — Un aide de camp de Napoléon.

Ne se ferait-on pas communément une idée fausse ou tout au moins exagérée des conditions du travail au bon vieux temps? Certes, la journée était plus longue qu'aujourd'hui, aucune loi ne prévoyait de vacances payées ni de semaine de 40 heures. Est-ce à dire qu'on travaillait sans répit, sans distraction? Il n'y avait pas d'organisation officielle des loisirs. Est-ce à dire qu'il n'y en avait pas de prévus et qu'on ne savait que faire de ceux qui se présentaient?

Méfions-nous des ouvrages spéciaux qui ont pour but de montrer en beau ou en mal la vie ouvrière et paysanne à telle ou telle époque. Préférons un petit volume qui n'a pas la prétention de prouver quoi que ce soit, qui cherche simplement à peindre la *Vie quotidienne au temps de la Renaissance* (Hachette), aussi bien celle de la cour, des gens d'Église, des étudiants, des bourgeois de Paris, des gentilshommes campagnards, que celle des classes populaires. M. Abel Lefranc se place au XVIe siècle, à la charnière entre le moyen âge et les temps modernes, mais les mœurs ne changeaient pas vite à cette époque-là, et du reste il ne se prive pas de faire d'utiles rapprochements avec les deux siècles suivants.

Bornons-nous aux travailleurs manuels, car la journée de travail des intellectuels est toujours indécise et difficile

à chiffrer. Quand un étudiant, par exemple, fait une expédition de nuit pour déterrer dans un cimetière un cadavre à disséquer, c'est en dehors du programme et de l'emploi du temps. On se rappelle peut-être que cette industrie des « résurrectionnistes » a fourni à madame Marie-Louise Pailleron la matière d'un piquant volume : *l'Affaire de West-Port* dont il a été parlé ici-même récemment. On voit qu'elle existait à Paris comme à Edimbourg parce que les mêmes nécessités se faisaient sentir partout.

Parlons du travail normal et classé. En principe, la journée allait du soleil levant au soleil couchant, en laissant le temps raisonnable des repas. C'est la règle déjà posée par une ordonnance du prévôt de Paris en 1395. Naturellement, on ne pouvait suivre au jour le jour la marche du soleil. Le plus généralement, on divisait l'année en deux moitiés dont chacune comportait une durée de travail moyenne. On le sait avec précision pour les ouvriers du bâtiment, régis par une ordonnance de 1567. Leur journée d'été allait de 5 heures du matin à 7 heures du soir, celle d'hiver de 6 heures du matin à 6 heures du soir. En déduisant deux heures pour les repas, ce qui était plutôt un maximum, c'est la journée de douze heures en été, de dix heures en hiver. Elle est la plus usuelle, mais il y a des abus. Ainsi les imprimeurs de Lyon se plaignent en 1571 qu'on les retient de 2 heures du matin à 8 ou 9 heures du soir. Même en admettant qu'ils exagèrent, ce qui arrive à tous les plaignants, il est certain qu'on leur demandait beaucoup, beaucoup plus en tout cas qu'à Paris. Les couteliers de Châtellerault sont à l'atelier dès 4 heures du matin et en sortent, au moment du maximum, à 9 heures du soir. Les tisserands de Poitiers sont logés à la même enseigne. Les métiers de plein air, où l'on ne peut travailler à la lumière artificielle, sont plus favorisés, par la force des choses. Un batelier de Paris ne doit pas faire passer la Seine dès qu'on ne peut plus « distinguer un tournois d'un parisis », indication pittoresque comme celle qui marque la fin du jour pour le jeûne du ramadan.

La journée de travail est donc dans l'ensemble d'une durée qui nous paraît insupportable. Ce qui permet de la supporter, c'est que la semaine a plus d'un dimanche. « On nous ruine

en fêtes », dit le savetier de La Fontaine. La moyenne des jours ouvrables est au XVIe siècle de deux cent cinquante environ. Au moment où Colbert réduit le nombre des fêtes chômées, on en comptait cinquante-cinq ce qui, avec les cinquante-deux dimanches, fait le même compte. Mais ce n'est pas tout. Aux fêtes communes à tous, il faut ajouter les fêtes spéciales à chaque corporation, plus les fêtes de famille, la fête du saint pour le maître, sa femme, voire pour l'ouvrier et sa femme. N'oublions pas non plus les baptêmes, premières communions, mariages, enterrements, cérémonies fréquentes à cette époque de familles nombreuses. M. Alfred Franklin, autorité en la matière puisqu'il lui a consacré vingt-sept volumes, évalue au total les jours de chômage, avec toutes ces additions, à cent-quarante et un. On ne connaissait pas la « semaine des quatre jeudis », mais beaucoup de semaines avaient trois dimanches.

Les ouvriers agricoles avaient une journée de travail moins régulière, vu les exigences du métier. Ceux qui sont à l'année travaillent comme leurs maîtres, travail plus libre de ses mouvements et qui ne peut s'arrêter à heure fixe puisque les animaux exigent les mêmes soins en toute saison. Quant aux journaliers, ils doivent, disent les coutumes du Berry en 1539, être « en besogne », du 1er mars au 1er octobre, de 5 heures du matin à 6 heures du soir. Et il est bien stipulé que le temps de l'aller et retour n'est pas inclus. Il est défendu de faire « à la fin de la journée aucune huée ni cry pour avertir et inciter les autres à laisser besongne ainsi qu'il avait accoutumé faire par cy-devant ». Ceux qui le font, perdront le salaire de leur journée. Il faut croire que les tireurs au flanc ne manquaient pas et cherchaient à faire des adeptes.

Somme toute, il semble bien que la vie matérielle d'alors manquait du confort moderne, non d'un bien-être un peu fruste. Il n'y avait de misère et de famine qu'aux moments de guerre et surtout de guerres civiles, qui malheureusement se multiplient à la suite de la Réforme. On sait combien les ambassadeurs vénitiens sont bons observateurs. En 1528, un d'eux, André Navagero, venant d'Espagne, est frappé de la gaîté qui éclate à ses yeux. Il ne voit partout, dès Bayonne, que danses, rires, plaisanteries. Devant les maisons, il admire

une enceinte carrée, fermée aux animaux, ombragée, sablonnée où l'on joue aux boules, aux billes, à tous les jeux du pays. Un autre écrit en 1577 que le porc est l'aliment des tout à fait pauvres, mais que « tout ouvrier ou artisan, si chétif qu'il soit, prétend manger, les jours gras, du mouton, du chevreuil, de la perdrix, aussi bien que les riches, et, les jours maigres, du saumon, de la morue, du hareng salé, dont les magasins de Paris regorgent. » Au sortir des guerres de religion, dès 1606, un noble italien, le marquis Vincenzo Giustiani, raconte qu'il traverse la Seine à Rouen dans une barque festonnée de feuillages et pleine de gens qui vont en partie de campagne avec force paniers de provisions et bouteilles de vin. La vieille gaîté française, voire un peu « gauloise », reparaît dès que les querelles religieuses ou politiques font trêve.

■

On a souvent dit que le mariage de Napoléon avec Marie-Louise avait été imposé à la maison d'Autriche, que la fille des Habsbourg avait été traînée à l'autel comme une Iphigénie réquisitionnée par un vainqueur auquel le vaincu ne peut rien refuser. C'est le thème développé par les historiens allemands à l'usage des masses. Il a l'avantage d'innocenter d'avance la Marie-Louise d'après Napoléon. Ce point est élucidé avec une précision irréfutable dans le *Metternich* (Calmann Lévy) de M. Constantin de Grunwald, un diplomate russe exilé de son pays et qui a déjà publié, en français également, une étude remarquée sur le baron Stein, une des bêtes noires de Napoléon. M. de Grunwald a découvert, dans les archives de Vienne, une série de rapports inédits de Metternich alors qu'il était ambassadeur en France, documents qui ont paru pour la première fois dans la *Revue de Paris* et dont l'intérêt n'a échappé à personne. Pour le mariage autrichien non seulement l'Autriche n'a pas eu la main forcée, mais c'est elle qui a pris les devants. Metternich en a eu l'initiative, il y a vu un moyen de desserrer l'alliance franco-russe qui lui paraissait une menace pour l'Autriche.

Ses sentiments réels se trouvent, non pas dans ses Mémoires où la vérité est toujours plus ou moins truquée, mais dans

une conversation avec Finkenstein, l'ambassadeur de Prusse à Vienne, à qui il explique que l'Autriche et la Prusse ont le même intérêt à ne pas laisser la Russie acquérir une situation prépondérante. La dépêche de Finkenstein (14 mars 1810) est aux archives secrètes de Berlin : « Le danger commun d'un lien de parenté entre la France et la Russie, lui dit Metternich, menaçait l'Autriche de sa destruction et l'Europe entière d'un partage entre deux puissances. » Finkenstein est d'autant moins surpris de cette appréciation que dans une dépêche du 29 février, — date erronée car l'année 1810 n'est pas bissextile, — il avait déjà indiqué que Metternich avait fait « l'impossible » pour déterminer l'empereur François à ce mariage par crainte de la « prépondérance extraordinaire que la Russie aurait acquise par le mariage d'une grande-duchesse ». Cette idée, chez Metternich, n'est pas nouvelle. Elle est déjà exposée dans un memorandun à l'usage de la chancellerie viennoise rédigé quelques jours après le divorce. Le divorce est prononcé par un sénatus-consulte du 16 décembre 1809, le mariage religieux annulé par l'officialité de Paris le 12 janvier 1810. Pour Metternich, la Russie est une force ténébreuse et brutale, dont l'accroissement accroîtrait en Europe « l'anarchie, la destruction des États intermédiaires, le triomphe du despotisme et en définitive, la Barbarie ».

Metternich, une fois résolu, agit. Ce n'est plus la traditionnelle lenteur autrichienne. La campagne de Wagram était à peine finie qu'il ouvre sa campagne diplomatique. La paix de Vienne est signée à Schönbrunn le 14 octobre 1809. Quelques jours plus tard, au début de novembre, le général Bubna déclare au chef d'état-major d'Eugène de Beauharnais que l'archiduchesse Marie-Louise serait la seule princesse de l'Europe digne de Napoléon, au cas où il divorcerait. Il ne parle pas sans y être autorisé et même invité. Presque tout de suite, Metternich brûlait ses vaisseaux dans une conversation avec Alexandre de Laborde, « auditeur » en mission à Vienne. En même temps, à Paris, le conseiller d'ambassade Floret qui accompagnait l'ambassadeur Schwarzenberg, et qui était l'homme de confiance et l'informateur privé de Metternich, en parle au sénateur Sémonville. Metternich n'est pas rassuré,

car Schwarzenberg croit au mariage russe. Metternich a un représentant plus intime et plus sûr. C'est sa femme, restée à Paris pendant la guerre parce qu'elle ne pouvait faire autrement, et qui ne se presse pas de rejoindre son mari à Vienne depuis qu'elle le pourrait. Napoléon l'a retenue aimablement en lui disant que le froid ne lui permet pas de partir en hiver. Elle voit tout le monde, Napoléon et Joséphine. Elle est un intermédiaire précieux pour « la grande affaire », comme elle dit dans une lettre à son mari qui s'exprime de même. « Je regarde cette affaire comme la plus grande qui puisse occuper en ce moment l'Europe », lui répond-il (27 janvier 1810). Et la comtesse écrit triomphalement le lendemain de la signature du contrat : « Voilà donc la grande affaire faite... ce n'est pas pour me vanter, mais je n'y ai pas peu contribué. »

Metternich a réussi, mais sans les résultats qu'il escomptait. Il espérait des concessions, des atténuations au dernier traité. Napoléon brusque la signature du contrat pour empêcher les marchandages. Il se montre époux empressé, gendre reconnaissant, le souverain reste hors de « la grande affaire ». Le consentement de l'empereur d'Autriche a été enlevé sans contrepartie de l'empereur des Français. En vain Metternich vient à Paris et y reste dix mois à la suite du mariage. Il est accablé d'amabilités, de marques de faveur, rentre à Vienne les mains pleines de cadeaux d'apparat, mais vides de réalités politiques. Napoléon avait joué contre lui du mariage russe avant, du fait accompli après. Metternich prendra sa revanche plus tard.

■

Dans les époques extraordinaires, des hommes extraordinaires restent ignorés. Qui connaît le *général Hogendorp*? Cherchez son nom sous la voûte de l'Arc-de-Triomphe. Thiers, dans ses vingt volumes, ne le cite pas une fois. Rendons grâce à M. Pierre Mélon dont le vivant petit livre (Calmann-Lévy) sera pour le grand public une révélation.

Pour avoir passé par bien des aventures, ce personnage de roman vécu n'a rien d'un aventurier. Il est de bonne, d'excellente famille hollandaise. Son père était membre de la régence de Rotterdam et député de sa province ; son beau-père avait

été ambassadeur des Provinces Unies à la paix d'Aix-la-Chapelle. Il est né en 1761, l'aîné de six enfants. Son père ayant été nommé gouverneur de Java, l'enfant, alors âgé de douze ans, est admis au corps des cadets nobles de Berlin par autorisation spéciale du grand Frédéric et y devient sous-officier au bout de trois ans. A seize ans, ses études sont finies, il est porte-enseigne. Dans ses Mémoires, écrits en français, il se félicite de cet apprentissage sévère grâce auquel, ayant passé par tous les grades, il sait « gouverner le soldat ». On ne lui fait pas marquer le pas. Il est désigné au choix pour suivre les cours de l'École de guerre à Königsberg et il en sort lieutenant. En même temps que les cours militaires, il a suivi ceux de Kant, dont il garde un reconnaissant souvenir. « C'était, dit-il, un homme simple et aimable ; sa conversation, sans pédanterie et sans prétention, faisait presque oublier l'homme de génie. » Il apprécie surtout ses cours d'anthropologie. Quant à son système philosophique, il ne se flatte pas de l'avoir bien compris d'après ses écrits, ce qui est le cas de tout le monde, mais il atteste que ce grand penseur avait la parole plus claire que la plume : « Son élocution facile avait à peine besoin des explications qu'on lui demandait et qu'il donnait toujours avec toute la complaisance imaginable ». Nous voilà loin du vieil ours bourru et difficile à vivre qu'on nous peint d'ordinaire. Il faut croire que Kant, encore relativement jeune, avait meilleur caractère que l'octogénaire qui mourra en 1804, chargé d'ans et d'honneurs.

Hogendorp est présenté au prince héritier de Prusse, le futur Frédéric-Guillaume II, qui fait une halte imprévue de douze jours à Königsberg en allant à Saint-Pétersbourg où il doit rendre visite à Catherine II. Par une étourderie que le grand Frédéric ne dut pas facilement pardonner, les deux chancelleries avaient arrêté les dates du voyage sans tenir compte de la différence entre le calendrier julien conservé en Russie et le calendrier grégorien récemment adopté en Prusse. La guerre d'indépendance des États-Unis a déjà commencé, la Hollande s'y trouve entraînée du côté hostile à l'Angleterre. Hogendorp cherche une occasion de revoir et de servir sa patrie. Un duel avec un officier, qui revenait d'Amérique où il avait combattu les régiments hessois du

côté anglais, la lui fournit. Une balle dans la cuisse lui permet de donner sa démission pour raison de santé au moment même où il était promu capitaine. Il avait vingt et un ans.

Que faire de bon en Hollande ? Il n'est pas marin. On l'embarque comme capitaine dans les troupes de débarquement qui partaient pour l'Inde à la rescousse de Suffren. En route, on apprend que l'armistice, prélude de la paix, vient d'être signé, il n'y aura pas à combattre. La traversée lui donne le temps de s'initier aux choses de la marine. Ses études de mathématiques lui servent et en même temps le desservent. Les pilotes hollandais d'alors étaient de grossiers praticiens, incapables d'aucun calcul. Celui de son bateau croit encore que le soleil tourne autour de la terre et même que chaque nouvelle lune est une lune nouvelle. Il se moque des longitudes, c'est une impiété de chercher à savoir ce que Dieu nous cache. Hogendorp, alors qu'on annonçait le Cap comme tout proche, assure qu'on en est encore à plus de cent lieues. Il avait raison, mais on a tort d'avoir raison contre les hommes du métier. Tout le monde le prend en grippe.

A la relâche du Cap, il retrouve un camarade de Königsberg, le jeune Yorck, enrôlé grâce aux Hogendorp dans un régiment suisse au service de la Hollande après avoir été chassé de l'armée prussienne pour faute contre la discipline. Hogendorp, qui a la tête près du bonnet, a un duel quoique mis aux arrêts. Il y est mis de nouveau. Son ami Yorck prend fait et cause pour lui, démissionne en signe de protestation et rentre en Hollande très désemparé. La mère d'Hogendorp, apitoyée, le fait réintégrer dans l'armée prussienne. Ce repêché fera une belle carrière. Il deviendra général ; c'est lui qui, après la campagne de Russie, passera le premier avec son corps d'armée du côté des Alliés, blâmé par Hogendorp qui est devenu général, lui aussi, et aide-de-camp de Napoléon. Le monde est petit, on finit toujours par s'y rencontrer quand on remue beaucoup.

Aux Indes hollandaises, le jeune Hogendorp retrouve son père après onze ans de séparation. Très inflammable, il veut épouser une fille du gouverneur général et accomplit des exploits invraisemblables pour la mériter. Pendant ce temps, on décide de la marier, malgré elle, à un prétendant plus

considérable. Elle résiste, demande à Hogendorp de l'enlever. Sa droiture, à défaut de prudence, l'empêche d'y consentir. Son père, vieilli et malade, est reparti pour l'Europe où il n'arrivera jamais. Beaucoup de navires disparaissaient alors corps et biens sans qu'on sût jamais où, ni quand, ni comment. Hogendorp, dégoûté de la marine de guerre où l'histoire de son mariage manqué lui a montré que les absents ont tort, est capitaine de dragons quand il épouse, en 1785, la fille du président des Échevins de Batavia. Avec des états de service qui semblent remplir toute une vie, il a vingt-quatre ans. Il continue à batailler, court le Gange avec sa jeune femme, admire la cavalerie féminine d'un sultan où chaque amazone a cinq écuyers, dont un chargé de recueillir le crottin de sa monture.

Il a gagné des galons, il est sous-gouverneur de Sourabaya (Java) lorsqu'il y voit arriver, au début d'octobre 1793, deux vaisseaux fantômes, qui ont l'air de tomber de la lune et qui tout au moins viennent — et même reviennent — de loin. Ce sont deux corvettes françaises, parties de Brest deux ans auparavant sous les ordres de l'amiral d'Entrecasteaux, à la recherche de La Pérouse. Elles ont erré dans les mers inconnues de l'Océanie ; les deux tiers des équipages survivants sont malades ; les deux officiers supérieurs sont morts ; elles se traînent lamentablement d'île en île à travers les récifs. C'est une poignée de spectres qui arrive à Sourabaya. Une chaloupe envoyée à terre est saisie avec ses occupants, une seconde a le même sort. Qu'y a-t-il ? Un ultimatum de la place annonce que la France est en guerre avec le monde entier, y compris la Hollande. Les corvettes, sous la menace du canon, sont sommées de se rendre. Jurien de la Gravière, qui y servait comme enseigne, nous raconte cet épisode dans ses *Souvenirs d'un amiral*. Plutôt que d'amener le pavillon, les bateaux allaient essayer de repartir lorsque tout change. Considérant le caractère scientifique et humanitaire de leur mission, les Français vont être accueillis en amis. « Qui dois-je remercier ? » demande le lieutenant qui exerce le commandement : « M. le Gouverneur Hogendorp. » On se rappelle Stanley racontant à Livingstone retrouvé tout ce qui s'était passé en Europe depuis son départ : la guerre de 1870, la chute de Napo-

léon III, la formation de l'empire d'Allemagne. Le récit d'Hogendorp était encore plus dramatique.

Jurien de la Gravière juge qu'il « était fait pour honorer une plus haute fortune ». Elle viendra, mais pas tout de suite. La Hollande devient la République batave, alliée plus ou moins volontaire de la République française. Hogendorp se rallie au nouveau régime, beaucoup de fonctionnaires de la Compagnie ne font pas de même et passent aux Anglais, ou tout au moins ne leur résistent pas. Hogendorp, qui dénonce la corruption et fait la chasse aux pots-de-vin, est un gêneur. Il est suspendu de ses fonctions et revient en Europe, après seize ans d'absence, laissant sa femme dans sa famille à Batavia. Il est ruiné, car l'embargo est mis sur ses biens : il s'épuisera à obtenir un règlement de comptes. C'est seulement sous le roi Louis, en 1808, que son actif sera évalué à 60 000 dollars restés dans le trésor de la Compagnie, devenu trésor de l'État. Pour l'instant, il est du moins lavé de toute accusation et, après la paix d'Amiens qui rend à la Hollande ses colonies à l'exception de Ceylan, il est nommé gouverneur général à Batavia. Sa femme y était morte, il en a un fils qu'il envoie au collège militaire français de Sorèze. Mais la guerre a déjà recommencé, la Hollande n'a aucune chance de recouvrer ses possessions, il est même impossible de s'y rendre. Hogendorp, brillamment apparenté par un second mariage avec la fille aînée du prince de Hohenlohe-Langenbourg (1802), est envoyé comme ministre plénipotentiaire en Russie.

Sa phase coloniale de jeunesse est close, sa phase européenne et napoléonienne commence. Le tsar Paul venait d'être assassiné au moment où il négociait un rapprochement avec la France et la Hollande contre l'Angleterre. L'empereur Alexandre serait plutôt désireux de rester neutre, mais l'exécution du duc d'Enghien l'indispose. La cour prend le deuil, la femme du général Hédouville, ministre de France, qui a commis la faute ou l'imprudence de venir en robe de couleur à une réception, est à peu près mise à la porte. D'autre part, les grands seigneurs russes, si francisés de langue et de manières qu'ils se piquent de paraître, ne veulent pas entendre

parler d'une guerre contre l'Angleterre qui les empêcherait d'écouler à bon prix les produits de leurs domaines. Lorsque le premier consul prend le titre d'empereur, ils sont doublement blessés. Pozzo di Borgo, compatriote et ennemi de jeunesse de Napoléon, a beau jeu dans sa campagne de dénigrement. Hogendorp, très répandu dans le meilleur monde, parle de l'empereur Napoléon, puisque la Hollande l'a reconnu ; ses interlocuteurs ne connaissent que le Premier Consul ou le général Bonaparte. Il est d'ailleurs bien vu. Le tsar est parrain d'un fils né à Saint-Pétersbourg, faveur qui fait sensation et un peu scandale parmi le clergé orthodoxe, car il s'agit d'un baptême protestant.

Hogendorp revient en Hollande au moment d'Austerlitz. A l'avènement de Louis Bonaparte, il est nommé conseiller d'État, puis ministre de la Guerre. Comment recruter les 40 000 hommes que réclame l'empereur? Personne ne veut de la conscription, et les engagements volontaires ne donnent que 17 000 hommes. Hogendorp enrôle comme « volontaires » 20 000 prisonniers prussiens, pris après Iéna et qui sont restés cantonnés dans les villes du Rhin. Ce mode de recrutement explique bien des désertions et des surprises quand les choses se gâtent.

Sur les relations de l'empereur avec ses frères couronnés, Hogendorp nous apprend beaucoup. Évidemment Louis est insupportable ; il fait grise mine ou même ferme sa porte aux ministres français accrédités près de lui. Il est atrabilaire, malade, jaloux comme souverain et comme mari. Hogendorp n'est pas fâché de quitter le rôle maussade de serviteur mal écouté pour celui d'ambassadeur à Vienne, la ville rêvée des diplomates. Il devra tâcher, en passant, de « refiler » au jeune Jérôme, roi de Westphalie, huit des bataillons de volontaires prussiens dont on n'a plus que faire en Hollande. Jérôme, qui connaît son frère, décline le cadeau.

Vienne est un charmant intermède, on y rencontre tout le monde, les femmes y tiennent beaucoup de place. La princesse Bagration, femme du fameux général russe, est « fanatisée contre la France » et Stadion, le premier ministre, est ensorcelé par elle. C'est ainsi qu'on s'achemine vers Wagram. Madame de Staël ne songe qu'à son ruisseau de la rue du Bac et à sa

réputation de femme supérieure. On la plaisante un peu : on lui fait jouer Philaminte des *Femmes Savantes* à côté de Cobentzel qui joue Chrysale. Elle tient le rôle à merveille et les rieurs sont de son côté. Mais la guerre a recommencé. Napoléon rentre à Vienne. Il est parrain d'un bébé qui vient de naître et qui remplace le filleul d'Alexandre qui vient de mourir.

La famille Hogendorp est cosmopolite. Elle va devenir française par la réunion de la Hollande à l'empire. La Hollande n'en est pas ravie, elle ne considère pas cette annexion comme un avancement. Malgré le gouvernement fantasque du roi Louis, elle eût mieux aimé rester indépendante, si restreinte que fût l'indépendance dans ces conditions. Hogendorp pense comme tout le monde, mais il n'y a rien à faire : « Il fallait se soumettre et tirer le meilleur parti possible des circonstances. » Il fait partie de la délégation chargée de présenter à l'empereur les hommages de ses nouveaux sujets et de mettre au point les détails d'application de l' « Anschluss ». Hogendorp traite en homme pratique. On voulait maintenir à la Hollande son régime d'impôts parce qu'il était plus lourd qu'en France :

— L'empereur a-t-il, oui ou non, annexé la Hollande? répond-il au duc de Gaëte, Gaudin. Nous devons être traités comme les autres sujets français.

— Mais l'empereur le veut.

— Alors qu'il le fasse par décret, ce n'est pas la peine de nous demander notre opinion.

Il eut gain de cause et même plus. L'empereur le fait causer, apprend qu'il a passé par l'école des cadets, qu'il a fait campagne sous Frédéric II. Il est enchanté aussi de découvrir qu'il a servi dans les Indes et qu'il les connaît, ce qui flatte sa vieille hantise de l'Orient.

— Que fait votre fils aîné?

— Chevalier de la Légion d'honneur pour sa conduite à Friedland.

Le lendemain Hogendorp est porté sur les contrôles de l'armée française comme général de division et son fils, l'ancien élève de Sorèze, comme capitaine de cuirassiers. Au mois de mars 1811, c'est le comble : le général Hogendorp est nommé aide de camp de l'empereur, poste envié et unique

pour qui sait voir et juger. Enfin il est fait comte de l'empire au baptême du roi de Rome.

Il se tire habilement de la mission d'équiper, armer et diriger sur Hambourg des conscrits réfractaires allemands. Il a vu pire aux Indes. Il tient tête à Davout, qui prétend lui donner des avis dont il n'a que faire ; il tire de ce ramassis de mauvaises têtes quelques milliers de recrues satisfaisantes. L'empereur le prend comme guide et interprète au cours de son voyage en Hollande avec Marie-Louise. La scène de Napoléon faisant une leçon de tolérance et de théologie aux ministres des divers cultes est piquante.

— Comment êtes-vous entre vous?

— Sire, nous sommes polis les uns pour les autres, répond un pasteur.

Ce n'était pas très évangélique, mais diplomatique : l'empereur rit de bon cœur. Aux jansénistes d'Utrecht, qui se disent catholiques : « Mais le pape ne vous reconnaît pas. Je ne connais de catholiques que ceux reconnus par le pape. Arrangez-vous en conséquence. » L'empereur, contrairement à ce qu'on raconte et qui est vrai le plus souvent, admet la contradiction quand il la sent désintéressée. Il aime les gens fiers qui ne sont pas toujours à quémander. Il apprend par Berthier que Hogendorp, général et aide de camp depuis un an, n'a pas la croix de la Légion d'honneur et qu'il n'a jamais fait de démarche pour l'avoir. Il lui remet de sa main celle d'officier.

Pendant la campagne de Russie, Hogendorp est chargé en Lithuanie d'organiser les lignes de communication. Marbot qui le voit au passage, trouve qu'il n'était pas à sa place, qu'il parle très mal le français. Napoléon le connaît mieux. Il le sait intègre, étranger aux coteries et aux querelles qui divisent les maréchaux. Il est chargé d'occuper Königsberg. Il y est comme chez lui, retrouve des figures de connaissance, notamment le général Yorck, qu'on vient de nommer chef du corps prussien adjoint à la Grande Armée et que ce rôle ne séduit pas. Hogendorp ne lui prêche pas l'amour de la France, mais l'honneur militaire. On peut démissionner, on ne peut forfaire au devoir. Yorck se met en marche plus ou moins convaincu. Hogendorp, que tout le

monde ne goûte pas, ne goûte pas non plus tout le monde. Il est sévère pour Jomini, le théoricien de la guerre napoléonienne. Il le trouve infatué, négligent, très surfait. A propos d'un projet de fortification autour de Wilna, il parle de « l'ineptie de cet homme, qui se croyait et que peut-être beaucoup de gens ont cru, un vrai génie militaire ». Il le met aux arrêts pour n'y avoir pas mis un officier qui faisait du scandale et le retrouve à minuit en train de danser. Il y a là un son de cloche en désaccord avec le concert de louanges dont Jomini est d'ordinaire entouré.

Au retour de Russie, le général Hogendorp jouera un rôle ingrat. Il a concentré à Wilna d'immenses approvisionnements, installé des hôpitaux pour 10 000 blessés, édifié des fours pour cuire 100 000 rations par jour, mis la place à l'abri des cosaques. Il y a de quoi ravitailler, réorganiser remettre sur pied une armée même épuisée par une longue et terrible retraite. Mais ce qui arrive n'est plus une armée. L'empereur n'a pas d'illusion. Il ne demande qu'un service d'étapes pour Paris. La cohue débandée est laissée aux ordres de Murat, admirable au feu, au-dessous de tout quand il faut décider, commander, surtout battre en retraite. Des placards indiquaient aux différents corps les locaux qui les attendaient. Nul n'en tient compte, tout est envahi au hasard du droit du plus fort. Les généraux même sont introuvables ; il y en avait une centaine, dix seulement répondent à une convocation urgente de Berthier et de Murat. La défection du corps prussien d'Yorck enlève aux débris de la Grande Armée la dernière chance de se ressaisir.

Pendant la campagne d'Allemagne (1813) Hogendorp, perclus de goutte, ne pouvant guère tenir debout ni à cheval, est gouverneur de Breslau, puis de Hambourg sous Davout avec qui il ne s'est jamais entendu. Il démissionne, après Leipzig, pour ne pas avoir à appliquer les mesures draconiennes décrétées par le maréchal, qui d'ailleurs ne les appliquera pas non plus. A la chute de l'empire il fait savoir qu'il reprend sa qualité de sujet hollandais, puisque la Hollande ne fera plus partie de la France réduite sur laquelle va régner Louis XVIII. Davout sèchement lui envoie un passeport avec l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures.

Cet incident lui resta sur le cœur, d'autant plus que Davout, pour se justifier, rejette sur lui la responsabilité des excès de pouvoir qu'on lui reproche et dont beaucoup, comme la mainmise sur l'encaisse de la banque de Hambourg (avril 1814), sont postérieurs à la démission de Hogendorp (19 décembre 1813).

Hogendorp n'est plus Français et il n'a jamais été très napoléonien. Néanmoins, il se rallie aux Cent-Jours et assiste à Waterloo. Il est redevenu Français au mauvais moment. Il n'a plus d'avenir en Hollande. Il disparaît. Jurien de la Gravière, devenu amiral, aura la surprise et l'émotion de le retrouver au Brésil, vivant en ermite au sommet d'une hauteur qui domine la baie de Rio de Janeiro (1820). Nul ne connaît le nom et peu connaissent la personne de ce misanthrope que tout le monde s'accorde à croire un grand personnage. Jurien grimpe à son ermitage. Pourquoi est-il confiné dans cette sorte d'observatoire? Est-il de ceux qui songent à une évasion de Sainte-Hélène? L'amiral se montre discret et le restera. Une simple note perdue dans le tome premier de ses Souvenirs (page 233) fait allusion à cette troublante rencontre vingt-cinq ans après la première. Il le revit encore au retour de sa croisière : c'était un jour destiné à devenir historique, 5 mai 1821, date de la mort de l'empereur.

Jacques Arago, frère du grand savant a vu aussi Hogendorp dans sa retraite. C'est lui qui rapporte ses « Mémoires » avec mission de ne les publier que si Davout est encore là pour se défendre. Hogendorp mourra le 29 octobre 1822, Davout peu après en 1823. Les Mémoires attendront plus d'un demi-siècle (1887).

Ce retard explique qu'ils n'aient pas fait plus de bruit. On avait oublié que dans son codicille suprême du 24 avril 1821 Napoléon avait écrit : « Au général Hogendorp, hollandais, mon aide de camp, réfugié au Brésil, 100 000 francs. » Le legs n'a pas été acquitté, mais le passeport reste valable pour la postérité.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

PARMI LES LIVRES

Ludwig von Mises :
Le Libéralisme, étude économique et sociologique ;

Walter Lippmann : La Cité libre
aux *Éditions de la Librairie de Médicis.*

Trois ouvrages viennent de paraître, coup sur coup, à la Librairie de Médicis, qui visent à établir tout à la fois un diagnostic et une thérapeutique des maladies de notre temps. Le premier, *le Socialisme*, est de Ludwig von Mises, le chef actuel de l'École des économistes autrichiens ; le second, intitulé *les Mystiques économiques*, est du signataire de ces lignes ; le troisième, *la Cité libre*, est de Walter Lippmann, le grand publiciste et penseur américain, dont les articles du *New-York Herald Tribune* sont reproduits dans la presse libre du monde entier.

Le mal dont souffre notre époque semble résider dans le conflit inexorable entre le socialisme, qui tend par la révolte des masses laborieuses à réaliser une plus grande justice sociale, et le fascisme, qui se présente comme le dernier rempart du capitalisme aux abois. L'originalité des ouvrages précédents est de montrer que cette perspective est radicalement erronée. Le monde moderne n'est pas le champ clos de la lutte finale du capitalisme et du socialisme, mais le conflit entre le libéralisme, reposant sur l'initiative individuelle, et le planisme étatique. « Dans le monde entier, écrit Lippmann, des

hommes qui se font appeler communistes, socialistes, fascistes, nationalistes, progressistes sont tous d'accord pour penser que le gouvernement doit, par la planification et le contrôle, diriger toute l'activité humaine... Non seulement les marxistes, confirme Mises, mais aussi la plupart de ceux qui se prétendent antimarxistes, mais dont la pensée est complètement imprégnée de marxisme, ont pris à leur compte les dogmes arbitraires, établis sans preuves, facilement réfutables, de Marx. » Dirigisme, planisme, fascisme, socialisme, communisme sont les variétés d'un même genre qui s'opposent au libéralisme économique et politique.

Le planisme a trouvé sa forme la plus populaire dans le marxisme, donné par son fondateur pour l'anticipation d'un inévitable avenir. L'originalité de l'ouvrage de von Mises est d'avoir abordé, pour la première fois, l'étude scientifique des prédictions et des postulats marxistes ; et cet examen l'a conduit à les réduire à néant. La question n'est pas de discuter si le socialisme est souhaitable, mais d'examiner s'il est réalisable ; or, il ne l'est pas. Ce qui rend irréalisable la direction socialiste de l'économie, ce n'est pas le bas niveau de la moralité humaine, entretenu par la société bourgeoise : c'est une raison d'ordre purement intellectuel. C'est que la notion d'économie politique implique celle de calcul économique, c'est-à-dire la possibilité de calculer la combinaison optima de moyens de production qui permet de satisfaire au mieux, dans leur ordre d'urgence et de préséance, les besoins et les goûts des consommateurs exprimés par le plébiscite des prix. Dans une économie concurrentielle fondée sur l'appropriation privée des moyens de production, les prix de consommation expriment le taux de désirabilité finale de chaque produit et de chaque service en concurrence sur un marché. Les prix des biens de consommation déterminent à leur tour les prix des moyens de production, le loyer de la terre, de l'argent, du travail et le cours des matières premières, car ces biens indirects n'ont de valeur économique qu'en proportion de leur aptitude à satisfaire, par la production des biens de consommation, les désirs du public. C'est le mécanisme des prix qui adapte la production à la consommation, en orientant les investissements de l'épargne, l'affectation du crédit et les échanges. Dans une économie planifiée, les prix pratiqués perdent leur signification économique. Ils ne résultent pas de l'offre et de la demande, ils ne sont ni des coefficients d'équilibre, ni des indices d'orientation. Ce sont des prix politiques, de purs artifices comptables fixés arbitrairement par l'organe planificateur. Comment, dans ces conditions, apprécier les services et les produits dont le public a le plus besoin ; comment discerner les processus de fabrication les plus économiques

pour les satisfaire? « Il ne peut y avoir de société socialiste, parce qu'une telle société serait incapable de tenir ses comptes. Même des anges, s'ils n'étaient doués que de l'humaine raison, ne pourraient former une communauté socialiste. »

L'ordre libéral n'est pas un ordre économique en vue d'enrichir les capitalistes, mais en vue de satisfaire les consommateurs. C'est une démocratie où règne le droit du vote plural, il est vrai ; mais la faculté de disposer d'un grand nombre de suffrages ne peut être acquise et maintenue qu'en satisfaisant les consommateurs de la façon la plus appropriée à leurs besoins. « Tout enfant qui préfère un jouet à un autre, écrit Mises, met son bulletin dans une urne d'où sortira finalement, comme élu, le *captain of industry*. » Cette démocratie est seule compatible avec la démocratie libérale, les droits de l'homme et du citoyen, l'initiative individuelle, l'émulation du mérite, la sélection des élites, alors que le millénarisme socialiste n'arrive à réaliser la justice sociale que par l'uniformité de la misère.

Si le livre de Mises est la critique la plus pertinente du socialisme, celui de Wlater Lippmann est la réhabilitation la plus enthousiaste du libéralisme. Le libéralisme est le système politique et économique qu'impose la division du travail fondée sur le machinisme. Il permet d'accroître considérablement le niveau de vie des masses en les faisant profiter de la division naturelle du travail entre les nations. Il a fait la grandeur et le prodigieux enrichissement du prolifique XIXe siècle. Sa débâcle est venue de ce que l'on a utilisé la liberté pour tuer la liberté. On a confondu l'ordre libéral, fondé sur la libre compétition, avec la doctrine de l'indifférentisme de l'État, résumé dans la formule manchestérienne du *laissez faire, laissez passer*. Or, la vie économique se déroule dans un cadre juridique préalable, fixant le régime de la propriété, l'héritage, le statut des Sociétés et des contrats. L'erreur des libéraux manchestériens fut de prendre l'ordre juridique de leur époque pour un ordre absolu et éternel ; de transformer le régime contingent de la propriété et des contrats de leur temps en un droit imprescriptible et naturel, si bien que le libéral devint synonyme de conservateur. Le véritable libéralisme consiste, au contraire, en une adaptation toujours plus parfaite du cadre juridique et de l'ordre social aux modes de production nés de la révolution industrielle. Si, loin de favoriser la libre compétition des produits et des services qui, seule, permet de tirer le maximum d'utilité de la division du travail social, le régime actuel des Sociétés anonymes et des contrats permet de réaliser, par voie de fusions, de filiales, d'ententes, un capitalisme de monopole ; s'il permet de substituer la rémunération du crédit

bancaire au profit des entreprises industrielles, le planisme des trusts et des holdings à l'épreuve et au rôle régulateur des marchés, cette juridiction s'avère mauvaise et doit être amendée. Walter Lippmann dresse le programme des réformes nécessaires pour rétablir et permettre le fonctionnement de l'ordre libéral fondé sur la libre compétition sous la sauvegarde de la loi.

La tragédie de notre temps résulte de la révolte des masses. Les masses sont en train de détruire le système économique qui a permis à la population de l'Europe de tripler au cours d'un siècle et à celle des États-Unis de quadrupler, avec un standard de vie toujours accru. Elles menacent l'ordre même qui les fait vivre. Tantôt, elles suivent les mirages des hommes de gauche, qui leur promettent un socialisme libéral, qui est une contradiction dans les termes ; tantôt, elles suivent les injonctions comminatoires des hommes de droite, qui leur disent que l'heure est venue d'opter entre la liberté ou la sécurité réalisée par le dirigisme économique et le totalitarisme politique. « La vérité, écrit Lippmann, est qu'une société dirigée doit être belliqueuse et pauvre et que, si elle n'est ni belliqueuse, ni pauvre, elle est indirigeable. » L'option véritable est entre le capitalisme libéral, qui seul réalise la démocratie des consommateurs dans l'abondance et la paix, et le planisme socialiste, fasciste ou communiste, qui conduit à l'appauvrissement des masses et à la guerre désespérée des peuples.

Le Socialisme de von Mises et *la Cité libre* de Walter Lippmann, avec leur haute tenue littéraire, leur luxuriance de faits, leur dialectique magistrale, sont la réplique des clercs qui n'ont pas trahi au *Capital* de Karl Marx, fondé sur la lutte des classes, et à *Mein Kampf* fondé sur la lutte des peuples. Ces deux maîtres-livres doivent figurer dans la bibliothèque de tous les esprits soucieux de défendre la civilisation et la culture contre la barbarie et de la guerre apocalyptique menaçante.

LOUIS ROUGIER

La Dichotomie, par **l'abbé Alfred Valton** *(Alcan).*

La dichotomie, ou partage clandestin d'honoraires entre le chirurgien et le médecin traitant, est un des signes les plus marqués de la transformation des mœurs médicales, qui tendent parfois à faire d'un sacerdoce, ou plus modestement d'une profession libérale, une activité commerciale, avec tous ses caractères : rendement, spécialisation, intermédiaires, commission.

Cet usage semble dater de la fin du siècle dernier. Le *Larousse* du XIXe siècle l'ignore encore. Pour la première fois, en 1927, il est à l'ordre du jour de l'Assemblée générale des Chirurgiens français ; en 1932, à l'Assemblée générale des Syndicats médicaux de France. Chaque fois il est condamné solennellement et à l'unanimité. Manifestation qu'il convient de rapprocher de cette déclaration du professeur Hartmann : « Il est un fait certain, c'est que la dichotomie est une chose honteuse ; il y a un second fait, c'est qu'elle est pour ainsi dire généralement pratiquée. »

Cependant de hautes personnalités médicales suscitent un mouvement d'assainissement. En 1929 se fonde la *Ligue médicale contre la dichotomie ;* sous ses auspices, de retentissantes conférences sont données à la Faculté de Médecine par des maîtres éminents : le docteur Rist, le docteur Okinczyc, le professeur Sergent, le docteur Bosc, le professeur Mauriac, et réunies en volume en 1932 (elles furent signalées ici même à cette époque), mais leurs auteurs sont blâmés par l'ensemble des syndicats médicaux pour avoir saisi d'une question purement intérieure au corps médical le grand public, « pourtant le plus intéressé à savoir comment il est traité ».

Mais le grand public est et demeure saisi de ce grave débat. Ce ne sont plus seulement maintenant les syndicats qui traitent de la question. Elle est posée sur le plan moral, et par un théologien. L'abbé Alfred Valton, avec un sens averti des nouveaux aspects que donne à la vie morale la civilisation contemporaine, a fait de la dichotomie le sujet d'une thèse de doctorat en théologie. Et ses maîtres l'en ont félicité, car, ainsi que le dit fortement le pro-recteur de l'Institut catholique, cette étude fouillée et objective contribue à sauvegarder, « à l'instant des bifurcations dangereuses, le patrimoine admirable de délicatesse et de droiture dont s'honorent la médecine et la chirurgie françaises ».

L'auteur établit d'abord, d'après les témoignages autorisés, les faits et la pratique, — la nature des pourcentages, de 20 à 50 et parfois à 100 p. 100, et qui sont consentis non seulement par certains chirurgiens, mais par des pharmaciens, bandagistes, orthopédistes, directeurs de sanatoria de tous ordres. Il montre les effroyables tentations qui en résultent et que résumait ainsi je ne sais quel maître : Une grave opération est nécessaire ; X... est le technicien qui s'impose, mais il ne dichotomise pas, Y... est moins qualifié à tous points de vue, mais il dichotomise à 50 p. 100. Y... sera indiqué au client. Il montre comment cet usage tend, dans certaines villes, à s'installer en coutume, puisque quelques syndicats le réglementent et qu'en fait les chirurgiens qui s'y refusent, s'ils n'ont pas grande notoriété et surtout s'ils débu-

tent, éprouvent toujours dans ces villes quelque mal à trouver des clients. Il en cherche scientifiquement raisons et excuses humaines dans l'abaissement de la moralité générale, dans la pléthore médicale, qui rend la concurrence si âpre, dans le fait que la collectivisation des services médicaux par l'État, les communes, les groupements condamnent le médecin à un travail excessif et mal rémunéré, enfin dans l'immoralité de tant de clients qui peuvent payer les soins qu'ils reçoivent et qui se dérobent à un strict devoir. Le praticien est conduit, comme le docteur Knock, à faire naître à l'ère médicale sa circonscription et à créer la médecine qui paie.

Alors intervient le théologien, le casuiste, et le profane ne peut qu'admirer son sûr travail d'analyse, de distinction, d'appréciation — le travail que feraient des anges très intelligents et avertis dans une fresque du *Jugement dernier*. Il commence par recueillir les opinions du corps médical ; elles vont du blanc au noir, des objecteurs aux acceptants, ces derniers semblant cependant condamner la clandestinité.

Puis il consulte les théologiens, unanimement sévères, entre autres le P. Arregui, qui, dans son *Summarium Theologiae moralis*, la considère dans certains cas comme opposée à la justice, et, dans tous les autres cas, dangereuse : *sed certe periculosa*.

Suivant les méthodes éprouvées des casuistes dosant dans leurs instruments minutieux la quantité de péché que renferme un acte humain, il examine tour à tour, en la comparant aux diverses commissions commerciales, la dichotomie clandestine et la dichotomie avouée : il établit que cette dernière pratique elle-même ôte à la médecine son caractère de profession libérale. Mais l'évolution des mœurs n'est-elle pas plus forte que tous les principes, et le médecin ne doit-il pas, comme les autres hommes, vivre de l'exercice de sa profession ? Oui, sans doute, mais à condition que la recherche du gain soit subordonnée à des fins justes, c'est-à-dire à la santé du client. Et il met en lumière ce qui est l'originalité propre de la profession médicale. Puis, comme le ferait un confesseur, il passe aux cas concrets, en dégageant les difficultés que trouve le médecin isolé à servir le bien, lorsque la pression sociale joue contre lui en un sens opposé à la loi morale. — On lira avec fruit les pages qu'il consacre à Marc, Maurice, Mathieu et Maxime, et les solutions qu'il propose, et où les cas d'excuses sont inversement proportionnés à la fortune et à l'indépendance des praticiens.

Écartant à la fois la commercialisation et la fonctionnarisation de la profession médicale, l'auteur semble trouver le remède à cette crise dans l'institution d'un ordre des médecins, qui permettrait au praticien de servir à la fois son bien propre et le bien commun.

Il semble que pour l'auteur lui-même bien des points soient encore à préciser sur ce grave problème, puisque son ouvrage si suggestif se termine par un questionnaire très finement établi sur la dichotomie, son expansion, le jugement qu'on doit porter sur elle. On doit souhaiter que les réponses parviennent nombreuses et précises à l'abbé Valton, et lui fournissent ainsi la matière d'une étude complémentaire.

JEAN POIRIER

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

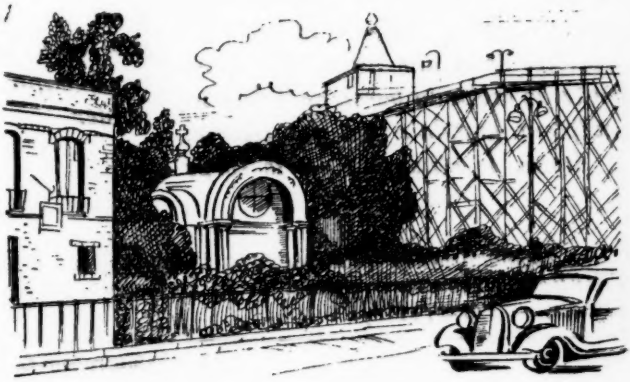
NOTRE-DAME-DE-LA-COMPASSION

Le 13 juillet 1842, Ferdinand, duc d'Orléans, fils et héritier du roi Louis-Philippe, se disposait à quitter Paris pour Saint-Omer, où il devait inspecter des troupes. Il veut aller au château de Neuilly prendre congé de son père. A onze heures du matin, dans la cour des Tuileries, il monte, seul, dans un cabriolet à quatre roues attelé en demi-Daumont (deux chevaux, un postillon).

Dès le rond-point des Champs-Elysées, l'attelage, harnaché trop court, s'impatiente. A la porte Maillot, sur un bruit inattendu, il s'emporte. Le postillon est arrivé à tourner à droite, dans la route de la Révolte, quand le duc se décide à passer sur le marchepied, très bas, et à sauter. Les talons portent rudement. Il tombe à terre, inanimé. Un voisin accourt, le relève et l'emporte.

L'homme qui avait assisté le prince était un épicier-marchand de vins, Lecordier. Il porta le blessé dans son débit de barrière — un étage peint en rouge — et le coucha sur un lit improvisé dans l'arrière-boutique. C'est près de la table couverte de toile cirée destinée aux buveurs, sous un Napoléon au Saint-Bernard *en lithographie, que Louis-Philippe et les siens, à quatre heures et demie, reçurent le dernier soupir du « prince royal » de France. « Encore, si c'était moi ! » disait le vieux roi. En effet, le sort immédiat de sa dynastie venait de se fixer.*

La famille royale acheta la maison — 100 000 francs — et, à sa place, près des fortifications de Thiers qui s'achevaient, sur la zone militaire, éleva la chapelle Notre-Dame-de-la-Compassion (1843).



Parfois les journaux annoncent qu'une messe y sera dite pour le repos de l'âme d'un prince de la famille d'Orléans, devenue maison de France. Il faut saisir ce moment pour voir la chapelle s'ouvrir.

Elle est d'ailleurs bien cachée. La route de la Révolte (boulevard de Verdun) est, à cet endroit, réduite à deux étroites marges par le passage souterrain de la porte Maillot ; vers l'Est, elle est accablée par les échafaudages disparates de « Luna-Park » ; entre les poutrelles blanches du « scenic-railway » et le mur d'un garage, une arcade dépasse à peine une courte haie : c'est la chapelle.

L'architecte a dû la vouloir « romane » ; en fait, le plan — croix latine, abside polygonale — et l'ornement à la « gothique » relèvent surtout du style Louis-Philippe. Heureuse ignorance : elle fait du petit sanctuaire un intéressant document qu'on a eu raison de classer parmi les monuments historiques (1928).

Le maître-autel, élevé au lieu même où reposait, à ses derniers instants, le blessé, est au centre ; derrière, dans une niche, une Descente de croix *du baron de Triqueti, sculpteur mondain qui fut célèbre. A droite, le cénotaphe — le corps est à Dreux — portant la statue couchée du mourant, au chevet duquel prie un ange ; la statue est de Marochetti, l'ange de la princesse Marie d'Orléans. Aux fenêtres, des vitraux, faits par Sèvres sur des dessins d'Ingres que garde le Louvre : les saints protecteurs de la famille royale. Aux murs, de simples arcades. On voudrait y voir gravé le testament où trois ans avant, le prince, partant pour l'expédition des Portes de Fer, avait résolument tracé la voie de son fils : « C'est une grande et difficile tâche que de préparer le comte de Paris au destin qui l'attend... Il faut qu'il soit avant tout un homme de son temps et de sa Nation, qu'il soit catholique et défenseur passionné, exclusif, de la France et de la révolution. »*

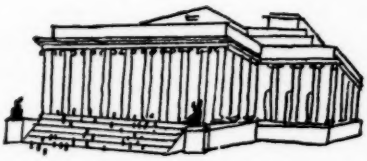
Le Bulletin municipal *nous apprenait dernièrement que la ville songeait à faire valoir ses droits, un peu méconnus, sur les terrains de la zone qui entourent la chapelle. Il est temps de rappeler ce monument du souvenir et de souhaiter que les plans municipaux lui donnent, enfin, un cadre plus convenable.*

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



Un honorable député annonce son intention d'interpeller sur la teneur de certain discours prononcé par M. Léon Jouhaux. Mais n'est-ce point là une de ces bonnes intentions dont on déclare l'Enfer pavé et qui vont tout droit à l'opposé du but qu'elles prétendent atteindre? N'est-ce point une réclame, et bénévole, inopportunément consentie au chef trop éloquent de la C.G.T.?

A mon humble avis, il ne faut pas prendre les menaces de M. Jouhaux trop au sérieux. Ne rien mésestimer, mais ne rien exagérer, voilà le juste milieu. C'est de ce déséquilibre que provient en grande partie le malaise actuel. Il faut un vrai Jupiter pour ébranler l'Olympe en fronçant le sourcil. Il serait temps, une fois pour toutes, de remettre chaque chose à sa place et de chercher une place pour chaque chose. On répondra sans doute que c'est la besogne du Gouvernement. Hélas! Comment celui-ci pourrait-il y prétendre s'il ne sent pas derrière lui une opinion publique avertie, clairvoyante et surtout décidée à ne plus prendre pour des phares quelques colossales vessies?

Si l'on veut illustrer cet état d'esprit, il n'est que de jeter un regard sur la Bourse. Qu'est-ce que la Bourse? Un organisme de concentration, où affluent toutes les nouvelles de l'univers propres à influencer et à déterminer le marché des valeurs. Les valeurs étrangères, naturellement, ne peuvent rester indifférentes aux indications qui parviennent de leur pays d'origine. Aussi voyons-nous s'animer et se développer — relativement, car il faut, malgré tout, faire entrer en ligne de compte l'apathie locale — les mines d'or, les pétroles, les caoutchoucs, les cuivres. Mais les valeurs spécifiquement françaises demeurent inertes, dédaignées, abandonnées aux seules initiatives des professionnels, lesquelles ne sont pas suivies par le public, et par conséquent se trouvent condamnées à un rapide essoufflement.

Qu'ont-elles donc fait, ces valeurs françaises? Ont-elles accumulé les faillites, les déceptions? Il n'y paraît guère, à bien les considérer. Pour la plupart, elles ont traversé des circonstances autrement difficiles sans rien abandonner de leur vitalité ni même de leur productivité. Elles répartissent des dividendes, que l'indifférence des temps capitalise à des taux qui constituent la première et la plus impérieuse des indications. Leur passé réalise le plus beau garant d'avenir qui soit. En d'autres temps — en des temps simplement normaux — leurs cours actuels seraient rapidement doublés ou même triplés. Sans même recourir à la spéculation : par les seules opérations du portefeuille.

Évidemment, tout n'est pas encore pour le mieux à l'extérieur! On peut cependant dire que les craintes de conflit les plus graves paraissent écartées. A l'intérieur, bien des questions restent à régler : elles se règleraient d'ailleurs beaucoup plus facilement si chacun coopérait à leur règlement, au lieu de les considérer à priori comme insolubles. Ces restrictions faites, il semble tout de même que l'on puisse dégager une moyenne des possibilités et des évidences, et s'y référer pour une action constructive.

Que de temps perdu! Et quelle bousculade (d'où beaucoup sortiront meurtris, faute de précautions faciles à prendre pour le moment) quand on se décidera enfin et courageusement à reprendre le travail.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).